

Histoires à faire froid dans le dos

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Alfred Hitchcock
présente

Histoires à faire froid dans le dos



Mme Parçli étiquetait ses conserves
dans la salle à manger lorsque le
téléphone se mit à sonner, et elle
interrompit son travail pour

POCKET

19 F.

ALFRED HITCHCOCK

présente:

*Histoires à faire
froid dans le dos*

PRESSES POCKET

COMMUNAUTÉ TÉLÉPHONIQUE

Henry Slesar

Mrs Parch étiquetait ses conserves dans la salle à manger lorsque le téléphone se mit à sonner, et elle interrompit son travail pour compter les sonneries. *Une*, Mrs Nubbin ; *deux*, Mrs Giles ; *trois*, Mrs Kalkbrenner ; *quatre*... c'était pour elle. En soupirant, Mrs Parch essuya ses doigts collants à son grand tablier et s'en fut dans le living-room. Dix mètres à parcourir, mais elle haletait quand elle saisit le combiné. Il faut dire que Mrs Parch avait une silhouette rebondie dans sa robe grise de tous les jours.

— Allô ? fit-elle.

— Mrs Helen Parch ?

Une voix d'homme qu'elle ne connaissait pas et ce fut presque avec dépit qu'elle répondit :

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle Atkins, Mrs Parch, et j'appartiens au bureau du shérif de ce comté. Cela ne vous dérangerait pas trop que je passe vous voir cet après-midi ? Il y a quelque chose d'assez important dont je voudrais m'entretenir avec vous.

— Important ? Vous êtes sûr de ne pas vous tromper de personne ?

— Certain, Mrs Parch. Ça ne vous prendra pas longtemps. Je me trouve actuellement à Milford et c'est l'affaire de cinq minutes pour me rendre chez vous.

— C'est que je ne sais pas trop...

Elle était prise de court. Même les visites de familiers étaient rares et celle d'un inconnu...

— Ne pourriez-vous me dire au téléphone de quoi il s'agit, Mr Atkins, car j'ai pas mal à faire aujourd'hui.

— Je suis désolé, Mrs Parch, mais ça n'est pas possible.

— Bon, alors, d'accord. Mieux vaut que vous veniez tout de suite.

Je vous attends.

— Merci, dit Mr Atkins, qui la laissa poliment raccrocher la première.

Quand ce fut fait, elle regarda l'appareil d'un air indécis. Inutile de retourner à ses conserves, car elle était certaine que le téléphone n'allait pas manquer de sonner à nouveau, dès que les oreilles indiscrètes jugeraient avoir laissé s'écouler un intervalle décent. Elle ne se trompait pas et, huit minutes plus tard, l'appareil émit de nouveau quatre brèves sonneries.

— Helen ? s'enquit la voix nasillarde de Mrs Giles. L'envie m'a prise de vous donner un coup de fil pour savoir comment ça allait.

— Mmmm, fit Mrs Parch, nullement dupe.

Depuis près de quinze ans qu'elle partageait cette ligne téléphonique, nul n'ignorait que tous ceux y ayant accès écoutaient les communications des autres. Le dire ouvertement eût choqué toutes ces dames, mais ça n'en était pas moins la vérité.

— Comment va Jacob ? questionna Mrs Parch, s'en tenant aux bons usages. À ce que j'ai compris, il est occupé à réparer la grange depuis quelques jours ?

— Oui, ça lui donne beaucoup de travail, répondit vaguement Mrs Giles. Et quoi de neuf de votre côté, Helen ? Des nouvelles intéressantes ?

Mrs Parch eut une moue de défi. Elle savait que Mrs Giles se consumait de curiosité au sujet de Mr Atkins, mais elle ne lui donnerait pas la satisfaction de lui en parler.

— Non, rien de neuf... Je viens de terminer mes conserves, c'est tout. Ce que je déteste le plus, c'est faire les étiquettes. Avec mon arthrite, c'est tout juste si je peux tenir un crayon.

— Il n'y a vraiment pas autre chose ? insista Mrs Giles. J'ai entendu sonner votre téléphone voilà deux minutes.

— Oh ! c'était juste Mr Hastings, au sujet de ma tondeuse. Il l'a prise l'autre jour pour l'affûter.

— Oh... fit Mrs Giles.

Dans le tréfonds de sa vaste poitrine, Mrs Parch gloussa. Elle savait que Mrs Giles se rendait compte qu'elle lui mentait, mais ne pourrait pas l'en accuser. Elle renifla bruyamment, dit quelques paroles polies pour donner à l'entretien un air normal, puis raccrocha.

Lorsqu'elle regagna la salle à manger, Mrs Parch rayonnait de satisfaction. Cinq minutes plus tard, il y eut trois sonneries et elle se hâta de retourner dans l'autre pièce où, sans bruit, elle souleva le combiné téléphonique en mettant sa main sur la plaque sensible. C'était Mrs Giles, bien sûr, en train de raconter à Mrs Kalkbrenner qu'un homme inconnu allait rendre visite à Mrs Parch cet après-midi même. Elles se livrèrent à toutes sortes de spéculations quant à ce que cela pouvait bien signifier, sans en trouver aucune qui satisfasse leur curiosité.

Mrs Parch raccrocha avant qu'elles en aient terminé et passa dans sa chambre afin de se rendre plus présentable pour le visiteur qu'elle allait recevoir. Il arriva quelques minutes plus tard. C'était un homme maigre, dont on devinait les côtes à travers la chemise trempée de sueur. Il portait son veston sur son bras et, avec un grand mouchoir, épongeait son front largement dégarni.

— Mrs Parch ? dit-il. Je suis Daryl Atkins, du bureau du district attorney.

— Entrez, Mr Atkins. Vous n'avez vraiment pas mis longtemps.

— Je suis venu aussi vite que je le pouvais car, dans ce genre d'histoire, même quelques minutes peuvent avoir de l'importance.

Il promena son regard autour du petit salon confortable, que le store baissé défendait contre le soleil.

— On se sent vraiment mieux ici. Sur la route, il fait au moins 35°.

— Voulez-vous une boisson fraîche ?

— Volontiers, madame, mais pas avant que nous ayons parlé.

Il s'assit sur le sofa, en évitant d'appuyer sa chemise trempée contre le dossier. Mrs Parch prit place dans le fauteuil à bascule et, nouant ses mains sur ses genoux, attendit patiemment.

— Mrs Parch, vous souvenez-vous d'un homme dont le nom était Heyward Miller ?

— Miller ?

Elle fronça les sourcils en plissant le front.

— Non... Ce nom ne me rappelle rien. Bien sûr, je connais Mrs Miller, de la poste, mais je ne suppose pas qu'il y ait un rapport ?

— Non, aucun rapport.

Il regarda fixement le tapis à ses pieds.

— Voilà huit ou neuf ans de ça, Heyward Miller et sa femme habitaient au Yunker. Ils n'y étaient que depuis six mois quand la femme est morte ; alors il a vendu la propriété aux Kalkbrenner. Cela réveille-t-il votre mémoire, Mrs Parch ?

Elle se gratta pensivement la joue.

— Maintenant, oui, je me souviens de lui... Oh ! oui, confirmât-elle en plaquant une main sur son abondante poitrine, cet horrible homme ! Comment avais-je pu oublier son nom !

— Je me doutais bien que vous vous en souviendriez, après les horribles choses qu'il avait racontées sur votre compte. D'après ce que j'ai entendu dire, il était complètement dérangé du cerveau. Mais, bien sûr, ne connaissant pas toute la vérité, ce n'est pas à moi de formuler une opinion...

Mrs Parch se redressa avec raideur.

— C'était un dément, n'importe qui vous le dira.

— Pour mon édification, pourriez-vous, Mrs Parch, me parler de ce qui s'est passé ? Juste entre nous ?

— Je n'ai absolument rien à dire.

Atkins soupira.

— D'après ce que je crois savoir, ce Miller et sa femme étaient mariés depuis environ un an lorsqu'ils ont acheté la propriété du Yunker. Elle était alors enceinte de six mois. Seulement, un soir, il lui est arrivé quelque chose... Elle a été malade, très malade, et il a essayé de téléphoner au médecin.

Mrs Parch ferma les yeux et serra les poings au creux de sa jupe.

— À l'époque, je n'étais pas dans le comté et je ne peux donc faire état que de ce qu'on m'a dit. À ce que j'ai compris, quand Miller a décroché le téléphone, vous et une autre dame étiez en conversation, échangeant des recettes ou quelque chose comme ça.

— C'était Mrs Anderson. Je parlais avec Mrs Anderson.

— Elle habite encore dans les parages ?

— Non, cela fait maintenant cinq ans que son mari et elle sont partis s'installer en Californie, où elle est morte.

— Quoi qu'il en soit, reprit Atkins en s'épongeant le front, ce Miller vous a demandé si vous vouliez bien libérer la ligne afin qu'il puisse appeler le médecin pour sa femme. D'après ce qu'on m'a raconté, vous vous y seriez refusées toutes les deux.

— Il s'était montré grossier... carrément insultant.

— Oui. Bref, vous n'avez pas voulu raccrocher et Miller a été dans l'impossibilité de téléphoner. Il prétend même que vous avez agi délibérément.

— C'est un mensonge ! s'écria Mrs Parch avec chaleur. Nous avons terminé ce que nous avons à nous dire, un point c'est tout.

— Mais il n'a pu joindre le médecin à temps et sa femme est morte. Voilà toute l'histoire, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Mr Atkins... Il l'interrompit du geste.

— Je vous en prie, Mrs Parch : je ne suis pas venu pour ressasser le passé. Tout cela est votre affaire et non la mienne. Seulement il s'est produit quelque chose ce matin, qui fait que cela est maintenant du ressort du bureau du shérif.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suppose que vous ne savez pas ce qu'il est advenu de Miller après qu'il a eu vendu sa propriété aux Kalkbrenner ? Littéralement brisé par la mort de sa femme, il est parti pour New York où, six mois plus tard, il a été arrêté pour avoir pénétré par effraction dans une quincaillerie. Il n'y avait pris que quelques boîtes de clous et des choses de même importance, mais cela lui a valu six mois de prison. Durant son incarcération, on est arrivé à la conclusion qu'il était mentalement dérangé et on l'a envoyé dans un établissement

spécialisé. Il y est resté pendant près de huit ans. Seulement à présent il a filé et c'est pourquoi nous sommes dans le coup.

— Filé ? répéta la femme en froissant son tablier entre ses mains. Que voulez-vous dire par là ?

— Il s'est évadé. Nous ne l'avons appris que hier soir, mais cela fait plus d'une semaine que c'est arrivé. Dans l'établissement où il était, quelqu'un a eu l'idée de nous prévenir parce que Miller n'arrêtait pas de reparler de... enfin, de ce qui s'était passé ici. Aussi cela ne laisse-t-il pas de nous préoccuper, comme vous devez bien le comprendre. Évidemment, nous n'avons aucune certitude qu'il veuille vous occasionner des ennuis, mais nous préférons ne pas courir de risques. Vous voyez ce que je veux dire ?

Mrs Parch se leva et sa voix tremblait un peu quand elle s'exclama :

— Vous voulez dire que ce Miller en a après *moi* ? Pour ce qui est arrivé il y a huit ans ?

— C'est un homme capable de tout dans l'état où il est. L'établissement où il se trouvait est à quelque trois cent cinquante kilomètres d'ici, mais s'il est résolu... disons à se venger... ce n'est pas pour l'arrêter. Je tenais à vous avertir de cette possibilité, un point c'est tout. Elle porta les deux mains à son visage.

— Mais j'habite toute seule ici ! Il pourrait me tuer dans mon sommeil !

— Nous ne sommes *sûrs* de rien, Mrs Parch. Mais si vous pouviez avoir une voisine ou quelqu'un qui s'installe ici durant quelques jours... ou si vous pouviez aller chez des parents, des amis, ce serait certainement une bonne chose.

— Le shérif ne peut-il assurer ma protection ? demanda-t-elle alors qu'un sanglot lui nouait la gorge.

— Je crains que ce ne soit pas possible dans l'état actuel des choses, Mrs Parch. Il faudrait que nous soyons sûrs que Miller est dans la région. Pour l'instant, ça n'est qu'une hypothèse. Vous saisissez ?

— Oui, oui... répondit-elle d'un air absent. Je pourrais peut-être aller chez ma sœur, à Cedar Falls...

— Ce serait une excellente chose.

— Je ne l'ai pas revue depuis dix ans. Nous ne nous sommes jamais bien entendues, ma sœur et moi.

Atkins sourit en se mettant debout.

— Il est toujours bon de se réconcilier, Mrs Parch. Écoutez : je ne suis pas venu ici pour vous alarmer. Nous ne savons absolument rien de précis. Si nous apprenons quelque chose d'autre, nous vous en informerons aussitôt. Et si vous avez besoin de nous contacter, pour une raison ou une autre, vous n'avez qu'à appeler le bureau du shérif en me demandant personnellement. Vous vous souvenez de mon nom ?

— Atkins... murmura Mme Parch.

— Daryl Atkins, précisa le visiteur qui, accentuant son sourire, dit : Et maintenant, je boirais volontiers cette boisson fraîche que vous m'aviez proposée.

La voiture d'Atkins n'était pas repartie depuis cinq minutes que le téléphone sonna à quatre reprises. Mrs Parch répondit aussitôt et entendit Mrs Giles lui dire :

— Helen, ai-je bien vu une voiture s'arrêter devant chez vous ?

— Non, répondit sèchement Mrs Parch.

— Mais pourtant je suis *sûre* de...

— Occupez-vous donc de vos affaires au lieu d'être toujours à vous mêler de celles des autres !

— Ah bien, ça, par exemple ! fit Mrs Giles en raccrochant.

Mrs Parch regretta de ne l'avoir pas devancée pour ce faire. Quelques minutes plus tard, la sonnerie retentit trois fois, mais elle n'en eut cure. Aussi vite que sa corpulence et son manque de souffle le lui permettaient, elle monta à l'étage où elle se mit en quête du numéro de téléphone de sa sœur à Cedar Falls. Elle finit par le trouver dans un vieil album de photos jaunies et descendit le bout de papier sur lequel il était inscrit. Elle saisit le combiné téléphonique sans se soucier de faire du bruit ou non, mais Mrs Giles et Mrs Kalkbrenner avaient déjà fini d'épiloguer sur son manque d'éducation. Elle demanda la poste et dut attendre dix minutes avant qu'on pût avoir une ligne pour Cedar Falls. Mais cela ne l'avança à rien, car la standardiste de Cedar Falls l'informa que le numéro demandé avait été

mis en sommeil pour tout l'été. C'était bien le genre d'économies de bouts de chandelle dont était capable Margaret, sans doute partie dans sa villa du littoral. La nouvelle la fit rager et sa mauvaise humeur contre sa sœur l'emporta un moment sur la peur qu'elle avait de Miller. Elle se ressaisit même suffisamment pour terminer son travail d'étiquetage et passa le reste de l'après-midi à descendre ranger les conserves dans la cave. Elle était si préoccupée que, lorsque le téléphone sonna cinq fois (c'était pour Mrs Ammons, une nouvelle venue), elle ne se donna pas la peine d'écouter en dépit de sa curiosité innée. Quand le soir arriva, elle n'avait pas oublié l'avertissement d'Atkins, mais se sentait beaucoup moins nerveuse.

La journée avait été longue et très chaude. Il était près de huit heures et demie quand le soleil, disparaissant enfin derrière les collines, laissa l'air frais du soir prodiguer son réconfort.

Mrs Parch se prépara un dîner très simple, avec des restes de la veille, fit un peu de couture, puis s'installa avec le livre qu'elle avait emprunté à la bibliothèque municipale. Le téléphone sonna deux fois, mais elle ne s'en soucia point. Un moment plus tard, elle entendit un chien aboyer à proximité de la maison. C'était le chien des Giles, un collie qui n'avait pas l'habitude d'aboyer pour un oui ou pour un non. Du coup, elle posa son livre.

Quand les aboiements reprirent, elle ôta ses lunettes, se leva et s'approcha de la fenêtre. Repensant soudain au possible danger qu'elle courait, Mrs Parch sentit un frisson lui parcourir le dos. Allant à la porte d'entrée, elle l'ouvrit et s'efforça de sonder du regard l'obscurité environnante. Elle la referma, poussa le verrou, et alluma une seconde lampe dans le salon.

Cessant d'aboyer, le chien des Giles se mit à hurler jusqu'à ce qu'on le gratifie d'un coup de journal sur l'arrière-train. Il y eut un bruit dans la cave, comme si quelque chose était tombé par terre, et Mrs Parch sut alors qu'elle n'était plus seule dans la maison.

Dans la précipitation qu'elle mit à courir vers le téléphone, elle faillit tomber. Lorsqu'elle décrocha le combiné et entendit la voix nasillarde de Mrs Giles, elle haleta :

— Je vous en prie ! Libérez la ligne !

— Qui est là ? demanda Mrs Giles.

— C'est Helen... Pour l'amour du ciel, Emma, libérez la ligne. Il faut que j'appelle la police.

— La police ? Pourquoi donc ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer ! Il faut que j'appelle le bureau du shérif ! Libérez la ligne ! Libérez la ligne ou on va me tuer !

Mrs Kalkbrenner éclata de rire :

— Qui pourrait bien vouloir vous tuer, Helen ? Vous devez avoir des cauchemars.

— Je croyais que c'était des conserves que vous aviez préparées, ironisa Mrs Giles. Vous êtes sûre que ça ne serait pas plutôt du vin que vous auriez mis en bouteilles ?

— Pour l'amour du ciel, hurla Mrs Parch, donnez-moi la ligne !

— Vous voyez ce que je vous disais ? lança Mrs Giles à l'adresse de Mrs Kalkbrenner.

— En effet, oui...

— Il y a des gens qui ignorent ce qu'est la politesse, reprit Mrs Giles. C'est une bonne chose de finir par bien connaître ses voisins, n'est-ce pas, June ?

— Oh ! certainement, Emma.

— Je vous en prie, je vous en prie ! sanglota Mrs Parch. J'ai absolument besoin du téléphone !

Elle lâcha le combiné quand elle entendit craquer la mauvaise marche de l'escalier de la cave. Elle courut dans la cuisine fermer la porte de la cave, mais il s'agissait d'une petite targette de rien du tout, et elle plaqua une chaise contre le battant avant de retourner au téléphone. Elle perçut de nouveau la voix de Mrs Giles et se mit à hurler autant de haine que de terreur. Elle hurlait encore lorsque la main s'empara du combiné et le remplaça sur son support. Une grosse main velue, d'une terrible force.

LA DERNIÈRE BOMBE

Jack Ritchie

Il n'y avait que ce gros colis carré au milieu du cercle qui s'était formé près des guichets de la consigne. C'était le quatorzième en six ans, et nous étions censés veiller à ce qu'il ne tuât personne.

Pete et moi scrutons la tête des gens qui s'agglutinaient derrière les barrières de sécurité. Cette tâche était inscrite à notre programme – repérer si d'aventure l'un d'eux ne se léchait pas les lèvres un peu plus fiévreusement que les autres.

Pete mâchonnait son cigare.

— Ils trépignent tous d'impatience, je vois une pareille galerie à chaque fois qu'on fait le planton parce qu'un imbécile s'est mis dans la tête de sauter du vingtième étage d'un immeuble. À l'heure qu'il est, tu peux être certain que la moitié de la ville est au courant de ce qui se passe ici.

Les barrières retenaient les curieux à une cinquantaine de mètres du colis. À mon avis, il aurait fallu les contenir plus loin, mais je n'avais pas réglé moi-même cette partie du spectacle.

Un petit groupe d'hommes avait terminé de poser de longues planches sur les marches de béton, le camion de déminage gravit la rampe ainsi improvisée et pénétra dans le vaste hall de la gare. C'était un véhicule peu maniable, un engin fait de grillage d'acier et d'osier tressé, et flanqué d'ailes surélevées destinées à détourner le souffle d'une explosion vers le haut, où il causerait de moindres dégâts.

Le camion s'arrêta à moins de cinq mètres du colis, O'Brien et Hastings en descendirent.

Pete écrasa du pied son cigare.

— Le clou de la fête, fit-il, et il se dirigea vers eux.

J'eus quelques instants d'hésitation, puis je lui emboîtai le pas en veillant à garder le camion interposé entre moi et le colis. O'Brien eut un large sourire.

— Ils installent des caméras, il ne faut pas que j'oublie de montrer

mon profil droit, c'est celui qui me porte bonheur.

Peter l'aida à sangler le harnais de devant.

Ces gars-là sont formidables, de vrais héros ! On ne fait pas mieux dans le genre casse-cou. Et ils sont plutôt gironds dans cette tenue !

O'Brien se rapprocha du colis.

— Attendez ! m'empressai-je de dire, si personne n'y voit d'objections, je crois que Pete et moi devrions tout d'abord débarrasser le plancher.

Nous retournâmes à notre place derrière l'une des grosses colonnes de marbre.

Un des agents en faction près des barrières quitta son poste et vint nous rejoindre. Il nous parla dans le creux de l'oreille.

— Ce type blond en veste marron, là-bas près du marchand de bonbons, eh bien, je jurerais l'avoir vu parmi la foule qui était la semaine dernière à la bibliothèque.

Nous regardâmes les têtes qui se trouvaient dans cette direction et le repêrâmes. C'était un homme de petite taille et au teint clair. Ses yeux brillants n'avaient d'attention que pour ce qui allait se passer près du camion.

Pete s'était mis en mouvement, mais je lui touchai le bras.

— Il peut bien attendre une minute.

O'Brien et Hastings étaient seuls en scène. Ils allèrent au camion pour y prendre la longue perche munie d'un panier de treillis métallique.

Un profond silence s'installa quand O'Brien se pencha au-dessus du colis. Il leva les yeux pendant un court instant, je crus discerner un rictus derrière son masque. Il posa les deux mains sur le colis et commença à le soulever avec précaution.

La déflagration retentit comme un rugissement de géant, se répercutant d'écho en écho d'un bout à l'autre de l'immense gare.

J'entendis Pete pousser un juron. Lorsque j'émergeai de derrière la colonne, O'Brien et Hastings n'étaient plus que deux pantins désarticulés gisant grotesquement sur le sol de marbre.

Je fonçai tête baissée dans la foule hurlante et j'atteignis le petit homme. Il ne remarqua pas ma présence, pas même quand je saisis d'une main son bras fluet.

Il n'était pas encore redescendu sur terre. Ses yeux exorbités étaient rivés sur les deux hommes déchiquetés qui jonchaient le sol, et il eut alors un sourire.

Le capitaine Wilson imprima plusieurs va-et-vient à son cendrier avant de lever les yeux.

— Hastings a été tué sur le coup. O'Brien est entre la vie et la mort, mais s'il s'en tire il sera bon pour une retraite anticipée.

Il prit la feuille du rapport entre ses mains.

— Le suspect s'appelle Irwin James Stuart, il habite au numéro 1368 de la 98^e Rue. Vous deux, puisque vous l'avez pincé, je vous charge de lui tirer les vers du nez.

Wilson se frotta la nuque.

— Stuart a trente-six ans, il est célibataire et vit avec sa mère. Selon elle, nous ne sommes que des brutes. Son garçon n'a jamais rien fait de mal dans sa vie. C'est un bon fils, il n'a jamais oublié de lui souhaiter la fête des Mères.

Il fouilla dans les paperasses accumulées sur son bureau et finit par sortir le bout de papier dont il avait besoin.

— Nous avons passé le domicile de Stuart au peigne fin. Résultat : quatre cylindres de plomb, dix amorces, le mécanisme de trois montres bon marché et un petit baril de poudre. C'est le genre de poudre utilisé par tous ceux dont le violon d'Ingres consiste à recharger eux-mêmes leurs cartouches. Or, Stuart ne possède pas de fusil et il n'y a pas la moindre cartouche chez lui.

Wilson se leva et arpenta la pièce d'un pas nerveux.

— Nous avons aussi trouvé un album de coupures de presse qui englobe tous les attentats, et cela depuis le premier en date.

Son visage était sillonné de lignes profondes.

— En plus de la grosse casse, trois personnes ont été atteintes par

des éclats. Rien de sérieux, mais à l'heure qu'il est, elles sont sans doute en train de consulter leur avocat. Cinq autres ont été piétinées dans la bousculade vers les sorties, et je crois que nous n'allons pas tarder à avoir de leurs nouvelles !

Je fis sortir une cigarette en tapotant mon paquet.

— Il aurait fallu que quelqu'un voie la personne déposer le colis.

Wilson haussa les épaules.

— Cinquante mille personnes ou plus passent tous les jours dans cette gare. Stuart a dû en tenir compte.

Il laissa échapper un soupir de lassitude.

— Nous avons sept témoins et sept signalements. Cinq prétendent qu'il s'agissait d'un homme, et deux d'une femme.

Pete réfléchit.

— Ont-ils déjà été jeter un coup d'oeil à Stuart ?

Wilson eut un rire bref.

— Trois l'ont identifié, y compris l'un des deux qui étaient persuadés qu'il s'agissait d'une femme. N'importe quel bon avocat pourrait mettre en pièces leur témoignage. Des aveux, voilà exactement ce qu'il nous faudrait pour nous tirer d'affaire.

Pete et moi nous levâmes et sortîmes dans le couloir. Nous descendîmes au bureau 618. Pete marqua une pause avant d'actionner la poignée de porte.

— Tu continues à faire l'inspecteur qui est gentil et compréhensif, Fred. Moi, je n'en aurais guère le cœur. Je me sentirai mille fois plus à l'aise dans le rôle de la peau de vache.

Des menottes enchaînaient Stuart à l'une des conduites de vapeur qui passaient dans cette pièce ; il y avait un agent chargé de le surveiller.

Pete s'approcha de Stuart et sourit :

— Jusqu'ici, les gens de la maison t'ont traité avec trop de ménagement. Maintenant que je suis là, les choses vont changer.

Je déverrouillai les menottes.

— Frottez-vous donc un peu les poignets, Mr Stuart, ça leur fera du bien. (Je posai la main sur son épaule.) Et veuillez prendre un siège, je vous prie. Voilà sans doute des heures que vous êtes debout, vous devez vous sentir fatigué.

Stuart s'assit et Pete se pencha sur lui. Sa voix retentit comme un grondement de tonnerre :

— Comment te sens-tu maintenant ? Bien installé ?

Les lèvres de Stuart tremblèrent, il détourna les yeux.

— Mr Stuart, dis-je, nous ne vous demandons pas grand-chose, répondez seulement de votre mieux à nos questions. Combien de temps après avoir déposé ces bombes prévenez-vous par téléphone ?

Stuart secoua la tête.

— J'ignore tout de ces bombes.

Pete se massa le poing.

— Dis-nous donc ce que tu allais faire de toute cette poudre que nous avons trouvée dans ton sous-sol. Et pourquoi ces cylindres, ces amorces et ces montres ?

Stuart s'empourpra légèrement.

— Vous n'aviez aucun droit de perquisitionner chez ma mère, vous n'aviez absolument pas le moindre droit de fouiller dans mes affaires.

Pete lui souffla au nez la fumée de son cigare et partit d'un gros rire.

La porte s'ouvrit, le capitaine Wilson entra. Il dévisagea Stuart pendant une dizaine de secondes, puis se tourna vers nous :

— O'Brien est mort il y a quelques minutes.

Pete passa les menottes à Stuart et l'enchaîna à nouveau à la conduite de vapeur ; nous sortîmes dans le couloir.

— Où est Eileen, s'enquit-il, à l'hôpital ?

Wilson fit non de la tête.

— Sa présence là-bas n'étant pas nécessaire, je lui ai dit de rentrer chez elle il y a environ une demi-heure.

Il eut un sourire accablé.

— Vous deux me semblez tout désignés pour lui annoncer la terrible nouvelle.

Il nous accompagna jusqu'aux ascenseurs.

— Les gars du labo ont pu reconstituer la bombe. Cette fois-ci, elle était beaucoup plus puissante. Ils pensent qu'au moins trois charges ont été utilisées.

Pete grogna.

— Probable que Stuart en avait assez de voir ses engins exploser sans jamais tuer personne.

Wilson pressa le bouton d'ascenseur.

— Il y a encore autre chose : elle ne comportait pas de dispositif d'horlogerie mais était réglée pour sauter dès que quelqu'un aurait soulevé le colis.

Eileen O'Brien ouvrit la porte de sa maison de style rustique. Le visage impassible, elle nous sonda du regard ; puis elle nous demanda d'une voix faible :

— C'est fini, n'est-ce pas ? Jerry est mort ?

Je fis oui de la tête.

Elle tourna les talons et s'éloigna. Pete et moi suivîmes en fermant la porte.

Nous restâmes un instant à l'observer, elle avait les yeux rivés à la fenêtre ; Pete s'éclaircit la voix.

— Nous ferions peut-être mieux de partir, Fred.

Eileen se retourna.

— Non, je ne veux pas rester seule en ce moment. Je crois qu'il vaut mieux que je sois avec quelqu'un. (Elle esquissa un faible

sourire.) Je sais que c'est dur pour vous aussi, vous étiez les meilleurs amis de Jerry.

Les mains de Pete se crispèrent sur le bord de son chapeau.

— En tout cas, nous tenons le type qui est responsable de sa mort. Et ça, c'est tout de même une satisfaction.

Eileen se pencha vers la boîte à cigarettes en argent qui se trouvait sur une table basse.

— A-t-il avoué ?

— Il ne tardera pas, dis-je, nous y veillerons.

Eileen s'assit sur le canapé.

— Rien qu'un mot sur lui... Quel genre d'homme est-ce ?

J'eus un haussement d'épaules.

— Comment le saurais-je ? Je ne suis pas son psychiatre.

— C'est un faible, dit Pete, mais il aime se prendre pour quelqu'un d'important. Il se délecte à l'idée que toute une ville est terrorisée.

Eileen resta pensive un instant.

— Pete, tu devrais nous servir un verre à tous les trois. Je crois que ça me ferait le plus grand bien.

Je prêtai l'oreille aux allées et venues de Pete dans la cuisine.

— L'homme que nous tenons est le bon, Eileen, dis-je à voix basse. Nous avons trouvé tout ce qu'il nous fallait pour lui coller ça sur le dos.

— Un coup de chance, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesçai-je, un fameux coup de chance !

Pete revint avec des cocktails pour Eileen et moi, puis il s'ouvrit une bouteille de bière.

— Comme il n'y avait pas de bière dans le réfrigérateur, je suis descendu en chercher une dans la caisse qui est au sous-sol. Je n'ai pas eu tort, j'espère ? Jerry me disait toujours d'aller m'y servir si le

réfrigérateur était vide.

Il versa sa bière avec soin.

— Je pense que Jerry aimait vraiment son travail. Je veux dire la partie concernant les bombes.

Eileen hocha la tête.

— Je pense que oui.

— Pendant que je cherchais la bière, j'ai remarqué qu'il s'était aménagé une espèce d'atelier, là en bas. On dirait qu'il faisait pas mal de travaux pratiques à la maison sur ces bombes. (Pete sourit.) Tu n'étais pas inquiète de savoir qu'il aurait pu faire sauter la maison à n'importe quel moment ?

Eileen fit non de la tête.

— Il n'est jamais revenu avec de la poudre ou de la dynamite. Il se contentait d'étudier le mécanisme des bombes.

Pete et moi restâmes encore une demi-heure, puis nous partîmes.

Pete se glissa derrière le volant de notre voiture et tourna la clef de contact.

— Depuis combien de temps étaient-ils mariés, Fred ?

— Depuis deux ans, dis-je, tu le sais tout aussi bien que moi. Il fit un signe de tête affirmatif.

— Ne t'es-tu jamais rendu compte que, la plupart du temps, on ne voit les gens que lorsqu'ils portent leurs habits du dimanche ?

On ne sait jamais comment ils s'entendent quand on n'est plus avec eux.

— Ils s'entendaient parfaitement ; sinon ils auraient toujours pu s'arranger pour divorcer, non ?

Pete tourna pour s'engager dans la circulation de la Huitième.

— Il y avait des schémas de toutes sortes qui traînaient là-bas ; au sous-sol, je veux dire.

Il s'arrêta à un feu rouge.

— C'est un coup dur, Fred. Mais au moins O'Brien était un homme qui prenait ses précautions. Une fois, il m'avait dit s'être assuré sur la vie pour un maximum. Je crois l'avoir entendu parler de quinze mille dollars.

Je jetai ma cigarette par la portière.

— Nous ferions mieux de retourner voir Stuart avant qu'il n'ait eu la possibilité de s'entretenir avec son avocat.

Stuart avait eu le temps de réfléchir, mais ses pensées devaient avoir été bien sombres. Il défaillit quand Pete et moi entrâmes dans la pièce.

Pete ôta sa veste et la suspendit à un dossier de chaise.

— Eh bien, Stuart, me voilà ! Tu as pensé à moi ?

La tête de Stuart s'agita de façon saccadée.

— Puisque je vous répète que je n'ai strictement rien à voir avec ces explosions.

Pete colla son visage à celui de Stuart.

— Tu n'avais jamais fait un aussi gros coup jusqu'à maintenant. Quelques estropiés tout au plus. Mais cette fois-ci, tu es au faite de la gloire. Tout le monde va lire tes exploits dans les journaux.

Il y eut une lueur dans les yeux de l'autre.

— Mr Stuart, dis-je, tout ce que nous vous demandons, c'est une simple déclaration. Après quoi, si vous le désirez, vous pourrez vous entretenir avec les journalistes. Je suis certain que vous serez à la une de tous les quotidiens pendant des semaines.

Il se passa la langue sur les lèvres.

— Non, finit-il par dire, je n'ai rien à déclarer.

— Mr Stuart, insistai-je avec patience, nous ne vous avons pas repéré dans cette foule par l'effet d'un pur hasard. Nous vous avons déjà remarqué à plusieurs reprises. La semaine dernière, à la bibliothèque, par exemple.

Pete lui tapota l'épaule trois ou quatre fois.

— À présent, mon gars, tu es un tueur de flics. Tu vas drôlement trinquer si tu refuses de coopérer.

— Mr Stuart, dis-je, nous ne sommes pas là pour vous juger. Vous aviez peut-être de plus ou moins légitimes griefs pour agir ainsi. Est-ce cela ?

Pete brisa le silence.

— Tu sais ce qui t'attend, Stuart ? Tu connais le sort réservé aux criminels dans cet État ?

Le visage de Stuart devint blême.

Je fis quelques pas en arrière pour me soustraire à sa vue. Je regardai Pete et lui adressai un mouvement de tête complice.

— Mr Stuart, dis-je avec bienveillance, il n'y a guère de danger que vous passiez sur la chaise électrique. Je crois que nous en sommes tous ici conscients. Vous êtes mentalement dérangé et la justice de cet État vous reconnaîtra comme tel. Mettons les choses au pire : vous passerez quelques années dans un établissement spécialisé pour y subir un traitement.

Nous accordâmes une bonne minute de réflexion à Stuart, mais il secoua la tête avec obstination.

— Non, je refuse de dire quoi que ce soit.

Pete se rapprocha de lui, le saisit à pleine main par son col de chemise, et le gifla avec violence. Il ne connaissait que cette façon d'agir.

— Ça suffit, Pete, dis-je. Tu sais bien qu'il nous est interdit d'employer ce genre de méthode.

Pete se frotta le creux de la main.

— Pourquoi ne descends-tu pas boire un café, Fred ? Reviens dans un quart d'heure.

Je fis un signe de tête négatif.

— Non, Pete.

J'observai Stuart avec attention.

— Votre album de presse est très significatif. Apparemment, les attentats par explosif constituaient votre sujet de prédilection.

Pete grimaça.

— Mais ton album n'est pas complet, il y manque encore ta photo.

— Vraiment, Mr Stuart, dis-je, je ne puis m'empêcher de vous admirer. Il fallait posséder une intelligence hors pair pour éviter ainsi de vous faire dépister pendant de si nombreuses années.

Je crus voir de la satisfaction dans ses yeux.

— Vous seriez surpris du nombre d'aveux spontanés qu'on est venu nous faire, continuai-je. En ce moment précis, il y a en bas trois hommes qui réclament à cor et à cri leur photo dans le journal. Ils s'attribuent la responsabilité de cet attentat et de tous ceux qui l'ont précédé.

Je pense que ce fut l'indignation qui le fit rougir.

— Ce n'est pas tout, Mr Stuart, insistai-je doucement. Il y a encore bien pis. Vous savez que je ne serai pas toujours là. Tôt ou tard, Pete sera fatalement seul avec vous – et lui, il recourt à la force pour obtenir ce qu'il cherche. Je ne peux rien pour l'en empêcher, à moins que vous me fassiez des aveux.

J'allumai une cigarette et laissai Stuart réfléchir. Je pus presque lire les pensées qui se reflétèrent sur son visage : l'idée de voir la publicité de cette affaire rejaillir sur quelqu'un d'autre, l'idée de se retrouver seul face à Pete. Je ne sus laquelle de ces deux craintes l'emporta.

Stuart se frotta les mains sur son pantalon, regarda fixement le sol et finit par pousser un soupir.

— D'accord, je vais tout vous dire.

Pete eut un sourire crispé.

— J'aimerais surtout que tu nous parles de la dernière bombe.

Le visage de Stuart s'enflamma de rage.

— Je refuse de dire quoi que ce soit tant que vous serez dans cette pièce.

Il me désigna du doigt.

— C'est à lui seul que je parlerai.

Pete me regarda, haussa les épaules. Il sortit et fit venir la sténographe.

Quand Stuart eut fini de me parler de la treizième bombe, j'allumai une nouvelle cigarette.

— À propos de la dernière, dis-je, pourquoi avez-vous utilisé trois charges au lieu d'une ? Est-ce parce que vous n'étiez pas satisfait du résultat des autres ?

Il me regarda par en dessous.

— Oui, c'est pour ça.

Je laissai un filet de fumée s'échapper par mon nez.

— Cette fois-ci, vous ne vous êtes pas servi d'un mécanisme d'horlogerie. Vous avez réglé le détonateur pour que le colis explose dès qu'il serait soulevé. Je me trompe peut-être, mais je ne crois pas qu'il vous soit possible de m'expliquer pour quelle raison.

Il fronça les sourcils pendant un instant.

— J'ai pensé que ça serait plus efficace ainsi.

Quand la sténographe revint avec la transcription dactylographiée de ses aveux, Stuart la lut soigneusement et signa tous les feuillets.

Après quoi, nous fûmes à nouveau seuls tous les deux.

J'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Je me penchai au-dehors pour respirer l'air frais de ce début de soirée.

Stuart vint près de moi.

— Et si je disais avoir purement et simplement menti quand j'ai avoué. Ça serait possible, non ?

— Oui, sans doute.

— Deux policiers tués, dit-il avec délectation, ma photo devrait figurer à la une de tous les journaux du pays.

Je fis oui de la tête.

Une expression maligne se dessina sur son visage.

— Et si je niais avoir été l'auteur de la dernière explosion ? Si je reconnaissais toutes les autres sauf celle-là ? Est-ce que ma photo figurerait quand même sur les journaux ?

Je pointai mon index en bas vers la rue.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Avez-vous jamais vu une chose pareille ?

Il se pencha sur le rebord de la fenêtre pour regarder.

Une seconde me suffit. Un cri perçant accompagna la chute de Stuart.

Pete se percha sur un tabouret du bar et commanda un café.

— On en apprend tous les jours. J'aurais pu jurer que Stuart n'était pas du genre à sauter par une fenêtre.

Je haussai les épaules.

— On ne va pas pleurer pour ça. Nous avons ses aveux et c'est le principal. Il a ménagé l'argent des contribuables.

Pete regarda le barman tirer le café.

— Tu sais, Fred, pendant que je m'acharnais sur Stuart, je n'ai cessé d'avoir des doutes à propos de cette dernière explosion. J'en ai toujours et je vais tout éplucher de nouveau – juste pour satisfaire ma curiosité.

— Tu perds ton temps, Pete.

— Ce temps m'appartient, Fred, je ne me ferai pas payer ces heures supplémentaires.

Il versa du lait dans son café.

— Je ne prétends nullement que Stuart était innocent. Une quantité de choses prouvent le contraire. J'ai tout simplement l'impression qu'il n'était peut-être pas coupable sur toute la ligne.

Il étouffa un bâillement et jeta un coup d'œil vers la pendule.

— À l'heure qu'il est, rien ne me ferait plus plaisir que d'être en pantoufles chez moi, mais j'ai promis de passer voir mes parents pendant une heure ou deux.

Il but son café à petites gorgées.

— En tout cas je serai bien au chaud dans mon lit avant dix heures ce soir. Tu peux en être certain.

Il était neuf heures du soir quand j'arrivai chez Eileen.

Le ton de sa voix était pressant.

— Comment ça s'est passé ?

— Nous avons obtenu ses aveux, dis-je, ils couvrent l'ensemble des quatorze explosions.

Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

— Tu as dû être très persuasif.

Je jetai mon chapeau sur le canapé.

— Stuart a sauté par la fenêtre peu de temps après avoir signé ses aveux. Il n'y avait que moi quand c'est arrivé.

Un instant, elle fut heureuse, puis elle fronça le sourcil.

— Peut-être que tout n'est pas encore fini. Il y a Pete. Je ne crois pas qu'il sera satisfait. C'est un fouineur, le genre de type qui aime à s'assurer de la justesse des réponses.

Je la pris dans mes bras.

— Ne te fais pas de soucis pour ça, ma chérie.

Elle me regarda dans les yeux.

— Ah ?

— J'ai confectionné un autre colis, dis-je, et je me suis introduit chez Pete en son absence. Au premier coup de fil qu'il recevra, il

volera en morceaux dans tout son appartement.

À onze heures, je composai le numéro de téléphone de Pete. Pour plus de sûreté.

LA QUATRIÈME FOIS

Jonathan Craig

Harvey Wilson faisait des efforts démesurés pour remplir son devoir d'hôte, mais il lui était difficile de se concentrer et d'empêcher son esprit de spéculer sur les heures à venir. Il savait que, ce soir, si un infime détail ne venait pas tout compromettre au dernier moment, comme toutes les nuits précédentes, ce soir était peut-être *le* soir. Il n'avait pour l'instant qu'une seule chose à faire, attendre – et le plus pénible était cette attente.

L'invité de Harvey sirota son verre et jeta un coup d'oeil appréciateur sur le minuscule salon.

— C'est bien, ici, Harve. C'est vraiment vous qui avez tout fait ?

Il n'avait pas cessé de boire depuis son arrivée, et son élocution s'en ressentait.

Harvey hocha la tête.

— Tout, sauf la plomberie, Mr Lambert. Je crois qu'il valait mieux laisser cela à un spécialiste.

Il sourit à sa femme, assise sur le canapé à côté de Calvin Lambert.

— Et Doris m'a aidé à peindre. Elle s'y est mise en un rien de temps.

Doris croisa les jambes et fronça les sourcils en fixant le mur au-dessus de la tête de Harvey. Elle approchait de la trentaine, avec un visage poupin encadré de cheveux bruns, un corps généreux et provocant qui se flétrirait rapidement. Elle aussi paraissait avoir beaucoup bu et ses yeux sombres brillaient sous des cils incroyablement longs.

— Je ne l'ai fait que parce que Harvey était sans arrêt sur mon dos, se défendit-elle. Je ne suis pas le genre de femme qui aime manier le pinceau, Mr Lambert.

Elle regarda son verre, puis le tendit à son mari.

— Un autre, Harvey. Et cette fois-ci, mets-y du whisky, pour

l'amour de Dieu !

Harvey se leva.

— Et vous, monsieur ? Un autre ?

— C'est une bonne idée, Harve !

Lambert tendit son verre et hocha solennellement la tête.

— Par un froid pareil, on a toujours besoin d'un peu plus de calories !

— C'est vrai, sourit Harvey, en pensant que Lambert était à quarante ans beaucoup plus séduisant qu'il n'avait dû l'être à vingt.

Vingt ans de plus avaient orné ses tempes de la touche d'argent nécessaire et effacé les traces d'acné.

— Excusez-nous pour le froid qui règne ici, dit Doris. Tout est trop petit, même la chaudière.

Elle regarda en grimaçant le radiateur à gaz au milieu de la pièce.

— Nous avons dû utiliser ce truc depuis le début de la vague de froid.

— Oh, moi, ça va, dit Lambert.

Doris non plus n'aurait pas froid si seulement elle portait quelque chose sous sa robe, pensa Harvey. Hiver comme été, elle n'avait jamais rien d'autre qu'une robe, une paire de bas et des hauts talons.

— Allons-y pour deux verres ! dit Harvey. La même chose, Mr Lambert ?

— Oui. Dites-moi, Harvey, j'aimerais que vous m'appeliez Cal. Vous savez, c'est un peu gênant de profiter de votre hospitalité, de votre whisky, et de s'entendre appeler Mr Lambert. Pourquoi ne m'appelleriez-vous pas tous les deux Cal, ajouta-t-il en se retournant en souriant vers Doris. Cal, Harve, et Doris, d'accord ?

Doris croisa de nouveau négligemment les jambes, à son habitude.

— D'accord, dit-elle.

— Et comment ! dit Lambert. Je ne crois pas à ces vieux trucs de

politesse. Ce n'est pas parce que je suis votre patron que vous êtes obligé de me dire « monsieur ». Vous ne croyez pas, Doris ?

— Bien sûr.

Elle regarda son mari :

— Ce n'est pas en restant planté là que les verres vont se remplir, tu sais !

Harvey se détourna, poussa la porte de la cuisine et la laissa retomber derrière lui. Il perçut le grincement des ressorts du canapé, un gloussement étouffé de Doris, puis plus rien. Il s'approcha de l'évier, où se trouvaient le whisky et le soda.

L'horloge au-dessus indiquait neuf heures vingt.

Harvey devait être à son travail à minuit, et jusqu'à sa pause repas de quatre heures, il n'aurait rien d'autre à faire que jeter de temps en temps un coup d'œil aux cadrans et aux jauges du tableau de contrôle qui se trouvait au sous-sol de l'usine de plastiques de Cal Lambert.

Il n'aimait pas son travail, lequel avait néanmoins l'avantage de lui laisser le loisir d'étudier et un homme comme lui, sans aucune qualification, ne pouvait guère espérer de salaire plus élevé. Ce soir, il attendait avec impatience le moment de retrouver la chaleur confortable de son cagibi et sa pile de revues techniques.

Et puis, après tout, ce serait peut-être pour cette nuit.

Il prit son temps pour préparer les boissons en fredonnant, puis, un verre dans chaque main, se dirigea vers la fenêtre, à travers laquelle il distinguait la grande maison qui était restée inhabitée pendant six mois avant que Cal Lambert, lequel était célibataire, ne vienne s'y installer trois semaines auparavant. C'étaient les deux seules maisons des alentours, car la plupart des gens préféraient vivre, soit à Lairdsville, où se trouvait l'usine de Lambert, soit véritablement à la campagne. Harvey étudia un long moment la silhouette sombre de la maison, puis se dirigea vers la porte battante, qu'il poussa de l'épaule, et pénétra dans le salon.

Doris était maintenant assise très près de Lambert, et sa jupe était relevée sur ses genoux. Elle rabattit celle-ci avec désinvolture et tendit la main vers son verre.

— Eh bien, Harvey, je croyais que tu avais décidé de le distiller

toi-même, ce truc !

Elle avait les pommettes rouges et ses lèvres légèrement gonflées avaient une moue caractéristique, que reconnaissait Harvey, et qu'elle avait au début de leur mariage, lorsqu'ils faisaient si violemment l'amour.

Harvey lui tendit son verre et donna l'autre à Lambert.

— Tu ne crois pas si bien dire, nous allons bientôt manquer d'alcool.

— Je croyais t'avoir demandé ce matin de rapporter des bouteilles.

— C'est vrai, j'ai oublié. Ça m'est sorti de l'esprit.

— Naturellement.

— Je ne savais pas que nous aurions de la compagnie, s'excusa Harvey en adressant un sourire à Lambert. Je vais faire un saut en ville.

— J'irais bien chez moi, dit Lambert avec un regard vide, mais j'ai peut-être une ou deux bouteilles de bière, rien de plus.

— Ça ne lui prendra que quelques minutes, dit Doris. Ça ne le dérange pas.

Lambert esquissa sans grande conviction un mouvement pour se lever.

— Je vais avec vous, Harve...

— Ne bougez pas, Mr Lambert, je...

— Cal. Appelez-moi Cal, bon sang !

— D'accord, Cal. Restez tranquille, je n'ai pas besoin de vous pour transporter quelques bouteilles.

— Écoutez, dit Doris, j'espère que vous n'allez pas tarder à vous entendre, tous les deux, parce qu'on va bientôt avoir besoin d'un autre verre !

Harvey se mit à rire.

— Restez tous les deux à écouter de la musique. Je reviens tout de

suite.

Il se dirigea vers le portemanteau, et décrocha son pardessus. En boutonnant celui-ci, il aperçut dans le miroir Cal Lambert adresser un large sourire à Doris puis se détourner en sifflotant.

Il mit moins de dix minutes pour se rendre à Lairdsville, et se gara en face du Teddy's Taproom. Bill Wirt et Gus Bialis, de vieux amis et d'anciens compagnons de beuverie, avant son mariage avec Doris, étaient seuls au bar, et l'interpellèrent bruyamment. George Helm, un autre ami de Harvey, mais qui lui ne buvait pas, était assis à une table à l'autre extrémité du bar.

— Comme d'habitude, Ted, dit Harvey au serveur. Et tu me donneras quelques bouteilles de Perrier en plus.

— Si tu veux gâcher ton alcool avec de l'eau, c'est ton problème, Harvey !

— Eh ben, ça alors ! s'exclama Bill Wirt. Toi et ta bourgeoise vous avez l'intention de vous en payer ! Vous célébrez quelque chose de spécial ?

— Non. Cal Lambert est passé nous voir, en voisin.

Bill lança un regard entendu à Gus Bialis.

— Tu veux dire, Harvey, que tu as laissé ta femme là-bas avec Lambert pendant que tu te trimbalais ici pour chercher à boire ? C'est ça ? Eh bien, mon vieux, tu fais drôlement confiance à la nature humaine ! fit-il en hochant la tête. Ça ne t'inquiète pas de les savoir tous les deux seuls, là-bas ?

— Si je m'inquiétais, ça se verrait, Bill, affirma Harvey en souriant.

— On peut dire que tu as vraiment confiance.

— Oui, hein ! renchérit Gus Bialis. Évidemment, sa petite femme est tout ce qu'il y a de plus sage, mais moi, je dis toujours que ça ne sert à rien de tenter le diable !

— Exactement, Gus, exactement ! dit Bill.

Harvey sourit, paya ses bouteilles, puis sortit. George Helm l'attendait à l'extérieur.

— Je ne t'avais pas vu sortir, dit Harvey. Comment vas-tu ?

— Ça va, dit George en haussant les épaules et évitant son regard.

C'était un petit homme chauve d'une cinquantaine d'années qui faisait le commerce d'équipements agricoles d'occasion.

— Je... je voulais te parler en privé, Harvey.

— Que se passe-t-il ? demanda celui-ci en changeant ses bouteilles de main.

George frappa l'une contre l'autre ses mains gantées et rentra la tête dans les épaules au contact d'une rafale de vent.

— Il fait froid, hein ?

— Et comment ! Qu'est-ce que tu voulais me dire, George ?

— Eh bien, hésita celui-ci, je suppose que ce n'est pas vraiment mon affaire, quand on y réfléchit... Tu sais que je me promène pas mal dans le coin, Harvey, un type comme moi parle à des tas de gens, il voit du monde, quelquefois il entend des choses... Tu sais ce que c'est... Il apprend par exemple que la femme d'un tel s'amuse avec quelqu'un d'autre... Tu vois ce que je veux dire, Harvey ?

— Bien sûr, dit celui-ci avec une trace d'impatience, mais...

— Attends, attends... ce que je veux te dire est un peu délicat. Suppose que tu apprennes quelque chose comme ça ? Est-ce que tu irais tout raconter au mari ? Je veux dire, est-ce que tu ne crois pas qu'un homme dans cette position a le droit d'être au courant ?

— Eh bien... eh bien, c'est difficile à dire, George, déclara Harvey en fronçant les sourcils.

— Oui, mais mets-toi à sa place. Si c'était toi, est-ce que tu n'aurais pas envie de savoir ?

Harvey fit un pas en direction de sa voiture, puis s'arrêta.

— Je crois que si, George. Mais il n'y a pas deux hommes qui réagissent de la même façon. Il y en a qui se porteraient mieux s'ils ne savaient rien.

— Évidemment, insista George, mais est-ce que tu ne crois pas qu'un type comme moi, je veux dire, qui est au courant, n'a pas des obligations ?

Harvey soupira et se dirigea de nouveau vers sa voiture.

— Ça, c'est à toi d'en décider, George. Personne ne peut le faire à ta place, en pareille occurrence.

George étudia soigneusement le visage de Harvey.

— Suppose que tu sois à la place de ce type pour une minute, Harvey. Suppose... si tu découvrais que ta femme te trompe, qu'est-ce que tu ferais ?

Harvey ouvrit lentement sa portière, déposa les bouteilles sur le siège arrière et s'assit au volant. George maintint la portière ouverte.

— Tu ne m'as pas répondu, Harvey ? Si c'était toi, qu'est-ce que tu ferais ?

Harvey prit une profonde inspiration.

— Je chercherais à savoir qui est responsable de cette situation, George. C'est la première chose que je ferais. Avec un peu de chance, ce serait d'ailleurs ma faute.

George demeura stupéfait, la bouche ouverte.

— Ta faute ?

— Bien sûr. C'est toujours facile d'accuser la femme, George. Moi, je me demanderais ce que j'ai pu faire pour qu'elle en arrive là. Je penserais que j'ai commis quelque maladresse, que j'ai fait quelque chose sans le savoir.

Il mit le moteur en marche et écouta le ronronnement d'un air pensif.

— Et puis, je suppose que j'aurais avec elle une explication, George. J'essaierais de savoir pourquoi je l'ai déçue, et ensuite de rattraper de mon mieux la situation. George déglutit péniblement et hocha la tête d'un air incrédule.

— Tu... tu ne lui ferais rien ? Tu ne lui ficherais pas une raclée ? Tu ne ferais rien au type ?

— Non, George, dit calmement Harvey. Je saurais de toute façon que c'est ma faute. Pourquoi irais-je punir quelqu'un de quelque chose dont je suis responsable ?

— Seigneur, murmura George, je n'en crois pas mes oreilles. Ce n'est pas possible.

Harvey sourit.

— Il faut que je rentre, George, dit-il en fermant la portière.

Lorsque Harvey rentra avec le whisky, il trouva Doris et Cal Lambert en train de danser au son de l'électrophone. Tous les deux avaient visiblement largement profité des dernières gouttes d'alcool laissées dans la cuisine, et dansaient tellement proches l'un de l'autre qu'ils n'avaient pratiquement pas besoin de bouger les pieds.

Doris s'immobilisa, prit les bouteilles des mains de Harvey et, sans un mot, se dirigea vers la cuisine en titubant. Elle était un peu décoiffée, remarqua Harvey, et sa jupe était toute froissée. Cal Lambert avait un air satisfait et le col de sa chemise bâillait comme s'il avait beaucoup transpiré.

— Harve ! s'écria-t-il, on commençait à croire que vous vous étiez perdu en route, mon vieux !

— J'ai été retenu un moment, expliqua Harvey en souriant.

Lambert lui rendit son sourire, jeta un coup d'œil vers la porte de la cuisine et lui fit un clin d'œil entendu.

— Vous ne vous seriez pas laissé distraire, par hasard ?

Harvey se rendit compte que Lambert était complètement ivre. Pas tout à fait autant que Doris, bien sûr, mais cela ne tarderait pas.

— Je pensais que vous aviez peut-être rencontré une jeune personne agréable sur un tabouret de bar. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Oh non, rien de ce genre, Mr Lambert, dit Harvey en riant.

— Cal.

— D'accord, Cal. Non, ce n'était pas ça.

— Dommage, mon vieux Harvey, dommage, dit Lambert en hochant tristement la tête. Ce sera pour une prochaine fois.

— Doris revint avec deux verres d'alcool pour Lambert et elle, et du Perrier pour Harvey.

— Tu travailles bientôt, Harvey, dit-elle d'une voix pâteuse. J'ai pensé que tu n'aurais plus envie de boire.

— Tu as raison, je crois que je ferais mieux de m'arrêter.

— Vous pouvez boire autant que vous voulez ! dit Lambert. C'est moi le patron de cette boîte, bon sang ! Si vous voulez boire, Harvey, allez-y !

— Le Perrier me va très bien, Cal, je vous assure, dit Harvey en souriant.

Doris leva son verre, et tout en regardant Harvey sans sourciller, vida celui-ci d'un seul trait.

— Voilà ! Tu as vu, Harvey ? C'est comme ça qu'on fait !

Elle se tourna vers Lambert en souriant :

— Montrez-lui, Cal !

Lambert hésita un instant, puis haussa les épaules et vida son verre. Il avait les larmes aux yeux, et rit en essuyant celles-ci d'un revers de main.

— Bon sang, je n'avais pas fait ça depuis le lycée !

— Je n'ai jamais pu, même alors, dit Harvey.

— Oh, tais-toi, Harvey, tu ferais mieux d'aller te préparer à travailler, dit Doris.

Harvey jeta un coup d'oeil à sa montre. Il était presque onze heures et quart, beaucoup plus tard qu'il ne le pensait.

— Je crois que tu as raison, acquiesça-t-il.

Doris sourit à Lambert et emporta les verres vides à la cuisine.

— C'est trop bête que vous soyez obligé de partir, Harve, dit Lambert.

Harvey haussa les épaules.

Doris revint bientôt avec les verres, et tituba jusqu'au canapé sur lequel elle s'assit lourdement en croisant les jambes, sans apparemment se rendre compte que sa jupe remontait largement au-dessus des jarretières qui encerclaient ses cuisses blanches.

— Venez vous asseoir ici, Cal !

Lambert la fixa un instant, passa sa langue sur ses lèvres et lança un regard de côté à Harvey.

— Je crois qu'il est temps que je parte, Harvey...

— Ne soyez pas ridicule. Ce n'est pas la peine d'interrompre la soirée simplement parce que je dois aller travailler.

Lambert eut un sourire hésitant, s'efforçant de ne pas regarder Doris.

— Eh bien, si vous êtes sûr, Harve... je veux dire, je ne voudrais pas...

— N'y pensez plus, Cal, dit Harvey en éclatant de rire. Je connais ma femme, et je vous connais. Ce serait un monde si on ne pouvait pas faire confiance à sa femme et à son patron.

— Ça, c'est vrai ! dit Lambert en lui donnant une tape sur l'épaule. Ce serait vraiment un monde, hein !

— Ça oui, dit Harvey en souriant.

Il jeta de nouveau un coup d'oeil à sa montre.

— Mon Dieu, il est presque onze heures et demie, il faut que j'y aille ! dit-il en se dirigeant vers la porte.

Doris lui jeta un regard vide, puis haussa les épaules et but une gorgée de son verre.

Harvey ouvrit la porte et resta un moment sur le seuil, la main sur la poignée.

— Pour l'amour de Dieu ! dit Doris. Reste ou sors, mais ne laisse pas cette porte ouverte par ce froid !

Harvey sortit rapidement sans un mot.

À quatre heures juste, Harvey jeta un dernier coup d'oeil au tableau de contrôle dans la chaufferie de l'usine de Cal Lambert, décrocha son pardessus derrière la porte, et s'achemina rapidement le long du couloir qui menait au parking derrière le bâtiment.

« Je crois que c'est pour cette nuit », pensa-t-il.

S'il était seul sur le court chemin qui séparait l'usine de sa maison, c'était ce soir ou jamais. C'était sa quatrième tentative, et il avait le sentiment que ce serait la dernière.

Il avait garé sa voiture, non pas sur le parking, mais à l'extrémité du chemin menant à celui-ci. Il savait que la pente y était suffisante pour qu'il pût partir en roue libre, ce qui signifiait que le veilleur de nuit, à l'étage, ne l'entendrait pas démarrer. L'homme n'avait aucune chance de le voir non plus, car l'arrière de l'usine ne comportait pas de fenêtres.

Le seul problème, c'était le trajet sur la route. À quatre heures du matin, on aurait pu penser qu'il n'y avait aucune circulation, surtout par une nuit d'hiver aussi froide, mais il avait toujours croisé quelqu'un au cours de ses trois précédentes tentatives. Il n'avait reconnu ni les véhicules ni les conducteurs, mais il avait préféré remettre son entreprise par trois fois plutôt que courir le moindre risque. Après tout, une journée, une semaine, ou même un mois ne faisait aucune différence. Il n'était pas pressé. Si cela ne marchait pas ce soir, ce serait pour une autre fois, ou encore une autre...

Mais il le sentait, ce serait cette nuit. Il en était pratiquement certain.

Il monta dans sa voiture, mit le contact et desserra le frein. La voiture s'ébranla lentement. Harvey attendit d'avoir atteint l'extrémité de la pente pour passer une vitesse. Le moteur hoqueta légèrement, puis entraîna la voiture. Le bruit avait à peine brisé le silence.

Quatre heures auparavant, dans l'autre sens, Harvey n'avait croisé aucun véhicule et à présent encore, il n'y en avait pas. Mais ce serait peut-être différent au retour, et c'était ce qui l'inquiétait le plus, car cela signifierait qu'il lui faudrait alors revenir défaire ce qu'il avait fait.

Il s'engagea sur le chemin qui menait à l'arrière de sa maison et arrêta sa voiture.

La maison était silencieuse et plongée dans l'obscurité. Harvey

sourit : les choses étaient telles qu'il fallait s'y attendre. Il sortit, se dirigea silencieusement vers la porte de derrière et introduisit sa clé dans la serrure.

Il traversa la cuisine sans un bruit, évitant la latte qui grinçait au milieu du plancher, et ouvrit la porte du salon. Personne, comme il fallait s'y attendre aussi. Il prit le couloir menant à la chambre à coucher et ouvrit lentement la porte de celle-ci du bout des doigts. Ils étaient là, comme il s'y attendait et comme il les avait déjà trouvés trois fois auparavant. Le clair de lune inondait la pièce. Étendue à côté de Cal Lambert, Doris paraissait encore plus petite qu'elle ne l'était en réalité, presque enfantine. Tous les deux respiraient lourdement, lentement, plongés dans le sommeil provoqué par l'épuisement et l'alcool. Harvey n'avait pas besoin de regarder le réveil pour savoir qu'il était réglé pour huit heures. Il imaginait très bien ce qui avait dû se passer les matins précédents : Lambert s'éveillant, s'habillant rapidement et traversant le terrain jusque chez lui, Doris enfilant sa robe de chambre et s'affairant à la cuisine, préparant le petit déjeuner pour le mari qui rentrait vingt minutes plus tard.

Harvey s'approcha du lit et regarda Doris, s'accoutumant peu à peu à l'obscurité. Il remarqua qu'elle portait encore ses chaussures et ses bas. Il se baissa, fit remonter légèrement son doigt de la jarretière à la hanche, puis la pinça soudainement à la taille aussi durement que possible.

Elle ne bougea pas. Harvey posa sa main à plat sur le nez de Lambert et pesa de toutes ses forces. Lambert tourna légèrement la tête, sans plus.

Harvey poussa un soupir de soulagement. Il n'avait aucune inquiétude à se faire, ils ne se réveilleraient pas trop tôt.

Il recula et jeta un coup d'oeil à la petite chambre. Tout était en place. Il retourna dans le salon, d'où il ramena le radiateur à gaz portatif. Il le plaça à mi-chemin de la fenêtre et du lit, l'alluma, puis vérifia que la fenêtre était bien fermée. Il n'y avait qu'une porte et une fenêtre, et une fois closes, ni l'une ni l'autre ne laissaient pénétrer l'air.

Harvey jeta un dernier regard à Doris, puis ferma la porte derrière lui et quitta la maison de la même façon qu'il y était entré.

Il ne croisa personne sur le chemin du retour, non plus que lorsqu'il gara la voiture au parking et parcourut le couloir jusqu'à la

chaufferie. Il vérifia le tableau de contrôle, s'assit, puis regarda sa montre.

Il s'était absenté trente-quatre minutes.

Il ne lui avait pas fallu plus de trente-quatre minutes pour réparer l'erreur qu'il avait commise en épousant Doris et ouvrir toute grande la porte d'une nouvelle vie. Ou plutôt retrouver la vie à laquelle il avait renoncé en se mariant. Il pourrait maintenant reprendre ses études, et, en deux ans, il aurait une formation qui lui permettrait d'être plus qu'un gardien de chaufferie. Dommage qu'il n'ait pu simplement divorcer de Doris, mais c'était une solution exclue. Doris l'aurait pris au piège de la pension alimentaire, l'y aurait maintenu pour se venger, il n'aurait pas eu les moyens de reprendre ses études, et il serait resté un rien du tout faisant un boulot de rien du tout.

La mort de Doris lui permettrait de reprendre des études. L'assurance sur la vie de Doris n'était que de deux mille dollars, mais il tirerait bien treize mille dollars de la maison et mille ou mille cinq cents de la voiture. Presque quinze mille dollars. Assez pour lui permettre de vivre pendant ses deux ans de formation. Il pensa à Cal Lambert et sourit. Il aurait même de quoi se payer le genre de distraction dont avait parlé Cal. C'était drôle de penser qu'en le tuant en même temps que Doris, il venait probablement de perdre son emploi, ce qui n'avait d'ailleurs aucune importance. Il l'aurait de toute façon bientôt quitté.

Le matin, à huit heures, Harvey signa la feuille de contrôle, dit bonjour à celui qui venait le relever et monta à la cafétéria de l'usine prendre son petit déjeuner.

— Tu t'es disputé avec ta femme ? plaisanta le caissier.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Harvey en souriant.

Le caissier le gratifia d'un clin d'oeil :

— Y en a des tas qui prennent leur petit déjeuner ici pour cette raison, tu sais.

— Pas de dispute, expliqua Harvey, dont le sourire s'élargit. Nous avons eu une petite soirée, hier, et je me suis dit qu'il valait mieux la laisser dormir.

— Eh bien, il n'y en a pas beaucoup d'aussi attentionnés ! dit le caissier en lui lançant un regard admiratif.

Harvey emporta son plateau et alla s'installer au fond de la salle, faisant semblant de ne pas voir George Helm assis tout seul près du mur. George gagnait pas mal d'argent avec son matériel d'occasion, mais vivait dans une petite chambre louée dans une pension et prenait ses repas à la cafétéria de l'usine. Il se justifiait en expliquant que la cafétéria était un endroit idéal pour nouer des contacts, mais Harvey savait pertinemment qu'il mangeait là uniquement pour faire des économies.

Harvey avait décidé de laisser George découvrir les corps. C'était la meilleure solution. Il avait soigneusement composé son emploi du temps. Il savait très exactement combien de temps il faudrait aux deux corps et au radiateur pour épuiser l'oxygène de la petite chambre – à ce moment-là, la flamme s'éteindrait, et le gaz envahirait la pièce.

Harvey était ravi de constater que George était là. Mais s'il avait été absent, Harvey aurait eu de toute façon la ressource de faire appel à plusieurs autres personnes. George l'appela :

— Harvey ! Viens ici ! Alors, tu me snobes ?

Harvey sourit et se dirigea vers l'autre table.

— Ravi de te voir, George, dit-il en s'asseyant. D'ailleurs, j'avais l'intention de passer à ton bureau après le petit déjeuner.

— À propos de notre conversation d'hier soir ? demanda George en se penchant.

— Non. Je me demandais si tu serais intéressé par du mobilier d'occasion.

— Le tien ?

— Oui. J'ai l'intention de refaire l'intérieur de la maison, de haut en bas. Ça t'intéresse ?

— Bien sûr, dit George en hochant la tête. Combien tu en veux ?

— Écoute, si tu y jetais un coup d'œil ? suggéra Harvey en attaquant ses œufs. Je sais que je peux avoir confiance en toi.

— Compte sur moi. Quand veux-tu que je le voie ?

— Ce matin, ça te va ?

— On ne peut mieux.

— À vrai dire, je pensais aller faire un tour dans les magasins, ce matin. Alors, pourquoi n'irais-tu pas tout seul à la maison ? Doris sera ravie de te faire visiter.

Il s'interrompit un instant.

— Il n'y a qu'une chose. Il est possible qu'elle dorme encore. Si elle ne répond pas à la sonnette, fais le tour jusqu'à la fenêtre de la chambre et frappe avec tes clés, ça la réveillera.

— D'accord, acquiesça George. Je crois qu'on va pouvoir faire une bonne affaire ensemble, Harvey. À bientôt, ajouta-t-il en se levant.

— Tu n'as pas fini ton déjeuner !

— Les affaires d'abord ! lui lança George en s'éloignant rapidement.

Harvey mangea lentement, savourant sa nourriture pour la première fois depuis des mois. Il savait n'avoir plus longtemps à attendre. Ce n'était plus qu'une question de minutes. George Helm était probablement en train de frapper à la fenêtre de la chambre, puis, bien entendu, il regarderait à travers, verrait l'homme et la femme étendus sur le lit. Peut-être les avait-il déjà découverts et était-il maintenant sur le chemin du retour. Il serait obligé de revenir en ville, puisque Harvey n'avait pas de téléphone et que Cal Lambert ne pouvait lui prêter le sien. George n'avait donc d'autre issue que de revenir avec les mauvaises nouvelles.

Harvey acheva son repas, alla se chercher une seconde tasse de café et alluma une cigarette. Il n'avait aucune intention de se rendre dans les magasins pour voir le prix des meubles. De toute façon, George viendrait d'abord le chercher à la cafétéria.

Il savoura son café à petites gorgées, le faisant durer jusqu'au dernier moment. Doris commençait déjà à s'estomper dans son esprit. Quant à Cal Lambert... Il n'avait été qu'un instrument, un détail qui expliquait pourquoi Doris s'était endormie avec le radiateur allumé, la fenêtre et la porte hermétiquement closes.

Harvey écrasa soigneusement sa cigarette, se leva et sortit. Il décida qu'il valait mieux apprendre la nouvelle dehors, car, après tout,

il était fort possible que George ne passe point par la cafétéria. Il traversa la rue, s'arrêta un instant devant la banque comme s'il allait en attendre l'ouverture, puis s'appuya contre le mur. Au moment où il allumait une autre cigarette, il aperçut la vieille guimbarde de George qui se dirigeait vers lui et sourit.

L'autre freina brutalement, jaillit de la voiture et se précipita vers lui. Il était livide, et ses yeux semblaient prêts à lui sortir de la tête.

— Harvey ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Harvey, mon Dieu !

Celui-ci lui lança un regard interrogateur.

— On dirait que tu as vu un fantôme, George ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Harvey, ils sont là-bas !

— Ils ? Qui ça, ils ?

— Je les ai vus ! Dedans, sur le lit. Je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, j'ai brisé la vitre, et tout le gaz est sorti...

— George ! dit Harvey d'une voix coupante. Reprends-toi ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mon Dieu ! Je ne sais pas comment te dire, Harvey ! C'était... c'était ta femme... avec Cal Lambert !

— Quoi ! s'exclama Harvey.

— Mon Dieu, Harvey, ils étaient sur le lit, et ils ont dû laisser le radiateur allumé, tu comprends, et il a dû s'éteindre pendant la nuit. Ils... ils sont morts, Harvey, tous les deux, asphyxiés.

— Asphyxiés ? Qu'est-ce que tu racontes, George ?

— Ils étaient sur le lit, dit George d'une voix précipitée. Entièrement nus. Il y avait une bouteille par terre à côté du lit. Je suppose qu'ils ont dû s'évanouir.

— Tu mens ! cria Harvey. Bon Dieu, George, tu mens !

— Non, dit George qui sanglotait presque. Non, Harvey, je ne mens pas ! Je sens encore moi-même le gaz, j'ai failli étouffer quand je suis entré... C'est... c'est affreux, là-bas, Harvey !

Celui-ci regarda George un long moment, puis se détourna, marcha jusqu'à la voiture et s'effondra sur le marchepied en se prenant la tête dans les mains.

« C'est fini, pensa-t-il, il ne me reste plus qu'à jouer la comédie. Tout s'est passé exactement comme je le voulais. C'est une nouvelle vie qui commence... »

George Helm s'approcha lentement de lui et lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Mon pauvre vieux, dit-il. Je voudrais tant pouvoir faire quelque chose pour toi...

LA VOIX

Flora Fletcher

— Réveillez-vous, dit la voix.

Freda ouvrit les yeux, fixant le plafond, attendant une suite ; mais la voix gardait le silence. Pourtant, cela ne la troubla pas le moins du monde ; la voix pouvait se taire durant des heures et des heures, et puis parler soudain, à l'improviste, donnant des instructions précises, lui disant de faire ceci ou cela d'une certaine manière à tel ou tel moment. Au début, au tout début, la voix avait effrayé Freda, mais elle comprit vite qu'il n'y avait nullement lieu de s'effrayer, bien au contraire, et peu à peu elle prit l'habitude d'attendre la voix, d'être à l'écoute ; mais elle ne savait jamais quand la voix se manifesterait. Parfois, celle-ci se faisait entendre lorsqu'elle était toute seule, mais de temps à autre la voix lui parlait quand elle se trouvait en tête à tête ou au sein d'un groupe, voire en train de parler elle-même ; elle devait alors s'interrompre aussitôt, éventuellement au milieu d'une phrase, et écouter intensément pour capter ce que disait la voix. La personne à qui s'adressait Freda ne manquait pas d'être déconcertée, bien sûr, et Freda estimait la chose fort amusante, en un sens ; le comique de la situation la faisait presque rire en secret.

Étrange : à part elle, jamais personne ne l'entendait, cette voix, pourtant si nette, si distincte, si intelligible en somme. Étrange aussi, plus étrange même : nul besoin d'articuler aucun son pour lui répondre ; il suffisait de penser avec force les mots que l'on voulait transmettre. La voix les entendait, leur répondait, et il était ainsi possible de poursuivre une conversation, parfois fort longue, à l'insu de toute personne présente. Toutefois, au fond, ces phénomènes étaient surtout étranges parce qu'exceptionnels, et incroyables, certes, pour qui n'en avait jamais fait l'expérience ; mais ils étaient bien réels et, après tout, concevables. Il n'y avait rien de surnaturel là-dedans ; comme une présence de lumière dans les ténèbres ou un monde de sons au-dessous du niveau de la perception.

C'était la voix qui l'avait menée à cette ville, où elle était arrivée la nuit dernière, et jusqu'à cette chambre d'hôtel, où elle venait de se réveiller. La voix lui disait très exactement quoi faire, quand et comment, mais elle savait parfaitement bien ce qu'il lui faudrait faire en fin de compte, après toutes les mesures de plus ou moins grande

importance à prendre auparavant, et c'était pour faire cela, cette chose qui devait impérativement être faite, qu'elle se trouvait en ce jour à cet endroit. Elle était venue tuer un homme appelé Hugo Weis.

— Vous feriez bien de vous lever, dit la voix.

Presque un rappel à l'ordre, mais gentiment dit. Dans cette voix qui venait la tirer de sa léthargie, on ne décelait pas le moindre courroux, pas même un soupçon d'impatience. La voix se révélait toujours délicate, toujours douce. En vérité, c'était une voix d'une beauté poignante : un faible frisson de tristesse semblait courir au travers des consonnes et des voyelles, comme un souffle de vent tenu au travers des branches d'arbre au crépuscule.

— Oui, se dit-elle, je ferais bien.

Elle se leva donc et alla dans la salle de bains où elle alluma la lumière. Le visage dont la glace, au-dessus du lavabo, lui renvoyait l'image lui parut curieusement appartenir à quelqu'un d'autre, non point à une personne étrangère mais à une personne qu'elle aurait connue dans le temps, autrefois, dans un autre lieu ; souvenir lointain qu'elle ne parvenait pas à préciser. Elle éprouvait de la peine pour ce visage, pour la personne qui le possédait, beaucoup de peine ; elle eut soudain envie de pleurer et de dire à ce visage combien elle se sentait désolée. Mais non, c'était une impulsion passagère ; elle enleva son pyjama, prit une douche, revint dans la chambre, s'habilla et commença à se brosser les cheveux. Assise au bord du lit, elle maniait la brosse à petits coups rapides, penchant la tête, d'abord d'un côté, puis de l'autre, et tout en brossant elle se mit à songer à la voix, qui pour le moment ne répondait pas à ses pensées, et à Hugo Weis, qu'elle allait tuer.

Cela, la voix l'avait annoncé tout de suite, quand elle lui avait parlé pour la première fois, et au même instant, pour la première fois aussi, Hugo Weis lui apparut monstrueux ; le mal incarné. Elle avait été extrêmement malade, avec des poussées de fièvre très alarmantes, et après sa maladie, durant sa longue convalescence, elle n'eut rien d'autre à faire qu'à méditer, ou lire, et attendre patiemment que les jours et les nuits se passent. Le matin de ce jour mémorable, elle avait ouvert un journal que sa mère venait de lui apporter dans sa chambre, et là, en première page, s'étalait une photo d'Hugo Weis. Elle avait entendu parler de Weis auparavant, bien entendu ; tout le monde connaissait Hugo Weis. Mais c'était la première fois qu'elle voyait une photo de lui, ou tout au moins la première fois qu'elle prenait conscience d'en voir une. La Chambre d'accusation menait une

enquête sur ses relations avec une sorte de syndicat du crime, vraisemblablement international, et là, sous la manchette, se trouvait cette photo. On ne voyait que la tête et les épaules. Il s'agissait sûrement de l'agrandissement d'un instantané pris de loin, dans la rue ou ailleurs, par un photographe astucieux ; Hugo Weis ne se serait jamais laissé photographier de son plein gré, en aucune circonstance, pas plus qu'il n'aurait posé pour un portrait.

Il était d'une incroyable laideur. Il n'y avait là, en soi, rien de condamnable ; on ne pouvait lui en tenir rigueur. Mais cette laideur était anormale, presque terrifiante. Son visage faisait à Freda l'effet d'une abominable obscénité. Assise dans son lit, ne pouvant détacher son regard de la photo, presque paralysée, elle scrutait intensément le nez aplati aux narines béantes, exposées, deux larges trous sombres, comme creusés par un fer rouge calcinant la chair, la bouche, pareille à une coupure de rasoir prête à saigner, la peau grumeleuse et grêlée par la petite vérole. Les yeux étaient presque entièrement masqués par les paupières abaissées. Sentant une vague de froid l'envahir et un frisson lui courir sous la peau, elle se demandait, effarée, comment un homme aussi marqué par une monstrueuse et maléfique laideur avait pu réussir à obtenir autant de puissance sur d'autres hommes. C'est alors, au milieu de son effarement, que la voix lui avait parlé.

— Hugo Weis doit mourir, disait la voix, et c'est vous qui devez le tuer.

Ce n'était pas une hallucination ; elle le sut immédiatement. La voix était réelle. Elle pouvait l'entendre. La voix s'exprimait doucement mais distinctement, provenant d'un point situé juste derrière l'oreille droite de Freda. À supposer même qu'elle l'eût voulu, il aurait été futile de sa part d'essayer de se convaincre qu'il s'agissait simplement d'un écho de ses propres pensées. Et c'est pourquoi, après le premier choc, après la peur et la surprise initiales, elle l'accepta, cette voix, l'accueillit avec le plus grand calme, un peu comme si elle s'était inconsciemment préparée à l'entendre, tout au long des années, attendant qu'elle se manifeste.

— Pourquoi est-ce moi qui dois le tuer ? s'étonna-t-elle.

— Parce que c'est vous qui avez fini par me répondre.

— Personne d'autre ne veut écouter ?

— La question n'est pas là. Pour écouter, il faut d'abord pouvoir entendre.

— Suis-je donc la seule personne au monde qui puisse vous entendre ?

— Vous êtes la première en tout cas.

— Qu'est-ce qui me donne le pouvoir de vous entendre, et à vous celui de vous faire entendre de moi ? Ma récente maladie a-t-elle quelque chose à voir là-dedans ?

— Je ne connais pas la réponse à vos questions. Quelle est l'explication d'un miracle, de tout miracle, sinon qu'il n'y a pas de miracle du tout, mais seulement l'effet très rare de causes naturelles que nous ne comprenons pas ? Je parle, vous entendez, et cela suffit.

— Qui me parle ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Parce que, cela, je ne le sais pas non plus. Je suis une voix et, en tant que voix, simplement l'expression d'un impératif inconscient. Cet impératif, je l'exprime, mais la source d'où il provient, d'où il a jailli, je ne puis en avoir connaissance.

— Je crains de ne pas très bien comprendre.

— Cela ne fait rien. Je vous parlerai de nouveau plus tard.

Tel fut le commencement de ses relations avec la voix. Tuer quelqu'un, pareille pensée ne l'avait jusque-là jamais effleurée ; il était vraiment tout à fait remarquable de constater qu'elle avait pu se mettre à envisager la chose avec une sorte de sérénité détachée, comme si à l'intérieur d'elle-même un autre être pensait, préméditait, prévoyait à sa place, comme si une personnalité entièrement différente de la sienne écoutait la voix et songeait sans la moindre gêne à infliger une mort violente. Apparemment, cependant, rien ne pressait. « On » ne la brusquait pas, on ne la contraignait nullement à s'engager dans une voie qu'elle n'était pas prête à suivre. Elle commença par rassembler avec une certaine nonchalance, sans hâte aucune, tous les renseignements qu'elle put recueillir sur Hugo Weis. Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à trouver, et presque rien de consistant, de solide, de sûr ; Hugo Weis n'offrait pas de prise, se révélait insaisissable, car il préférait opérer dans l'ombre par l'intermédiaire des autres, se retranchant dans une impénétrable obscurité. Fils d'un ouvrier, d'un manœuvre, il était parvenu, dans cet État, à se hisser au

faïte de la puissance, à force d'astuce, de ruse et de fourberie, à force de coups tordus, de combines machiavéliques et d'impitoyables règlements de compte ; le tout émanant d'une personnalité fascinante en dépit d'une repoussante laideur et d'un corps d'avorton, chétif, rabougri. Il régenta la ville où il habitait. Il tenait sous sa coupe le gouverneur de l'État et la plupart des législateurs ou des hauts représentants de la loi. Il y avait à Washington des hommes de haut rang qui prêtaient une oreille attentive lorsqu'il lui arrivait de prendre la parole. Et il s'exprimait toujours d'une manière feutrée, murmurante, une main devant la bouche. L'enquête de la Chambre d'accusation n'aboutit à rien, bien entendu. Un témoin mourut en des circonstances insolites, un autre perdit la mémoire et un troisième disparut. De toute façon, il était fort peu probable que l'on eût réussi à étayer efficacement une mise en accusation.

Tout avait commencé au printemps : et tout au long de l'été la voix revint lui parler, souvent, se manifestant au gré de sa fantaisie, à tout moment, en tout lieu, sans logique apparente. À l'automne, elle reprit son poste de professeur de dernière année dans une école primaire proche de son domicile, et, de temps à autre, la voix vint la visiter durant les heures de classe, ce qui se révéla parfois assez embarrassant. La voix s'exprimait si doucement que, pour entendre ce qu'elle disait, il lui fallait s'immobiliser instantanément et totalement. Elle semblait alors se retrancher brusquement dans un monde à part et pour ainsi dire se pétrifier, qu'elle fût assise ou debout, dans une attitude d'attention intense, l'oreille tendue. Ces intermèdes plus ou moins longs ne passaient naturellement pas inaperçus des élèves. Elle craignait, bien sûr, d'acquérir la réputation d'être bizarre, voire dérangée, mais il lui était impossible d'expliquer que ces phénomènes déroutants, ces « trous » insolites dans son comportement, étaient en fait absolument normaux et nécessaires ; personne ne l'eût crue. Néanmoins, les jugements que l'on pouvait porter sur elle, Freda s'aperçut au bout d'un certain temps qu'ils lui importaient peu.

Si tant est qu'elle eût jamais eu le moindre doute, elle avait désormais la certitude qu'un jour ou l'autre elle tuerait Hugo Weis. Elle ne se sentait pas « messianique » pour autant, investie de quelque mission sacrée. La chose devait être faite, un point c'est tout. Les conséquences possibles, en ce qui la concernait, l'avaient d'abord inquiétée, effrayée même ; mais elle ne tarda pas à constater qu'elle ne pouvait plus penser au-delà de l'acte à accomplir, au-delà du meurtre, comme si sa propre vie allait aussi, au même instant, se terminer, la rendant vulnérable pour l'éternité à ce qui pouvait l'atteindre ici-bas. La nuit, dans sa chambre, étendue dans le noir, elle songeait à Hugo Weis et elle éprouvait de l'amusement à se dire que là où il se

trouvait, faisant Dieu savait quoi, il était à cent lieues de se douter qu'il mourrait sûrement bientôt de la main d'une femme qu'il n'avait jamais vue et ne connaîtrait jamais véritablement. Oui, c'était amusant, si amusant qu'elle ne pouvait se retenir d'en rire, mais discrètement, ne troublant que de légères bouffées spasmodiques le silence nocturne ; l'image de Hugo Weis, celle de son visage, tel un ectoplasme obscène, hideux et maléfique, flottait au-dessus d'elle.

En mars, elle acheta un revolver, un calibre 32 ; elle l'acheta chez un marchand local, qui vendait aussi de la quincaillerie, en déclarant que cela lui procurerait un sentiment de sécurité, bien que, de toute sa vie, elle n'eût jamais tiré un seul coup de feu, ajoutant qu'il lui paraissait peu sage de rester démunie de toute protection efficace, étant donné qu'elle habitait seule avec sa mère dans une vaste maison. Le marchand l'approuva, lui suggéra d'aller le dimanche après-midi à la campagne pour s'exercer à tirer et lui vendit en sus plusieurs boîtes de cartouches. Dès son retour, elle monta directement à sa chambre où elle rangea revolver et cartouches dans un tiroir de sa coiffeuse en les dissimulant avec soin. Mais elle ne s'exerça pas avec le revolver le dimanche après-midi ; ce n'était pas nécessaire. Si quelque chose se révélait nécessaire, quoi que ce fût, il y serait pourvu en temps voulu ; « on » le lui dirait.

Dans le courant de juin, l'école fit relâche pour l'été et peu après la longue période d'attente prit fin. Elle prit fin brutalement, sans transition, un après-midi, dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale. Freda s'y était rendue sans raison particulière, si ce n'est que cette bibliothèque était un endroit plaisant où elle se sentait bien ; un endroit tranquille, reposant, où la lumière pénétrait en oblique par de hautes fenêtres. Elle y allait régulièrement, depuis un temps déjà si lointain qu'elle en conservait seulement un souvenir très flou, presque effacé. Assise à l'écart, près d'une fenêtre, seule à une table, devant un livre ouvert, elle ne se concentrait pas sur sa lecture, n'assimilant les mots et les phrases que d'une manière confuse entre de longs intervalles de rêverie, d'absence ; et par la suite elle ne put se souvenir de rien, ni de ce qu'elle avait lu ni même du titre du livre.

— Il est temps de le faire à présent, dit soudain la voix, toujours aussi douce.

— Quoi donc ? répondit-elle par la pensée.

— Il est temps de tuer Hugo Weis. Nous avons attendu suffisamment longtemps.

— Comment ?

— Avec le revolver. Vous n'avez pas acheté le revolver ?

— Si. Le revolver et les cartouches.

— Bon. Ce sera vraiment tout à fait simple, vous verrez.

— Que dois-je faire ?

— Il faut d'abord que vous alliez dans la ville où il se trouve, évidemment.

— Et ensuite ?

— Vous descendrez dans un hôtel. Plus tard, le moment venu, vous irez à son bureau. Il y reçoit toutes sortes de gens ; des gens qui, pour la plupart, viennent solliciter quelque faveur, et personne ne trouvera bizarre que vous soyez venue aussi. Vous savez où est son bureau ? Vous vous êtes renseignée ?

— Oui. Au sud de la ville, près de la gare. Dans Euclid Street.

— C'est cela. Je vois que vous vous êtes bien préparée.

— Je n'aurai aucune difficulté pour le voir ?

— Probablement aucune. Il semble tenir à voir personnellement tous les quémendeurs qui viennent le trouver. C'est un truc à lui. Cela lui sert beaucoup pour maintenir et renforcer sa puissance.

— Que m'arrivera-t-il, après ?

— Ne vous en préoccupez pas. Ne vous inquiétez de rien.

À peine cette question posée (que lui arriverait-il après ?) une horrible peur s'était emparée d'elle ; mais la peur se dissipa presque aussitôt. Elle se leva, replaça le livre dans son rayonnage et quitta la bibliothèque. Une fois rentrée, elle annonça à sa mère qu'elle avait décidé d'aller séjourner un jour ou deux dans cette ville où, d'ailleurs, elle avait coutume de se rendre de temps en temps depuis qu'elle était en âge de le faire ; puis elle monta dans sa chambre où elle se mit immédiatement à fourrer quelques affaires, ainsi que le revolver chargé, dans un petit sac de voyage. Elle n'avait pas du tout l'impression d'être parvenue à un point critique, crucial, de son existence ; elle n'éprouvait nullement le sentiment que quelque chose allait finir ou commencer, ni même qu'un changement radical, par

rapport à ce qui avait précédé, allait intervenir. Elle savait qu'un train à destination de la grande ville partait à cinq heures. Son bagage prêt, elle prit congé de sa mère, héla un taxi et arriva avec plusieurs minutes d'avance à la gare.

Cela, c'était hier, la nuit dernière ; à présent, elle se trouvait dans cette chambre d'hôtel et il était (coup d'oeil à sa montre) neuf heures du matin. Elle cessa de se brosser les cheveux, se leva et enfila le manteau léger qu'elle avait porté dans le train. Ayant mis son manteau, elle s'immobilisa, la tête penchée en avant, dans une attitude de repliement sur elle-même, l'air absent, un peu égaré, comme si, maintenant qu'elle était prête à partir, elle ne savait plus où elle devait aller, ni pour quelle raison. Puis, de but en blanc, elle s'anima, comme mue par un déclic, prit le revolver chargé dans le petit sac de voyage, le plaça dans son sac à main et sortit de la chambre. Elle emprunta l'escalier, négligeant l'ascenseur, et descendit les marches avec lenteur, presque paresseusement, non point comme une personne qui répugne à se rendre quelque part, mais plutôt une personne d'humeur vagabonde qui s'apprête, avec une sorte de détachement mêlé d'hésitation, à musarder sans destination aucune.

De fait, elle avait tout son temps. De l'hôtel au bureau d'Hugo Weis, il y avait près de deux kilomètres, et elle jugeait préférable, plus avisé, de ne pas arriver trop tôt. Quittant le hall de l'hôtel, elle pénétra dans une cafétéria et alla s'asseoir à une petite table au fond. Une serveuse vint lui tendre un menu de petit déjeuner, mais elle n'avait pas faim, du tout, bien qu'elle n'eût rien pris depuis la veille à midi. Elle commanda seulement une tasse de café. Elle but son café si lentement qu'il devint complètement froid avant qu'elle en eût absorbé la moitié. Elle posa sa tasse et n'y toucha plus, mais attendit néanmoins une dizaine de minutes avant de s'en aller. Il était alors un peu plus de neuf heures et demie.

Son sac à main sous le bras, ayant toujours cette démarche un peu hésitante et détachée de flâneuse indécise, elle atteignit enfin Euclid Street et s'y engagea en allant vers le sud, dans la direction du bureau d'Hugo Weis. Comment avait-elle donc appris où se trouvait ce bureau ? Elle n'arrivait pas à s'en souvenir. Peut-être le savait-elle depuis longtemps ? Oui, probablement. Un endroit passablement célèbre, après tout ; ayant fait l'objet en diverses occasions d'une abondante publicité. C'était le premier et le seul bureau que Hugo Weis eût jamais eu ; deux pièces sombres dans un immeuble ne payant pas de mine et dans un quartier pauvre. Tout au long des années, il avait accumulé sa puissance et amassé sa fortune dans le lieu même où il avait fait ses débuts. Cela témoignait de son immense vanité,

songeait-elle. Encore un truc à lui. Un mensonge. Un semblant d'humilité masquant une monstrueuse suffisance.

Déambulant sans se presser, elle se sentait merveilleusement bien, légère, soulevée par une allégresse presque grisante. Oui, elle avait même l'impression d'être pour ainsi dire immatérielle, de toucher à peine de ses pieds le trottoir, d'être sur le point, à chaque pas, de décoller pour voguer nonchalamment dans les airs. Cette impression, elle l'avait éprouvée parfois dans le temps, quand elle était plus jeune, beaucoup plus jeune, et tout particulièrement un matin de printemps où elle s'était levée de très bonne heure, avant tous les autres, pour sortir et se retrouver seule, environnée de silence, allègre et libre, dans le jardin. Et voici que dans la vitrine d'un grand magasin elle voyait une robe légère d'un bleu très pâle ; exactement le genre de robe qu'affectionnait l'effervescente fille qu'elle avait été, pleine d'allant et de fantaisie, et qu'elle n'était plus. Elle s'arrêta devant la vitrine et contempla la robe pendant plusieurs minutes. Se détournant brusquement, elle reprit sa marche en pressant un peu le pas et parvint vite à la hauteur de certain immeuble ne payant pas de mine dans le quartier pauvre. Tandis qu'elle attendait, immobile, sur le trottoir d'en face, marquant une ultime pause, la voix lui parla ; et ce pour l'avant-dernière fois, avant de s'évanouir à tout jamais. Comme toujours, c'était une voix d'une beauté poignante, douce, parcourue d'un frisson de tristesse, d'un souffle de mélancolie.

— Vous y voici enfin, dit la voix. Cela a pris longtemps.

— Oui, longtemps, pensa-t-elle. Longtemps.

Elle demeura figée, la tête légèrement inclinée sur le côté, tendant l'oreille, pensant que la voix allait continuer de parler ; mais non, elle se taisait. Au bout d'une ou deux minutes de vaine attente, elle traversa la rue, franchit le porche et pénétra dans un vestibule obscur d'où partait au fond un étroit escalier qui s'élevait à travers des zones d'ombre jusqu'au second étage. Elle commença de gravir les marches. Parvenue au sommet, elle hésita un moment, puis tourna pour suivre une sorte de galerie partant de la cage d'escalier et orientée vers la rue. Deux portes donnaient sur cette galerie, dotées chacune d'une vitre en verre dépoli dépourvue de toute inscription. Ignorant la première, elle alla droit à la seconde, la plus proche de la rue, l'ouvrit et entra dans une petite pièce dont l'austère et morne nudité paraissait nettement voulue. Pas de moquette ni de tapis ; un parquet rendu plus ou moins brunâtre et grasseyé par quelque produit rudimentaire. Contre trois des murs, disposées à intervalles réguliers, une douzaine de chaises à dossier droit. Assis sur l'une d'elles, un vieil homme, vêtu

d'un costume léger plutôt fruste, quelque peu taché et fripé, croisait sur ses genoux ses mains desséchées. Sur une autre chaise, lui faisant face, une femme d'un blond éclatant, les épaules entourées d'une coûteuse étole de fourrure, s'ingéniait à prendre un air blasé, d'une indifférence soigneusement étudiée.

Ces deux personnages semblaient être les seuls occupants de la pièce, mais en se tournant vers le quatrième mur Freda aperçut un homme installé derrière un bureau à côté d'une porte. Elle alla se planter devant le bureau, très sûre d'elle, la tête haute, baissant les yeux pour fixer l'homme d'un regard résolu. Il avait un visage émacié, avec un long nez surplombant une bouche pratiquement sans lèvres ; une simple ligne. Il émanait de lui comme des ondes ou des effluves mortels ; ce devait être un tueur, il n'y avait pas à s'y méprendre, et s'il faisait office de réceptionniste, sa fonction essentielle était manifestement celle de garde du corps. Le toisant de tout son haut, Freda éprouvait un sentiment d'incommensurable supériorité et se sentait envahie d'une indicible exubérance, point culminant de cet élan d'allégresse et de libération intérieure qu'elle avait ressenti en cours de route. Personne, se disait-elle, personne ne pourrait l'empêcher de faire ce qu'elle était venue accomplir.

— Je voudrais voir Mr Weis, dit-elle.

— Votre nom ?

— Freda Bane.

L'homme leva les yeux vers elle, une lueur de dédain se glissant dans son regard, et les rabaissa aussitôt pour contempler ses mains déployées sur le bureau comme si elles plaquaient un accord silencieux sur un invisible clavier.

— Vous avez un rendez-vous ?

— Non, mais je viens de loin, d'un endroit fort éloigné de la ville, et je désire le voir seulement quelques minutes. C'est très important.

— C'est toujours important. Toujours. (L'homme haussa les épaules et replia ses doigts.) Prenez une chaise et asseyez-vous. Oh ! il vous verra, allez. Il voit tout le monde.

Elle fit demi-tour et s'assit sur la chaise la plus proche. Elle se tenait bien droite, le sac à main sur ses genoux, les chevilles jointes, adoptant un air sage, convenable, un peu guindé. Les mains posées sur le sac, elle pouvait palper le revolver à travers le cuir. À un moment

donné, même, elle ouvrit le sac, juste assez pour y glisser la main et toucher la crosse, le canon, l'acier nu. Il y avait dans ce geste quelque chose d'extrêmement intime et de profondément troublant, comme de toucher la chair d'un être aimé ; l'effet sur elle était si puissant qu'elle faillit laisser échapper un gémissement d'excitation sensuelle. Mais ensuite elle avait dû se retirer dans un songe intérieur, avoir une période de totale absence, d'une longueur indéfinie, car elle réalisa soudain que le vieil homme avait disparu et que la blonde à l'étoile de fourrure se dirigeait vers la porte de la pièce voisine pour disparaître prestement à son tour. Conservant son attitude légèrement compassée, elle n'éprouvait plus la moindre exubérance, la moindre allégresse, mais se sentait simplement emplie d'une assurance paisible qui aurait pu passer pour de la résignation. Elle n'attendit pas longtemps ; de son bureau, l'homme lui lança un regard et eut un léger signe de tête pour indiquer la porte en retrait à côté de lui.

— Vous pouvez entrer à présent, lui déclara-t-il.

— Merci, dit-elle.

Elle se demandait quel signal il avait bien pu recevoir, lui annonçant que la voie était libre ; peut-être une petite ampoule s'allumant devant le bureau ; en tout cas quelque chose qui ne faisait pas de bruit. Elle se leva, tenant son sac à deux mains, marcha d'un pas égal vers la porte, l'ouvrit et pénétra dans la pièce adjacente, d'où la blonde était apparemment sortie directement dans le couloir. Et là, au fond, au-delà d'environ deux mètres de parquet nu, derrière un vieux bureau de chêne sombre, se tenait assis Hugo Weis, qu'elle allait abattre dans exactement seize secondes.

Il était de si petite taille qu'on voyait seulement la tête et les épaules au-dessus du bureau, mais au moment où elle commençait d'avancer vers lui il se leva brusquement pour contourner le bureau et venir à sa rencontre, révélant dans son entier le corps chétif, rabougri, noueux. Il s'arrêta à la hauteur de l'unique fenêtre, dont la lumière diffuse vint nimber son visage. C'était bien le même visage, d'une repoussante laideur, celui qu'elle avait vu dans le journal ou qu'elle voyait la nuit, dans sa chambre, flotter, ectoplasme hideux, au-dessus de sa couche ; mais à une différence près, cependant, une différence essentielle, qui, sous cet éclairage pourtant faible, apparaissait nettement. Elle en fut à ce point saisie que, pendant quelques secondes, elle en demeura figée. La différence résidait dans les yeux. C'étaient des yeux doux, tendres, les yeux d'une femme affligée.

— Je m'appelle Freda Bane, dit-elle, sentant, au cours de ces

dernières secondes, qu'il était primordial, pour une obscure raison, qu'elle déclinât son identité.

Alors qu'elle émettait ces quelques mots, il lui sembla voir ces yeux si doux s'élargir, comme sous l'effet d'un choc, et s'emplir aussitôt après d'une vive lueur qui lui parut témoigner d'un intense soulagement. Elle eut l'impression, plus ou moins vague mais assez affolante, qu'il reconnaissait soudain sa voix ; une voix qui se matérialisait tout à coup, issue d'un rêve qu'il avait eu fréquemment, mais dont il n'avait jusqu'à présent jamais réussi à préciser le souvenir après son réveil.

— Entrez, dit-il, entrez donc.

La voix aussi était douce, délicate, en harmonie avec les yeux.

En vérité, c'était une voix d'une beauté poignante ; un faible frisson de tristesse semblait courir au travers des consonnes et des voyelles, comme un souffle de vent ténu au travers des branches d'arbre au crépuscule.

LE DIABLE DE JERSEY

Edward D. Hoch

Au début, il ne s'agissait pas d'une affaire de meurtre, et le capitaine Leopold n'y aurait pas été mêlé aussi intimement si ce soir-là il n'avait offert à Fletcher de le reconduire chez lui à bord de sa voiture. Ils s'étaient attardés au commissariat sur une affaire de rixe au couteau dans un bar, et, le travail terminé, Fletcher s'était souvenu brusquement que sa voiture personnelle se trouvait en réparation au garage.

— Je vais vous reconduire, dit Leopold, c'est sur mon chemin.

Il savait que la femme de Fletcher était toujours nerveuse lorsque son mari travaillait tard au bureau, et il faisait de son mieux pour arrondir les angles. Depuis que Fletcher avait été promu lieutenant, il travaillait plus fréquemment le soir, et Leopold sentait fort bien que tout n'allait pas pour le mieux dans le ménage.

— Je vous remercie, capitaine, dit Fletcher en prenant place dans la voiture. Vous me rendez un grand service, mais je sais fichtrement bien que vous faites un détour pour me reconduire !

La pluie, qui avait cinglé la ville durant tout ce froid après-midi de mars, s'était réduite à présent en un crachin brumeux que l'on distinguait difficilement dans la lueur des phares. À peine avaient-ils parcouru quelques pâtés de maisons que soudain un message impératif de la police leur parvint sur la radio de bord.

— Appel à toutes les voitures ! Appel à toutes les voitures se trouvant dans le voisinage de Park et de Chestnut ! Sonnerie d'alarme signalée au 332 Park Street ! Investigations immédiates !

— Nous ferions bien d'y aller voir, suggéra Fletcher, l'immeuble en question se trouve dans la prochaine rue.

Leopold poussa un grognement pour manifester son assentiment et braquait déjà pour mener la voiture dans une rue latérale.

— Combien de maisons dans ce quartier possèdent-elles des sonneries d'alarme contre les cambrioleurs ? s'interrogea-t-il à voix haute.

Bien que proche du centre de la ville, ce quartier était composé d'immeubles de classe moyenne pourvus de courettes bien tenues, et le pourcentage de délinquance y était raisonnablement bas.

— Voilà l'immeuble en question, dit Fletcher avec un geste du bras, et Leopold bloqua les freins. Regardez ! Sur le côté de l'immeuble !

Deux silhouettes venaient de surgir de l'ombre et se précipitaient en courant vers l'arrière-cour. Leopold avait déjà bondi du véhicule et galopait à leurs trousses en criant : « Halte ! Nous sommes des officiers de police ! » Les ombres poursuivaient néanmoins leur course, se perdant dans l'obscurité entre les maisons, et il s'élança sur leurs traces. Il tira son pistolet, mais résolu à ne s'en servir qu'en cas d'absolue nécessité. Pour autant qu'il pouvait en juger, il ne s'agissait là que d'une paire de jeunes chenapans.

— Méfiez-vous, capitaine, l'avertit Fletcher, qui courait derrière lui.

La pluie avait transformé la poussière en boue qui rendait le sol glissant.

Leopold ne pouvait distinguer les deux fugitifs, mais il avait le sentiment qu'ils se cachaient à peu de distance.

— Vous n'auriez pas une lampe électrique de poche, Fletcher ? Comme pour répondre à ses paroles, une voix de fille cria :

« Cours, Jimmy ! » Une forme sombre surgit de l'ombre à moins de deux mètres de Leopold et bondit en direction de la voix.

Leopold tendit le bras à l'extrême, accrocha au passage la poche du veston de l'individu, qui se déchira, mais déjà il avait perdu l'équilibre et tombait. Il tenta de se rétablir, mais ses pieds dérapèrent dans la boue et il s'effondra lourdement, portant le bras gauche en avant en un suprême effort pour se redresser.

Fletcher le rejoignit rapidement en allumant sa lampe.

— Vous n'avez pas de mal ? s'enquit-il en lui tendant la main.

— Ne vous occupez pas de moi. Essayez plutôt de les rattraper ! Leopold savait déjà que sa chute ne s'était pas très bien passée.

Son poignet avait subi un rude choc et, si la souffrance n'était pas

très grande, il ne pouvait plus le remuer. Il s'assit un moment dans la boue, déplorant le malencontreux accident, puis se releva avec précaution.

Fletcher reparut au bout de quelques minutes.

— Une voiture de patrouille a rejoint l'homme à la rue suivante, mais la fille s'est échappée. Comment vous sentez-vous ?

— Je crois bien que je me suis brisé le poignet.

— Sacré bon sang ! Je vais vous conduire immédiatement à l'hôpital.

— Soit, dit Leopold.

Il ne se sentait pas en état de discuter. Fletcher fit soudain claquer ses doigts.

— Minute ! Je connais un excellent spécialiste qui habite à deux pas d'ici. Il a déjà soigné un de mes gosses.

— Il est un peu tard pour déranger un docteur, protesta Leopold. Il ne devait pas être très loin de vingt-trois heures.

— Ne vous occupez pas de cela.

Fletcher le fit monter dans la voiture et avança de quelques centaines de mètres, cherchant des yeux la plaque du médecin. Il finit par s'arrêter devant une maison plus ancienne dont la façade avait été restaurée.

— C'est ici.

— Ce n'est pas tellement luxueux pour la demeure d'un médecin, remarqua Leopold.

On lisait sur la plaque de la porte d'entrée : *Arnold Ranger, Docteur en Médecine, Chirurgien orthopédiste*. Le Dr Ranger était un homme encore jeune, au sourire prompt et à l'esprit vif.

— Toujours heureux de rendre service à la police, dit-il lorsque chacun des deux hommes eut décliné son identité. Nous allons radiographier ce bras, mais, si j'en juge par l'angle que forme le poignet avec le reste du membre, il s'agit d'une fracture.

Leopold le suivit dans la salle de radiographie.

— Je joue décidément de malheur avec ce bras. Il a déjà pris une balle pas plus tard que l'année dernière.

Le docteur leva le bras pour le débarrasser de la boue séchée, puis le plaça délicatement sur la table radio.

— Vous poursuiviez peut-être un meurtrier ?

— Non, un simple cambrioleur. À deux pas d'ici.

— Ce devait être chez Bailey. Ce n'est pas la première fois qu'on le cambriole.

Il revint au bout de quelques instants avec les clichés.

— Il s'agit bien d'une fracture. Et des deux os, qui plus est : l'extrémité du radius et le cubitus. C'est une fracture assez banale, mais vous devrez garder le plâtre entre quatre et six semaines, et le rétablissement complet demandera deux ou trois mois.

— Aussi longtemps que cela ?

Le Dr Ranger inclina la tête et fit signe au patient de s'étendre sur une étroite table capitonnée.

— Je vais vous faire une piqûre. Vous ne perdrez pas complètement conscience, mais vous serez insensibilisé le temps de remettre les os en place. Votre ami pourra peut-être maintenir le poignet pendant que je disposerai le plâtre.

Fletcher pénétra dans la pièce et se tint à ses côtés pendant que le docteur travaillait. Leopold eut le sentiment que l'opération se déroulait avec une rapidité remarquable. À peine avait-il eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait que le docteur l'aidait déjà à quitter la table et le ramenait à la salle des rayons X pour un ultime examen.

— Tout va bien, dit-il enfin. Je vais vous mettre le bras en écharpe et vous reviendrez me voir dans quatre semaines. Gardez le bras levé pendant un jour ou deux pour le cas où se produirait une enflure.

Le plâtre pesait lourdement à l'épaule du capitaine et lui donnait une sensation bizarre. Il s'étendait depuis la partie inférieure du coude jusqu'aux jointures de la main en formant un angle léger au poignet. Bien qu'il ne pesât en réalité que quelques livres, il avait l'impression de supporter un poids beaucoup plus lourd.

— Merci, docteur, grommela-t-il.

— Une chose encore, reprit le Dr Ranger. Pourriez-vous me donner le numéro matricule de votre assurance maladie ? Ma secrétaire me reproche toujours de traiter les gens en pleine nuit et d'oublier complètement la paperasse.

Le Dr Ranger les reconduisit jusqu'à la porte, et Fletcher voulut aider le capitaine à franchir les marches du perron.

— Attention à l'escalier, capitaine !

— Tonnerre de sort ! Fletcher, je ne suis pas encore complètement impotent !

— Eh bien, impotent ou non, je ne vous laisserai pas passer la nuit tout seul dans cet appartement. Vous allez venir chez moi et vous coucherez dans notre chambre d'amis.

Leopold voulut protester, mais Fletcher demeura inflexible.

— Simplement pour cette nuit. Demain, vous pourrez regagner votre appartement.

— Soit, répondit-il à regret. Demain matin, je veux voir le particulier qu'ils ont arrêté. Je veux voir ce qu'il voulait voler et qui m'a valu un poignet brisé.

La matinée du lendemain constitua une épreuve assez pénible pour Leopold. L'influence combinée du lit étranger et de son bras plâtre l'avait empêché de fermer l'œil et, lorsqu'il parvint au commissariat de police, il était plutôt fatigué et d'humeur grincheuse. Après avoir expliqué sa mésaventure à la première douzaine de personnes qu'il rencontra, il se retira dans son bureau dont il ferma la porte à clé.

Une heure entière se passa avant que Fletcher osât s'aventurer à l'intérieur, porteur du café matinal.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Le poignet ne va pas trop mal, mais ce maudit plâtre commence déjà à me porter sur le système. Un mois de ce régime et je serai fin prêt pour la maison de santé.

Il examina le plâtre, tapotant la dure carcasse extérieure et palpant

la fine bordure de coton hydrophile qui apparaissait aux extrémités.

Pendant ce temps, Fletcher sirotait son café.

— Vous voulez des nouvelles du type auquel vous donniez la chasse ?

— Pourquoi pas ? Qui était-ce ?

— Un nommé Jimmy Duke. Déjà condamné à trois reprises à des peines de prison pour cambriolage. Rien de particulièrement saillant par ailleurs. Il est âgé de trente ans, et il en a passé sept sur la paille humide des cachots.

— Et la victime, elle, s'appelle Bailey, si mes souvenirs sont exacts ? Si j'en crois ce que nous a dit le Dr Ranger la nuit dernière, il n'en est pas à sa première expérience.

Fletcher opina du chef.

— Bailey collectionne les timbres. Il travaille hors de chez lui et réalise un certain chiffre d'affaires en vendant des timbres à d'autres collectionneurs, ce qui explique la sonnerie d'alarme antivol.

— Le Duke lui a-t-il volé beaucoup de ses timbres ?

— Un vrai paquet. Tous les spécimens qui avaient la plus grande valeur, malheureusement. Mais vous en avez sauvé quelques-uns.

— J'en ai sauvé, moi ? Comment cela ?

— Lorsque vous avez accroché le bonhomme en lui déchirant sa poche de veston. C'est là-dedans qu'il transportait une partie du butin. Les collègues ont fouillé la cour à l'aide de leurs torches électriques et ils ont trouvé des timbres éparpillés un peu partout dans la boue. Heureusement, ils sont protégés individuellement par de petites enveloppes en plastique, si bien qu'aucun d'entre eux n'a subi le moindre dommage. Nous pensons que la fille a dû s'échapper en emportant les timbres qui manquent à l'appel.

Leopold soupira et tenta de faire remuer les doigts de son bras blessé.

— Dorénavant, je devrai, j'imagine, laisser la chasse aux cambrioleurs à de plus jeunes que moi et me cantonner dans les affaires de meurtre.

Fletcher ouvrit une enveloppe contenant des pièces à conviction et lui montra une série de timbres multicolores.

— Voici les spécimens qu'on a pu sauver. Une vraie collection ! Leopold, qui connaissait fort peu de chose en matière de timbres rares, examina le lot avec un mélange d'intérêt et de dédain.

— Selon vous, ces vignettes vaudraient de l'argent ?

— J'imagine que les collectionneurs les tiennent pour une bonne assurance contre l'inflation.

Il désigna un timbre d'un brun rougeâtre.

— Je me suis laissé dire que ce timbre de 5 cents U.S. vaut cinquante-cinq dollars. Et en voici un autre de la poste aérienne qui vaut aux environs de cinq cents dollars.

— Existe-t-il un marché suffisant pour les timbres volés ?

— Apparemment, parmi les marchands et les collectionneurs. Malheureusement, l'un des timbres qui avaient le plus de valeur dans la collection Bailey n'a pas encore été retrouvé.

Fletcher consulta les notes jointes à l'enveloppe contenant les pièces à conviction.

— Il s'agit d'un timbre rare des îles Hawaïi, le 2 cents, émis en 1851.

— Combien vaut-il ? Mille dollars ?

— Bailey l'a payé vingt mille dollars il y a trente ans. Il pourrait bien valoir le double aujourd'hui.

Leopold poussa un léger sifflement et considéra les timbres avec un respect tout nouveau.

— Pas étonnant qu'il ait fait installer une sonnerie d'alarme chez lui. Il aurait peut-être mieux fait de louer une chambre forte dans une banque.

— Les collectionneurs n'aiment guère les chambres fortes dans les banques, capitaine. Leur plaisir, c'est de sortir leurs collections lorsque l'envie les prend et de les examiner à loisir.

— Qu'est-ce que ce timbre-là ? demanda Leopold en désignant une

grande vignette brune qui avait été partiellement dissimulée par les autres.

Le timbre semblait médiocrement imprimé et portait une grossière image représentant un démon ailé survolant une rangée de maisons. Au sommet de l'image se trouvait l'inscription : *Diable de Jersey – 10 cents*.

Fletcher se pencha pour examiner le spécimen et haussa les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Sa valeur ne doit certainement pas être très considérable, à moins qu'il ne s'agisse d'un reliquat des époques coloniales.

— Non, ces maisons sont modernes. Je ne vois rien de colonial là-dedans.

— Quoi qu'il en soit, nous les avons récupérés pour le compte de Bailey. Il va venir ce matin afin de les examiner.

Fletcher parti, le capitaine tenta de s'occuper des rapports du matin et d'une liasse de papiers demeurés en souffrance depuis la veille, mais il n'était pas encore habitué au poids du plâtre sur son bras, et son encombrante présence suscitait en lui un sentiment d'agacement et de frustration. De guerre lasse, il renonça à sa tentative et se rendit à la salle de garde dans l'espoir de soulager son malaise.

Sitôt que Fletcher l'aperçut, il lui fit signe de s'approcher du bureau devant lequel il se tenait en compagnie d'un personnage de haute taille.

— Capitaine Leopold, je vous présente Oscar Bailey. Mr Bailey, voici l'homme qui s'est brisé le poignet en sauvant une partie de votre collection.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Soyez remercié de vos efforts, capitaine, dit aimablement cet homme âgé, je regrette simplement que vous n'ayez pas pu récupérer le 2 cents d'Hawaii.

— Pas de nouvel indice sur la fille ? demanda le capitaine à l'adresse de Fletcher.

— Pas le moindre, mais Duke ne tardera probablement pas à s'effondrer et nous donnera son nom. Nous retrouverons votre timbre, Mr Bailey.

— Je l'espère bien. L'assurance ne commencerait même pas à couvrir sa valeur courante sur le marché.

Il agita l'enveloppe contenant les timbres-pièces à conviction.

— Et maintenant, si je comprends bien, je ne serai pas autorisé à reprendre ce lot avant que le nommé Duke ait été jugé ?

— Vous avez deviné juste, je le crains, dit Leopold. Il constitue la preuve qu'un vol a été commis. Mais nous veillerons sur eux avec le plus grand soin, soyez-en sûr.

— Je l'espère bien !

— Puisque vous êtes là, j'en profiterai pour vous poser une question : cette vignette qui figure dans votre collection, ce Diable de Jersey, qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Rien. Une plaisanterie. Il n'a aucune valeur.

Oscar Bailey fut soudain mal à l'aise, ses yeux papillotèrent.

— Proviendrait-il du New Jersey ? Duke a un casier judiciaire dans le New Jersey.

— Non. Oublions cela, voulez-vous ?

Il se tourna vers l'un des détectives et se mit à lire l'inventaire des timbres manquants. Leopold s'attarda encore un instant, puis haussa les épaules et s'en fut. L'affaire n'était pas de son ressort après tout. Il était simplement intervenu à point nommé pour se casser le bras.

Pourtant cette histoire ne cessait de le préoccuper pour la raison même qu'il s'était brisé le poignet. Le lendemain, il téléphona à la bibliothèque publique et demanda si l'on pouvait lui communiquer le nom d'un collectionneur de timbres bien connu dans le secteur. On lui donna deux noms : celui d'Oscar Bailey et d'un certain Dexter Jones, professeur-assistant à l'université.

L'après-midi, se débrouillant de son mieux pour conduire avec un bras en écharpe, Leopold se rendit au campus de l'université. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'il avait été convoqué en ce lieu

pour mener une enquête sur le meurtre d'un étudiant par son compagnon de chambre, et l'établissement avait subi des modifications considérables. De nouveaux bâtiments étaient en construction un peu partout et les vieux murs couverts de lierre disparaissaient presque derrière les maçons et leurs échafaudages d'acier.

Sa dernière visite avait eu lieu par une magnifique journée d'automne, mais aujourd'hui il en allait tout autrement. Le crachin intermittent des derniers jours avait repris de plus belle, mouillant les trottoirs et amollissant les esprits ; la vue d'une flaque boueuse devant l'un des bâtiments en construction ne servit qu'à lui rappeler sa malencontreuse chute de l'avant-veille. Il pénétra d'un pas décidé dans l'immeuble des beaux-arts et se mit à la recherche du bureau de Dexter Jones.

Il se trouva bientôt devant un homme d'âge mûr, grisonnant, dont les yeux s'abritaient derrière des lunettes et dont le nez s'ornait de ce que l'on pouvait prendre au premier abord pour une grosse verrue. Dévisageant Leopold par-dessus ses verres, Jones demanda :

— Qu'est-il arrivé à votre bras ?

— Je me le suis cassé en donnant la chasse à un cambrioleur.

Grognement de sympathie.

— J'ai moi-même été victime d'un accident pas plus tard que ce matin. L'extrémité enflammée d'une allumette est partie comme une fusée et est venue me brûler le nez à cet endroit, dit-il en désignant du doigt la pseudo-verrue. J'en suis complètement défiguré !

— On m'a dit que vous étiez un expert en timbres-poste, professeur.

— Oh ! je ne suis qu'un simple amateur, mais il y a deux ans le journal a publié un article sur mon compte et, depuis ce jour-là, la bibliothèque locale me tient pour une manière d'expert. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais vous demander quelques renseignements sur un timbre appelé le Diable de Jersey.

Dexter Jones leva les doigts d'un bloc-notes avec lequel il jouait machinalement.

— Le Diable de Jersey ?

— Nous l'avons récupéré à la suite d'un cambriolage perpétré dans la maison d'Oscar Bailey.

— Avez-vous posé la question à l'intéressé lui-même ?

Il ne m'a donné qu'une réponse fort vague. Je suis venu vous voir avec l'espoir que vous seriez moins avare de détails.

— S'agit-il d'une enquête officielle de police ?

— Le voleur est originaire du New Jersey. S'il en est de même du timbre, on pourrait y voir une concordance.

— Je comprends.

Il réfléchit un instant avant de poursuivre.

— Fort bien. Je n'ai rien à cacher. Le Diable de Jersey est le nom d'un service postal privé, mi-secret, qui opère en concurrence avec le gouvernement.

Leopold n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— Un service postal privé ? N'est-ce pas illégal ?

— Justement. C'est bien pour cela qu'il est secret.

— Mais qui aurait l'idée d'avoir recours à une pareille entreprise ?

— Des groupes variés qui ont besoin de mener leurs affaires sans craindre que leur courrier ne soit ouvert aux fins de vérification ou d'intervention de la part du gouvernement. On connaît même certaines banques fort respectables qui n'ont pas craint d'user de ce service.

— Pourtant cette histoire me semble un peu difficile à avaler.

— Pas le moins du monde. De nos jours, le gouvernement exerce une extraordinaire quantité de contrôles sur la correspondance postale. Les lettres de seconde et de troisième classe peuvent être ouvertes en certaines circonstances tandis que le courrier de première classe peut être retardé et enregistré sur bande. N'est-il pas simplement logique que des éléments criminels, ceux qui font commerce de pornographie, les marchands de billets de sweepstakes, les trafiquants de drogue et *tutti quanti* fassent usage d'un autre moyen

de communication ?

— Mais qui se cache derrière le Diable de Jersey ? insista Leopold.

Dexter Jones prit un temps pour allumer sa pipe.

— C'est un nommé Corflu, qui dirige une compagnie de transports dans le New Jersey. Je n'ai jamais eu l'avantage de le rencontrer mais je me suis laissé dire que c'était un personnage haut en couleur...

Leopold se leva. Apparemment, il ne lui restait plus rien à apprendre sur le Diable de Jersey.

— Je vous remercie, professeur, d'avoir bien voulu m'accorder ces quelques instants d'entretien. Ils m'ont été fort instructifs.

Jones lui accorda un ultime sourire.

— Trop heureux de prêter main-forte à la loi.

En regagnant sa voiture, tout en contournant les flaques qu'avait laissées la petite pluie de mars, Leopold était préoccupé. Il se posait des questions à propos du nom d'*Oscar Bailey*, qu'il avait vu inscrit sur le bloc-notes avec lequel les doigts de Jones jouaient machinalement.

Aucun événement nouveau ne se produisit pendant deux jours et le capitaine oublia en grande partie l'histoire du Diable de Jersey en s'efforçant d'éponger le plus possible le travail de bureau courant.

Ce fut le vendredi matin que Fletcher pénétra dans son bureau et fit exploser sa bombe.

— Comment va ce poignet, capitaine ?

— Lourdement.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous vous étiez entretenu l'autre jour de ce timbre étrange avec le professeur Dexter Jones ?

— Sans doute. Rien de nouveau de son côté ?

— Absolument rien, sauf qu'il a été assassiné la nuit dernière. Apparemment, il avait travaillé fort tard dans le campus. Aux environs de onze heures, il a pris le chemin de son domicile en laissant quelques épreuves d'examens sur son bureau. Sa voiture stationnait à l'emplacement réservé au personnel de la faculté. Quelqu'un l'y attendait, qui lui a logé deux balles dans la poitrine.

— Mobile du crime, le vol ?

— Je ne le pense pas, à moins que le voleur n'ait été pris subitement de panique.

— Jones a-t-il survécu assez longtemps pour dire quoi que ce soit ?

— Pas un seul mot. Tué sur le coup.

— Que sait-on de sa vie privée ?

— Divorcé depuis des années. La femme et les enfants vivent quelque part sur la côte Ouest. Selon toute apparence, il était populaire parmi le personnel de la faculté et les étudiants. Aucun signe suspect de ce côté-là.

— Des filles ?

— Rien non plus de ce côté. Il n'était pas homme à conter fleurette à ses étudiantes, si c'est à cela que vous pensez.

Leopold se souvint de sa conversation avec le jovial fumeur de pipe et il se demanda s'il n'était pas quelque peu responsable de ce qui s'était produit. Aurait-il pu agir d'une façon ou d'une autre pour empêcher ce malheur ? Avait-il posé des questions qu'il ne fallait pas ? Omis celles qu'il fallait poser ?

— Je vais collaborer avec vous sur cette affaire ! annonça-t-il à Fletcher. J'ai l'impression que j'en fais déjà partie.

— À mon avis, vous ne devriez pas, capitaine, avec votre bras.

— Balivernes ! Je ne vais pas rester cloîtré dans ce bureau à me décomposer sur place jusqu'au mois prochain. En outre, il se peut que j'aie en ma possession un indice qui puisse nous être utile.

Il informa Fletcher du nom inscrit sur le bloc-notes.

— Je crois que le temps est venu pour moi d'avoir un entretien avec Oscar Bailey.

Leopold devenait de plus en plus habile à conduire sa voiture d'une seule main, mais il n'aurait pas aimé effectuer un long parcours de cette manière. De revenir sur la scène de sa mésaventure lui causa un bref moment d'appréhension, et c'est avec un luxe de précautions qu'il gravit les marches du perron menant à la maison de Bailey.

Le vieux monsieur vint l'accueillir à la porte et parut surpris de le voir :

— Capitaine Leopold ! Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— J'aimerais vous poser quelques questions, si toutefois vous avez un peu de temps à me consacrer. Peut-être ne le savez-vous pas encore, mais l'un de vos collègues philatélistes, Mr Jones, professeur à l'université, a été assassiné la nuit dernière.

— Jones ! Assassiné ? Ai-je bien entendu ?

Il recula d'un pas et se laissa tomber dans un fauteuil. Leopold pénétra dans la pièce et ferma la porte derrière lui.

— Étiez-vous de ses amis, Mr Bailey ?

— Pas spécialement, mais à mon âge la mort de quiconque constitue toujours un choc. Qui est le meurtrier ?

— Nous n'en savons rien, mais j'ai pensé que vous pourriez avoir votre petite idée là-dessus.

Bailey fit un geste de sa main déformée.

— C'est à peine si je le connaissais. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques années à l'occasion d'expositions philatéliques et il m'a téléphoné une ou deux fois pour me demander mon opinion sur telle ou telle émission spéciale de timbres, mais en réalité nous avons fort peu l'occasion de nous voir. En un certain sens, nous étions des rivaux, et, dans ce genre d'affaires, il est généralement préférable que les concurrents se voient le moins possible.

— Dans ce cas, vous ne sauriez pas me dire s'il avait des ennemis ?

— Non.

— Ne vous aurait-il pas téléphoné au cours de ces derniers jours, par hasard ?

— Je ne... (Bailey, soit incertitude, soit calcul, hésita un instant.)

— En effet, maintenant que vous m'y faites penser. Il m'a donné un coup de fil pour me poser des questions à propos du vol, pour faire le bilan des pièces manquantes.

— N'était-ce pas là une démarche inhabituelle, considérant que vous n'étiez pas des amis proches ?

— Oh ! ce n'était là qu'une simple curiosité de sa part. Et puis, vous savez comment sont les hommes : ce qui fait le malheur des uns...

— Serait-il possible, selon vous, que les voleurs aient tenté de lui vendre vos timbres ? Si j'ai bien compris, la fille s'est échappée en emportant un timbre d'Hawaii de grande valeur.

— Tout est possible, mais je doute fort que les malfaiteurs tentent de les vendre aussi près du lieu de leur forfait. New York serait sans conteste plus propice à leur dessein.

Leopold opina du chef. Ces déclarations confirmaient les conclusions auxquelles il était parvenu lui-même.

— D'autre part, il y a la question du Diable de Jersey. Je possède toutes les données sur le sujet ; par conséquent, il est inutile de vous montrer réticent, Mr Bailey.

— J'ignore tout du Diable de Jersey.

— C'est d'autant plus étrange que Jones m'avait confié avant sa mort qu'il s'agissait d'un service postal privé que l'on chargeait de missions extra-légales.

Oscar Bailey rougit légèrement.

— Il se peut. Je m'intéresse uniquement aux timbres, aux oblitérations et aux particularités d'impression. Le timbre dont vous parlez s'est trouvé disponible et je l'ai ajouté à ma collection.

— Connaissez-vous un individu du nom de Corflu, qui dirige une entreprise de transports dans le New Jersey ?

— Il se peut que j'aie entendu prononcer ce nom, mais je ne m'en souviens pas.

Leopold sentait bien qu'il aboutissait dans une impasse. Bailey n'était pas homme à parler du Diable de Jersey avec un détective.

— C'est parfait, dit-il ; merci de votre collaboration.

— Allez-vous récupérer mon 2 cents d'Hawaii ?

Le capitaine se contenta de le regarder.

— Avant tout, je veux retrouver le meurtrier de Dexter Jones.

Jimmy Duke, le voleur de timbres, était en liberté sous caution, et ce n'est que le lendemain que Leopold put le découvrir dans son appartement, dans un faubourg de la ville. La journée était ensoleillée, pour changer, et l'on sentait déjà dans l'air les prémices du printemps. Leopold se sentait bien. Même le poids du plâtre sur son bras gauche commençait à devenir supportable.

Duke, jeune gaillard aux épaules voûtées, aux cheveux noirs et raides, à la lèvre supérieure barrée d'une moustache mince comme un trait de crayon, ne le reconnut pas.

— Vous êtes de la police, hein ? Un de plus ? Vous vouliez voir si je n'avais pas joué la fille de l'air ? Vous voyez bien que je suis toujours là, non ?

— Je voudrais vous poser quelques questions.

Puis, apercevant son bras en écharpe, Duke plissa le front.

— Seriez-vous le poulet qui s'est cassé le bras en essayant de me mettre le grappin dessus ?

— C'est moi, en effet.

Duke rumina cette réponse en contractant les traits de son visage. En le regardant, le capitaine eut l'impression d'avoir devant lui une sorte de grand rat à face de caoutchouc.

— Eh bien, que voulez-vous savoir à présent ?

— La fille qui était avec vous, où pourrais-je la trouver ?

— Bon Dieu de bois ! Toute la nuit ils m'ont tenu éveillé avec leurs questions sur la fille ! Je ne connais pas de fille, moi !

Le capitaine se rapprocha de Duke :

— Écoute-moi bien, petit rigolo ; j'y étais, tu te souviens ? J'ai entendu une voix de fille t'appeler par ton nom. Elle a mis les voiles avec un lot de timbres de grande valeur ; cela pour le cas où tu ne lirais pas les journaux.

Jimmy Duke baissa la tête et prit un air boudeur.

— Je ne la connais pas. Je l’ai rencontrée dans un bar et elle m’a suivi.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Qui a versé ta caution ?

— Mon frère, qui habite Saint Louis.

Leopold soupira.

— Écoute-moi, Jimmy, je m’efforce d’obtenir quelques renseignements.

Le visage de Duke se contracta en une grimace rappelant quelque peu un sourire.

— On m’appelle par mon prénom à présent, hein ? On donne dans l’affectueux. On peut pas dire, c’est du vrai travail de professionnel, ça !

— Je m’occupe d’une affaire de meurtre, Duke. Un collectionneur de timbres a été assassiné l’avant-dernière nuit et cela pourrait bien avoir un rapport avec ton cambriolage. Tu étais déjà en liberté sous caution à ce moment. Que dirais-tu si l’on t’accusait de meurtre ?

— Vous savez parfaitement que je n’ai tué personne !

Les mots étaient sortis tout seuls. Il avait peur.

— Si ce n’est pas toi, c’est peut-être la fille. Qui est-elle, Duke ?

— Je n’en sais rien.

— Si elle est pour toi une telle amie, pourquoi n’a-t-elle pas partagé le reste du butin avec toi ?

Il lançait ainsi un coup de sonde à l’aveuglette, mais il avait l’impression de ne pas se tromper.

Jimmy Duke rumina ce propos. Il fouilla ses poches à la recherche d’une cigarette et finit par dire :

— C’est bon... Elle s’appelle Bonnie Irish. En tout cas, c’est sous ce nom qu’on la connaît. Elle a présenté un numéro de danseuse nue

dans quelques boîtes de la ville.

— Où habite-t-elle ?

— Elle crèche avec deux autres filles, mais ne perdez pas votre temps. Elle a quitté la ville après l'autre nuit. En ce moment, elle se trouve probablement à New York, où elle cherche à fourguer ce timbre pour trente ou quarante gros billets, comme l'ont dit les journaux.

Leopold opina du bonnet. Il avait l'impression que le type à face de rat disait la vérité.

— Ne quitte pas la ville. Il se peut que nous ayons encore besoin de toi.

— Ne vous faites pas de mousse, poulet. Je resterai ici jusqu'au procès.

Pendant les deux ou trois jours suivants, la police et les inspecteurs fouillèrent le quartier à la recherche d'une danseuse nommée Bonnie Irish, mais il semblait qu'elle eût vraiment disparu. Le *2 cents* d'Hawaii n'avait pas encore reparu dans aucun des chenaux normaux de New York, et Bailey manifestait une nervosité de plus en plus grande.

— Il téléphone deux fois par jour, déclara Fletcher au capitaine dans la matinée du mardi suivant. Mais on ne saurait vraiment lui en vouloir.

— Cette affaire me donne un étrange sentiment de frustration, Fletcher. Pas encore d'indice sur le meurtre de Jones ?

— Absolument rien. Je sais que vous n'êtes pas de mon avis, capitaine, mais je ne serais pas loin de croire que le meurtrier est un simple voleur qui aurait tiré dans un moment d'effolement et pris la fuite. Rien d'autre ne colle. La victime n'avait pas d'ennemi.

— Vous avez peut-être raison, Fletcher. Je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose.

Le mercredi, le bras de Leopold commença à le démanger sous le plâtre. Il était agité, irritable et brûlait de faire quelque chose. Finalement, il fit venir Fletcher et lui annonça sans préambule :

— Je pars en voiture pour Jersey : j'ai l'intention de parler à ce Mr Corflu de son service postal privé.

Un détail dans un rapport sur une compagnie de téléphone lui avait remis le nom de Corflu en mémoire.

— Ça, jamais !... Si vous voulez bien m'excuser, capitaine. Vous n'avez déjà que trop circulé à droite et à gauche en conduisant d'un seul bras.

Fletcher déroula ses manches de chemise, dont il boutonna les poignets.

— Comme je n'ai pas d'autre piste à suivre, je pourrais tout aussi bien prendre le volant et vous y conduire moi-même. Êtes-vous certain de ne pas mettre les autorités de Jersey dans l'embarras ?

Leopold accepta la proposition de Fletcher à son corps défendant et répondit :

— Nous n'avons pas la moindre intention d'arrêter qui que ce soit. Si ce Corflu viole les lois fédérales, c'est à l'Administration des Postes qu'il appartient de le poursuivre. Je m'intéresse uniquement au meurtre de Dexter Jones, et c'est de cela, et de rien d'autre, que je veux parler.

— Vous pensez sérieusement que Corflu aurait fait assassiner Jones parce que celui-ci vous a fait des révélations sur le Diable de Jersey ?

— C'est tiré par les cheveux, je l'avoue. Mais c'est pourtant un fait que Bailey semble avoir peur d'en parler.

La circulation était fluide par cette nuageuse matinée de semaine et le trajet fut rapidement parcouru. Les bureaux de la Compagnie de transports Corflu se trouvaient dans les faubourgs de Paterson, à l'intérieur d'une longue file de hangars bas qui avaient été reconvertis dans le dessein d'abriter une flotte de camions Diesel de type moderne. Leopold et Fletcher furent impressionnés par l'établissement, mais davantage encore par Benedict Corflu lui-même.

Il les accueillit, vêtu d'une chemise et d'un pantalon souillés de taches de graisse, après que sa tête eut émergé de dessous un semi-remorque qui vomissait de la fumée tandis que le moteur toussait comme un asthmatique.

— Je vous rejoins dans une minute, lança-t-il par-dessus le ronflement hésitant de l'engin.

S'ils s'attendaient à trouver un roi du crime trônant dans un bureau capitonné, il y avait certainement erreur sur la personne.

Lorsqu'il sortit enfin de dessous la machine, passant une clé à molette à l'un des autres hommes, on vit apparaître un homme d'âge mûr dont le crâne commençait à se dégarnir et dont chacune des oreilles était à demi couverte par une touffe de cheveux rouge sable. Cette double touffe qui se dressait à la manière d'une paire de cornes donna passagèrement au capitaine l'impression qu'il avait devant lui le Diable de Jersey en chair et en os.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il en essuyant avec un chiffon sale la graisse qui lui couvrait les mains.

Il était difficile de lui donner un âge ou de le définir d'une façon ou d'une autre. Leopold pensait néanmoins qu'il n'avait pas atteint la cinquantaine. En marchant, il projetait légèrement son corps sur un côté en raison peut-être d'une blessure ancienne.

— Est-il un endroit où nous pourrions nous entretenir en particulier, Mr Corflu ?

— Mon bureau. C'est par ici.

Il gravit devant eux un escalier aux marches usées et déboucha à l'étage garni de bureaux, au-dessus du garage. Une douzaine de filles y étaient occupées aux besognes habituelles de la profession, et c'est à peine si elles les regardèrent passer.

Le bureau particulier de Corflu, qui dominait l'emplacement réservé aux camions, était petit et fonctionnel avec ses rangées d'étagères garnies de piles de papiers et de bulletins imprimés. Sur l'un des murs, derrière la table de travail, on apercevait une vaste carte représentant la région métropolitaine de New York et comportant toutes les localités depuis Newburgh jusqu'au sud de Trenton et depuis la frontière de l'État de Pennsylvanie jusqu'à l'est de New Haven.

— C'est là votre champ d'opérations ? demanda le capitaine en désignant la carte d'un geste.

Corflu inclina la tête.

— Tout ce qui se trouve à moins de cinquante miles de Manhattan, et un peu plus loin par endroits.

Son visage se détendit en un sourire.

— Mais ce n'est pas pour parler de camionnage que vous êtes venus me trouver, n'est-ce pas ?

— C'est tout à fait exact, répondit le capitaine, comment l'avez-vous deviné ?

— Votre voiture porte les plaques minéralogiques du Connecticut. De plus, elle est munie d'une radio de la police.

— Je suis le capitaine Leopold et voici le lieutenant Fletcher. Nous enquêtons sur un meurtre et sur un cambriolage qui pourraient fort bien être liés. Il n'est pas impossible que vous puissiez nous fournir des renseignements utiles.

— J'en doute fort.

Leopold se contenta de sourire et tira de sa poche le timbre Diable de Jersey dans son enveloppe de plastique, qu'il plaça devant lui sur la table.

— C'est de cet objet que nous voudrions vous parler.

Benedict Corflu leva lentement les yeux et ses deux touffes de cheveux parurent se dresser plus agressivement que jamais des deux côtés de sa tête.

— Et alors ?

— Il paraît que vous exploitez un service postal, qui fait une concurrence illégale au gouvernement des États-Unis.

Leopold s'attendait à tout, à une réponse négative sans ambages, à une confusion qui serait un aveu déguisé, mais certainement pas à la réaction qui fut celle de son interlocuteur. Corflu se renversa sur sa chaise.

— Bien entendu ! Le fait est connu d'un bon nombre de gens appartenant au gouvernement. Durant la grande grève des Postes, des restrictions furent même temporairement levées pour me permettre d'opérer en toute légalité. Le service des Postes alla même jusqu'à louer quelques-uns de mes camions pour transporter du courrier hors de la ville de New York.

— Possible, mais j'ai peine à croire qu'il ait pu donner son accord

à l'émission de timbres tels que celui-ci !

Corflu repoussa cette objection d'un geste de sa main grasseuse.

— Les timbres ne sont rien d'autre qu'un symbole externe. Je fournis un service, un service dont on a besoin. Savez-vous que les lettres – fussent-elles courrier de première classe – peuvent être saisies et ouvertes dans la libre Amérique ? Savez-vous qu'une lettre cachetée de première classe peut être retenue par les autorités pendant plus de vingt-quatre heures, le temps d'obtenir un mandat de perquisition pour l'ouvrir ? La Cour suprême a même rendu un arrêt qui rend cette pratique constitutionnelle ! De quelle protection le citoyen moyen est-il désormais assuré ? Peut-on garantir le respect de la vie privée ?

— Qui a besoin de cette garantie sinon les éléments criminels de la population ? N'est-ce pas eux que vous servez avec votre service postal privé ?

— Je sers quiconque croit encore au droit de chacun à une vie privée. Le gouvernement me permet de travailler en violation de la loi pour la même raison qu'il voit d'un oeil complice l'ouverture de comptes secrets dans les banques suisses et l'existence illégale des distilleries. Nos opérations ne couvrent qu'un pourcentage infime de la masse totale du courrier, et il serait plus difficile qu'on ne croit d'y mettre un terme. Celles que je conduis sont soigneusement mises au point et exécutées de manière à contourner les lois existantes plutôt qu'à les enfreindre ouvertement. Ma mise en état d'arrestation serait de nature à susciter une foule de problèmes légaux que j'exploiterais à fond.

Leopold avait le sentiment de nager dans un conte de fées en écoutant cet homme qui se vantait d'enfreindre la loi tout en le mettant presque au défi de l'arrêter.

— Je ne suis pas venu pour enquêter sur votre service postal, répondit-il, mais pour une affaire de meurtre.

— Vous l'avez déjà dit. Qui a été assassiné ?

— Un collectionneur de timbres du nom de Dexter Jones, la semaine dernière, dans le Connecticut. Un de ses confrères, un nommé Oscar Bailey, avait été cambriolé au cours de l'une des nuits précédentes. Je pense, quant à moi, que le crime et le délit possèdent un lien commun. L'un des timbres dérobés à Bailey était précisément le Diable de Jersey.

Corflu approuva de la tête.

— J'ai lu cela dans la presse. Je m'en souviens maintenant que vous en faites mention. Les journaux ne parlaient pas du Diable de Jersey mais signalaient qu'un 2 cents d'Hawaii de grande valeur manquait toujours à l'appel.

— C'est exact.

— À combien l'estime-t-on ? demanda-t-il.

— À environ trente ou quarante mille dollars.

— Je crains fort que mes pauvres Diabes de Jersey n'atteignent jamais des prix pareils, capitaine.

— Nous voulons récupérer le timbre et arrêter le meurtrier de Dexter Jones, Mr Corflu.

— Pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— Parce que les fiches de la Compagnie des téléphones indiquent que Jones vous a passé un appel téléphonique longue distance la veille du jour où il a été assassiné, précisément après m'avoir mis au courant de ce que représente le Diable de Jersey.

Benedict Corflu demeura silencieux un instant, le temps, peut-être, d'envisager diverses éventualités, puis il formula sa réponse.

— Oui, c'est exact, répondit-il, je n'ai jamais vu Dexter Jones, mais nous nous entretenions parfois au téléphone. J'ai été peiné d'apprendre qu'il était mort tragiquement.

— Pour quelle raison vous a-t-il téléphoné ce jour-là ?

— En qualité de collectionneur, il s'était intéressé à l'émission du Diable de Jersey. Il m'avait déjà donné deux coups de fil. Cette fois, il avait deux raisons précises pour cela. Primo, il voulait m'avertir qu'un inspecteur de police lui avait posé des questions sur les timbres du Diable de Jersey. Je suppose qu'il s'agissait de vous ?

Leopold fit un geste d'assentiment.

— Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Qu'une certaine personne l'avait interrogé à propos du 2 cents hawaïen manquant. La presse n'avait donné aucune photo du timbre

et la personne en question voulait savoir exactement à quoi il ressemblait.

— Savez-vous si cette personne était une fille ?

— Il ne m'en a pas soufflé mot. Il m'a seulement dit qu'il avait l'impression de se trouver en plein dans le bain. Apparemment, il avait répondu à la personne dont je vous parle qu'il lui faudrait d'abord voir le timbre avant de pouvoir le décrire avec certitude, et il ne savait pas s'il fallait ou non avertir Bailey. Ils se faisaient une concurrence féroce, vous comprenez, et je suis persuadé que le cambriolage lui avait plutôt fait plaisir. Cependant, il ne voulait pas trop s'immiscer dans cette histoire.

— Il vous a demandé conseil ?

— En un certain sens, oui. (Ce souvenir fit venir un léger sourire sur le visage de Corflu.) Jones était un honnête homme, mais il arrive que les honnêtes gens se laissent parfois tenter. En réalité, je crois qu'il essayait de me sonder sur l'existence d'un marché éventuel pour le timbre volé. En raisonnant logiquement, on peut supposer qu'un homme qui imprime des timbres illégaux peut être intéressé par l'achat de timbres volés.

— A-t-il formulé la chose en ces termes ?

— Non, non. Mais l'implication était fort claire. Il lui serait possible de se procurer le timbre volé s'il se trouvait un amateur pour l'acheter.

— Et que lui avez-vous répondu ? Corflu sourit une fois de plus.

— Je lui ai conseillé de téléphoner soit à Bailey, soit à la police, et de ne pas se compromettre dans cette histoire.

— Vous avez parlé en citoyen respectueux des lois.

— Ce que je suis.

— Vous n'avez pas eu d'autres nouvelles de Jones ?

— Aucune. Mais cela, vous le savez parfaitement. Vous possédez la liste de ses communications téléphoniques.

Leopold se leva. Sous le plâtre, son bras recommençait à le démanger.

— Nous aurons peut-être d'autres questions à vous poser, Mr Corflu.

— Ma porte est toujours ouverte.

Sur le chemin du retour, le long du Garden State Parkway, il leur sembla que l'un des camions de Corflu les avait suivis sur une certaine distance. Cette présence rendit Fletcher nerveux, aussi plaça-t-il son revolver d'ordonnance, calibre 38, sur ses genoux jusqu'au moment où le camion rebroussa chemin à la frontière de l'État. Il y a des jours comme cela.

Il ne se passa rien de nouveau pendant une semaine.

Leopold n'avait jamais eu à s'occuper d'une affaire aussi décevante, et le sentiment d'intense frustration qu'il en éprouvait s'accroissait au fil des jours. Pas la moindre trace de la fille ni du timbre manquant, pas la moindre nouvelle du Diable de Jersey. Oscar Bailey continuait à téléphoner chaque jour et Jimmy Duke à vivre seul dans son appartement dans l'attente du procès.

Pour Leopold, il était évident que Dexter Jones avait été assassiné soit par Bonnie Irish, soit par Jimmy Duke – lorsque, sur le conseil de Corflu, il leur avait déclaré qu'il allait prévenir la police ; mais ce qui paraît évident ne se vérifie pas toujours, et une seconde éventualité au moins s'était insérée dans le raisonnement du capitaine. Quant à la substance de cette conversation téléphonique, ils n'avaient d'autre garantie que la parole de Corflu. Jones aurait fort bien pu, en effet, obtenir le 2 cents d'Hawaii des mains de Bonnie Irish, pour le remettre à son tour à Corflu. Un homme de la trempe de Corflu était très capable de l'avoir exécuté plutôt que de lui payer la somme correspondant à la valeur du timbre.

En conséquence, Leopold continuait à se torturer les méninges sur les faits, ou leur absence, et guettait le coup de théâtre qui ne manquerait pas de se produire tôt ou tard.

Ce coup de théâtre, lorsqu'il se produisit, fut provoqué par celui auquel on s'attendait le moins : Benedict Corflu en personne téléphonant de son bureau de Paterson.

— Allô ! capitaine Leopold ? Ici Corflu. Vous vous souvenez de moi ?

— Je m'en souviens.

— Il m'est parvenu certaines informations qui seraient de nature à vous intéresser.

— Vraiment ?

— Il s'agit d'une jeune personne qui se fait appeler Bonnie Irish. Cherchez-vous toujours à la retrouver ?

Le capitaine fit signe à Fletcher de prendre le second appareil téléphonique.

— Je pense bien ! Où se trouve-t-elle ?

— Un ami, à New York, a été contacté par elle. Elle cherche à vendre des timbres.

— Je m'en serais douté ! Le 2 cents d'Hawaii entre autres ?

— Il n'a pas été désigné nommément. Par contre, d'autres spécimens provenant du cambriolage de Bailey l'ont été. Il n'y a pas de doute qu'il s'agit là de la fille que vous recherchez.

— Où se trouve-t-elle en ce moment ?

Corflu soupira dans l'appareil.

— Ça, je ne puis pas vous le dire. Mais, après-demain, elle a rendez-vous à New York avec mon ami.

— Consentirait-il à collaborer avec la police ?

— Lorsque je lui ai dit qu'un meurtre avait été commis au cours de cette affaire, il a convenu que cette solution serait la meilleure. Il désire que je sois également présent lors du rendez-vous.

— Donnez-moi le lieu et l'heure de la rencontre, dit Leopold. Pour la première fois, depuis des semaines, il avait complètement oublié son bras cassé.

Les bureaux de la « Royale Timbres », au centre de Manhattan, étaient situés dans une rue sombre donnant sur la Sixième Avenue, derrière des devantures encombrées de timbres fanés et probablement sans valeur en provenance de toutes les parties du monde. Ce n'était pas un endroit susceptible d'attirer l'attention d'un passant, mais, ce matin-là, il était le théâtre d'une grande activité. L'ami de Corflu,

prétextant une faiblesse cardiaque, s'était fait remplacer derrière le comptoir par Corflu en personne, vêtu, chose surprenante, d'une chemise et d'une cravate des plus classiques, entièrement vierges de taches de graisse. Deux inspecteurs appartenant à la police de New York City étaient également sur les lieux et jouaient le rôle d'employés derrière le même comptoir que Corflu. C'est à eux qu'il reviendrait, s'il y avait lieu, le soin d'effectuer l'arrestation.

Leopold avait été relégué à l'extérieur et occupait un poste d'observation dans le hall d'un hôtel, de l'autre côté de la rue, mais c'est à Fletcher qu'était confié le rôle clé dans cette mise en scène. Déguisé en facteur des postes, avec képi pointu et sacoche de cuir, il devait entrer dans la boutique sur les talons de la fille afin de *bloquer* la sortie.

— Je me fais l'effet d'une andouille sous ce déguisement, geignait Fletcher, debout à côté de Leopold dans le hall de ce minable hôtel.

— Mais vous aurez l'avantage de pouvoir la suivre à l'intérieur sans l'inquiéter. Rappelez-vous ce que Chesterton a écrit dans l'une de ses fameuses histoires policières : « On ne sait trop pourquoi personne ne remarque jamais un facteur des postes. » La chose est toujours vraie aujourd'hui, sauf lorsque les postiers sont en grève.

De sa main valide, il saisit le bras de Fletcher.

— Ne serait-ce pas elle ?

Une fille, la vingtaine à peine passée, dont le corps était incontestablement celui d'une danseuse, marchait de l'autre côté de la rue, examinant les numéros sur la porte des boutiques. Fletcher ajusta sa casquette et sortit de l'hôtel. Lorsqu'elle parvint à la hauteur de la « Royale Timbres », la fille s'arrêta un instant, parut carrer les épaules, puis entra. Fletcher n'était qu'à quelques pas derrière elle.

Leopold attendait avec impatience, parcourant de sa main valide la dure carapace de plâtre recouvrant son bras blessé. Moins d'une minute s'écoula, qui lui parut aussi longue que cinq. Il jura intérieurement et sortit à son tour. La circulation était intense, aussi mit-il un certain temps à traverser la rue. Il ne distinguait rien à travers les vitres poussiéreuses de la boutique de timbres, mais, au moment précis où il arrivait devant la porte, celle-ci s'ouvrit à la volée et la fille en sortit en courant, un petit pistolet à la main.

Elle aperçut Leopold et fit le geste de lever l'arme, mais le capitaine lança son plâtre en faucheuse et lui fit sauter le pistolet de la

main tandis que des traits de feu lui parcouraient le bras sous la brutalité du choc. Le visage contracté par l'inquiétude, elle fit volte-face pour fuir, mais déjà Fletcher avait franchi la porte, se trouvait derrière elle et, la saisissant à bras-le-corps à la manière de l'ours, lui enleva bientôt toute envie de résister.

— Elle nous a possédés, capitaine ! expliqua Fletcher. Je n'aurais jamais cru qu'elle avait le pistolet aussi prompt !

Leopold poussa un grognement et se pencha pour ramasser l'arme.

— Miss Bonnie Irish, je présume ?

Elle se débattit sous l'étreinte de Fletcher et lança comme un chat qui crache :

— Allez au diable !

À l'intérieur, Corflu et les deux inspecteurs de New York opéraient un classement dans la pile de petites enveloppes de plastique qu'elle avait abandonnée sur le comptoir.

— Tout est-il là ? demanda Leopold.

— Tout, sauf le 2 cents d'Hawaii, répondit Corflu. Il manque. Le capitaine poussa un juron et abaissa les yeux sur le pistolet qu'il tenait à la main.

— Eh bien, nous avons pris Bonnie Irish, mais c'est à peu près tout. Le pistolet est un calibre 22 ; or Dexter Jones a été tué par une balle de 32.

L'affaire retomba de nouveau dans l'un de ses sommeils sporadiques, mais cette fois il semblait bien que rien ne pourrait plus la réveiller. Bonnie Irish affirma qu'elle ignorait tout de l'assassinat de Jones, et l'on ne put la maintenir en état d'arrestation que pour la part qu'elle avait prise dans le cambriolage de Bailey. Le 2 cents d'Hawaii était toujours manquant et son propriétaire demandait toujours qu'on le récupérât. Corflu retourna à son entreprise de transports et, selon toute apparence, aux activités qu'exigeait de lui son service postal privé.

Finalement, par une belle journée d'avril, Fletcher posa à son chef la question suivante.

— À votre avis, capitaine, l'assassinat de Jones, devons-nous nous

résigner à le passer aux affaires classées ?

— Il ne s'est même pas écoulé un mois depuis le drame, Fletcher. Il faudra bien qu'un fait nouveau se produise. Si seulement cette fille voulait bien se mettre à table et nous dire ce qu'elle a fait de ce maudit timbre...

— Supposons qu'il n'ait jamais été volé et que Bailey l'ait simplement ajouté à la liste des vignettes emportées par les cambrioleurs pour arrondir la somme que doit lui verser la compagnie d'assurances ?

— Croyez-vous que je n'aie pas envisagé cette éventualité ? grommela Leopold.

— Il se pourrait également que la fille l'ait rendu à Jimmy Duke et que celui-ci l'ait actuellement en sa possession.

— Non. Nous n'avons jamais cessé de le surveiller. À aucun moment elle n'a pu s'approcher de lui avant son arrestation et elle s'est révélée incapable de réunir la somme suffisante pour payer la caution qui lui permettrait de sortir de prison.

— En résumé, où cela nous a-t-il menés, capitaine ? demanda Fletcher avec lassitude.

— Nulle part. Il nous faut, j'imagine, revenir à notre hypothèse du hold-up.

Leopold remua quelques papiers et prit un air malheureux.

— Comment va votre bras ? demanda Fletcher au bout d'un instant. Le moment ne serait-il pas venu d'enlever le plâtre ?

— Demain, je l'espère. C'est demain que je dois retourner chez le Dr Ranger.

Le capitaine arriva le lendemain au cabinet du docteur avec un quart d'heure d'avance. Il avait hâte de connaître l'état de son bras, de se débarrasser du lourd plâtre et de se sentir de nouveau un homme complet.

— Eh bien, comment cela s'est-il passé ? demanda le Dr Ranger, qui était entré le sourire aux lèvres.

Il portait cette fois une veste blanche et ressemblait davantage à

l'image qu'on se fait habituellement d'un docteur que lors de la première visite nocturne du capitaine.

— Je me sentirai mieux lorsque je serai délivré de ce poids mort.

— Nous allons voir cela.

— Ranger s'empara d'une petite scie électrique et se mit à découper rapidement le plâtre. Il pratiqua d'abord une série de petites incisions pour déterminer le tracé à suivre par la scie, puis il entama plus profondément le plâtre. Leopold sentait le frôlement de la scie sur sa peau au fur et à mesure de l'opération.

— D'intéressantes affaires de meurtre ces derniers temps ?

— Il en est une au moins qui m'a complètement fait perdre mon latin. L'affaire est née la nuit même où je me suis cassé le poignet.

— Vraiment ?

Le Dr Ranger pratiqua une entaille sur l'autre face du plâtre et entreprit de le scinder en deux parties.

— Ne s'agirait-il pas du professeur d'université dont j'ai appris la mort par la presse ? Un nommé Jones ?

— C'est lui-même.

— Aucun indice sur son meurtrier ?

Le plâtre céda et Leopold put contempler son poignet épais, écaillé.

— Ne le remuez pas, l'avertit Ranger. Il ne s'agit que d'un examen. Nous allons le radiographier.

— Pas le moindre indice, répondit le capitaine en remuant ses phalanges.

Ranger emporta les deux parties du plâtre dans la pièce voisine.

— Passons maintenant à la salle de radiographie.

Il disposa le poignet du blessé sous l'objectif en lui recommandant de ne pas bouger.

— Chose curieuse, je connaissais vaguement le professeur Jones.

Mais je ne l'avais pas revu depuis des années.

— Vraiment ?

— C'était bien un homme grisonnant qui portait des lunettes et qui avait une verrue sur le nez ?

— Lui-même, répondit Leopold.

— C'est bien ce que je pensais. Je l'ai rencontré un jour dans un congrès. C'est pourquoi je m'intéressais aux progrès de l'enquête.

On entendit le bourdonnement de la machine en fonctionnement.

— Ne pourriez-vous pas vous contenter d'une simple radioscopie ?

— Les clichés constituent d'excellentes archives et, en outre, vous êtes exposé aux radiations durant un temps plus court.

Ranger ramena les radiographies au bout d'un moment.

— À votre avis, ce serait un bandit qui aurait tué Jones ?

— Probablement. Comment va mon poignet ? La fracture se soude-t-elle normalement ?

Le docteur plaça le cliché sur un pupitre illuminé.

— La fracture est toujours très apparente, mais tout ceci est de la matière osseuse en cours de croissance. Je crois que nous pourrons placer votre poignet dans une attelle de plâtre durant quelques semaines. Ce sera beaucoup moins pénible à supporter que le plâtre. Leopold le suivit dans le cabinet de consultation.

— Vous voulez dire qu'il n'est pas encore guéri ?

— En effet. Mais je ne pense pas que vous risquiez un déplacement des os. Une attelle pour maintenir le poignet en place devrait suffire.

Il produisit une pièce de tissu plate recouverte d'une matière plâtreuse et la trempa dans l'eau chaude pour la rendre malléable.

— Nous allons modeler ceci sur le poignet afin de le soutenir. Il durcira en se refroidissant.

Ce disant, il enveloppait le tout d'un bandage élastique. Lorsque ce fut terminé, Leopold se leva et pénétra dans la pièce voisine avant que

le Dr Ranger ait eu le temps de parler.

— J'aurai besoin de ce plâtre que vous venez de m'enlever, dit-il en tendant la main vers les deux fragments. Cela me servira de souvenir.

Ranger continua de sourire.

— Je regrette, dit-il, mais c'est tout à fait impossible.

Il contourna le capitaine et ouvrit rapidement le tiroir d'un meuble.

Leopold saisit du coin de l'œil le reflet métallique d'un pistolet et, en se retournant, lança le lourd plâtre à toute volée sur la main de Ranger. Le docteur poussa un cri de douleur et lâcha le pistolet.

— J'espère que je ne l'ai pas cassé, docteur, dit le capitaine en déposant le plâtre sur la table et en tirant son propre pistolet. Maintenant, parlons du meurtre de Dexter Jones, si vous le voulez bien.

Le lieutenant Fletcher apporta du café et le plaça avec précaution sur le bureau du capitaine Leopold.

— Voudriez-vous m'expliquer, capitaine, comment diable vous avez fait pour savoir que le Dr Ranger avait tué Jones ?

— Je n'en étais pas tellement sûr, j'imagine, avant qu'il n'ait tenté le coup du pistolet. Il semble que les assassins aient perdu l'habitude de jeter l'arme du crime dans la rivière comme ils le faisaient autrefois, Fletcher. Mais je suppose qu'il devait se sentir relativement en sécurité.

— Mais pour quelle raison a-t-il tué Jones ?

— Vous m'avez dit vous-même que Ranger versait une pension alimentaire à ses deux ex-épouses. La perspective de toucher trente ou quarante mille dollars lui parut singulièrement séduisante, et, lorsque Jones menança de manger le morceau à propos du timbre, Ranger n'avait plus rien d'autre à faire que de le tuer.

— Du timbre ? Le 2 *cents* d'Hawaii ?

Leopold inclina la tête.

— Mais où se trouvait-il ?

Leopold souleva l'une des moitiés de son lourd plâtre et repoussa légèrement la bordure de coton hydrophile.

— Ici même, Fletcher, voilà quatre semaines que je le trimballe sur moi à mon insu.

— Dans l'intérieur du plâtre !

Il regarda, les yeux arrondis par la stupéfaction, le vieux timbre grossièrement imprimé.

— La nuit où je me suis brisé le poignet en tombant, rappelez-vous : il était littéralement entouré d'une carapace de boue. Vous vous souvenez bien, lorsque j'ai déchiré la poche de Duke, les timbres se sont éparpillés sur le sol et c'est là qu'on les a récupérés ! Lors de ma chute, ce timbre, dans sa petite enveloppe protectrice, vint se coller sur le côté intérieur de mon poignet brisé. La souffrance et l'engourdissement m'ont empêché de sentir sa présence et, comme il m'était impossible de tourner mon poignet, je ne pouvais pas l'apercevoir. L'obscurité vous a empêché de le remarquer. Le Dr Ranger l'a découvert en nettoyant le bras avant de procéder à la réduction de la fracture. Le hasard a voulu que ce timbre particulier fût celui qui avait la plus grande valeur ; mais, comme de bien entendu, Ranger n'en savait rien à ce moment précis. Je me souviens qu'à l'époque il était certain que le cambriolage avait eu lieu chez Bailey ; or je m'étais contenté de lui dire que la chose s'était passée dans les environs. S'il était aussi certain de ce qu'il avançait, c'est qu'il voyait le timbre collé à mon bras.

— Mais pourquoi l'a-t-il introduit à l'intérieur de votre plâtre ?

— L'inspiration du moment. Il avait bien constaté qu'il s'agissait d'un 2 cents d'Hawaii, mais il ne pouvait se douter qu'il atteignait une telle valeur. Il aurait pu tout aussi bien ne valoir que quatre ou cinq dollars. Il ne désirait pas le garder, commettre le vol, avant d'en savoir davantage. Mais, dans l'éventualité où il aurait une valeur appréciable, plutôt que de me le rendre, il préférerait le placer en lieu sûr. C'est pourquoi il l'a glissé sous la bordure de coton hydrophile afin d'assurer sa protection, après quoi il l'a recouvert de plâtre. Comme je devais obligatoirement revenir le voir pour qu'il m'enlève le plâtre, il avait quatre semaines devant lui pour en apprendre davantage. Il pouvait soit conserver le timbre, soit le détruire, ou encore faire mine de le découvrir en enlevant le plâtre.

— Et Jones, quel rôle a-t-il joué dans l'affaire ?

— Le médecin a téléphoné à Jones pour s'informer de la valeur du timbre, soit parce qu'il avait eu l'occasion de le rencontrer précédemment, soit parce que la bibliothèque lui avait donné son adresse. Il lui était difficile de demander le renseignement à Bailey. Mais Jones avait appris par la presse l'identité du timbre manquant et il devina que la question du bon docteur n'était pas désintéressée. Tout d'abord, il conçut le projet d'aider Ranger à vendre le timbre, mais deux circonstances l'amènèrent à changer d'avis. Je lui rendis visite à propos du timbre Diable de Jersey et ensuite Corflu lui conseilla de tout raconter à la police. Lorsqu'il informa Ranger qu'il allait suivre ce conseil, le docteur vit ses quarante gros billets partir à tire-d'aile par la fenêtre. Dès le moment où nous saurions que Ranger avait trempé dans l'affaire, nous soupçonnerions que je lui avais apporté le timbre d'une façon ou d'une autre par le truchement de mon poignet brisé. C'est pourquoi il s'est rendu à l'université et a froidement abattu Jones.

— Comme cela, de but en blanc ?

— Exactement. En réalité, ce n'est que ce matin, dans son bureau, que j'ai commencé à le soupçonner. Il m'a déclaré qu'il connaissait Jones depuis des années et m'a donné son signalement. Il me l'a décrit comme portant une verrue sur le nez. Or il s'agissait d'une brûlure accidentelle qui s'était produite le jour même de ma visite. Je savais donc que Ranger l'avait aperçu immédiatement avant sa mort et qu'il mentait à ce propos pour une raison ou pour une autre. À ce moment-là je me suis souvenu qu'il avait deviné l'endroit où s'était passé le cambriolage la première nuit et avec quelle hâte il s'était empressé d'emporter le plâtre dans la pièce voisine après l'avoir enlevé. Risquant le coup, je demandai à le garder. C'est alors qu'il a perdu son sang-froid et s'est emparé de son pistolet.

— Et tout cela pour un timbre-poste, dit Fletcher d'un ton rêveur. Eh bien, au moins cette fois l'affaire est bouclée et vous voilà débarrassé de votre plâtre, capitaine.

Leopold tendit la main et la posa sur la dure carapace qui trônait sur son bureau.

— Je vais peut-être vous étonner, mais je crois qu'il me manquera. Plusieurs fois, il s'est trouvé là fort à propos.

MARTHA, IN MEMORIAM

Richard Hardwick

Tout commença en juillet au cocktail des Dunbar. J'avais décidé de ne pas m'y rendre et d'aller plutôt au cinéma. Mais, à six heures, Martha m'appela au téléphone pour me demander de passer la prendre.

— Tommy devait m'emmener, dit-elle avec sa franchise habituelle, mais il se trouve retenu par un rendez-vous d'affaires. Je veux y aller, Norman. Soyez un ange, et venez me chercher.

J'acceptai, bien sûr. Je serais un ange et tout ce qu'elle voudrait que je fusse. J'étais amoureux d'elle – éperdument et sans espoir. Elle le savait, et tout le monde avec elle. Mais, pour Martha, je n'étais que la tête qui s'inclinait pour dire oui, les yeux qui savaient compatir dès qu'elle se disait fatiguée, ou bien encore la pièce de rechange lorsque Tommy, Joey, ou Bill, étaient défaillants. Je détestais ce rôle, mais c'était encore mieux que pas de Martha du tout.

Il était plus de sept heures lorsque je sonnai à la porte de son appartement. Elle vint m'ouvrir. Et je restai un moment planté là, à la regarder. Elle était ravissante. Chaque fois je croyais la voir pour la première fois, si belle que j'en retenais ma respiration, si inaccessible aussi que mon cœur se serrait.

— Vous êtes un ange, dit-elle en m'embrassant sur la joue.

— Martha, épousez-moi. Nous fuirons loin et nous aurons une douzaine d'enfants, tous aussi beaux que vous et aussi angéliques que moi.

Elle se mit à rire. « Je suis prête dans un instant. » Et, se penchant, elle redressa un de ses bas. Je souris.

La réception Dunbar était la fidèle copie de toutes les autres de cet été-là, et de tous les étés aussi, d'ailleurs. Mêmes visages, mêmes conversations blasées se faisant plus animées au fur et à mesure que les bouteilles vides s'empilaient sous le bar. Ce soir-là cependant il y eut une exception. Ed Pollard était là.

Carl Dunbar, le maître de maison, nous accompagna, Martha et

moi, à travers le salon aussitôt que nous arrivâmes.

— Norm, il y a ici un garçon qui se prétend un de vos vieux copains.

Nous nous arrê tâmes près d'un groupe qui riait d'une plaisanterie que venait de lancer quelqu'un. Je reconnus immédiatement Ed. Il se tenait dans le groupe, en face de moi. Il était toujours celui que j'avais connu quinze ans auparavant, grand, distingué, sûr de lui, les tempes grisonnantes à présent, mais sans ventre, ni bajoues.

— Norm !

Il contourna le groupe pour venir à moi, la main tendue, un grand sourire découvrant ses dents blanches.

— Norm Grundy, ma vieille branche !

Sa main saisit la mienne, la serra, mais ses yeux regardaient Martha.

— Ed ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est vu ! (Je me tournai vers Martha.) Voici Martha Young. Martha, je vous présente Ed Pollard.

— Camarades d'université, compagnons de chambre, et vieux amis, ajouta Ed. Je suis très heureux de faire votre connaissance, Martha.

Cela dut commencer à cette minute même, bien que je n'y fisse pas spécialement attention, car tout le monde regardait Martha de la même façon. On n'y pouvait rien.

Après le cocktail nous dînâmes avec Ed et quelques autres. Il s'assit à côté de Martha et il nous parla de lui. Il était là pour mettre sur pied une nouvelle usine de sa société, et lorsque cette usine serait montée il resterait comme directeur régional. Je me souvenais qu'Ed avait épousé la fille de B. J. Ashwell, les produits pharmaceutiques qui se taillaient une large part des bénéfices réalisés par les spécialités de ce genre dans le pays. Ed, à qui le succès souriait presque toujours, avait rapidement gravi les échelons.

Nous apprîmes qu'il était descendu à l'Impérial. Il me demanda de déjeuner avec lui un jour prochain, et il me revint plus tard qu'il ne nous parla pas de sa femme ce soir-là.

J'aurais pu ne jamais rien savoir du flirt d'Ed Pollard et de Martha

si celle-ci ne m'en avait elle-même parlé. Martha se servait de moi comme d'une sorte de table d'harmonie, servant d'écho à elle-même. Nous prenions alors un verre chez Joe, un petit bar de Broad Street, un après-midi, deux semaines environ plus tard. Martha m'avait téléphoné au bureau pour me dire qu'elle voulait me voir. Et maintenant, assise en face de moi à la table, elle me regardait en souriant, les yeux pleins de bonheur.

— Je suppose que ce n'est pas d'être assise à cette table avec moi qui vous rend si heureuse, dis-je. Que se passe-t-il ?

Elle eut un petit rire et posa sa main sur la mienne. Puis, la retirant, elle se mit à faire tourner lentement son verre sur la table.

— Je suis amoureuse, Norman. Amoureuse de l'homme le plus merveilleux qui soit au monde.

J'écoutais toujours tout et n'importe quoi de ce que Martha voulait bien me dire. Mais j'étais franc avec elle.

— Je suis désolé, Martha, de vous entendre dire cela, parce que je sais parfaitement que cette épithète ne me concerne pas. Qui est l'indigne élu ?

— Norman !

Sa voix se fit dure. Puis ses traits s'adoucirent.

— Je vous demande pardon, Norm. Je connais vos sentiments...

— Ni fleurs ni couronnes, coupai-je. Qui est-ce ?

En prenant mon verre je m'aperçus que ma main tremblait. J'avais toujours craint de perdre Martha, et c'était stupide. Je ne pouvais pas la perdre puisque je ne l'avais jamais eue à moi. Vingt-huit ans, elle restait célibataire par goût. Et pourtant, il n'aurait pas été difficile de parier que presque tous les hommes qu'elle connaissait l'avaient demandée en mariage, une fois ou une autre. Je n'ignorais pas qu'une femme aussi irrésistible qu'elle ne pouvait pas demeurer éternellement célibataire. Quelqu'un viendrait, un jour.

De nouveau, son visage rayonna.

— Ed, dit-elle. Ed Pollard.

Je restai bouche bée. Je reposai mon verre, renversant ce qu'il

contenait encore sur la table et sur moi.

— *Ed... Pollard ?* Mais il... il est marié, Martha. Vous le savez sûrement. Pourquoi diable vous êtes-vous fourvoyée ainsi ?

Elle se mit soudain en colère.

— Vous n'êtes pas, je suppose, chargé de... de me surveiller ! Inutile de vous montrer aussi puritain !

Martha n'était pas une innocente petite fille, mais je lui croyais plus de bon sens que cela.

— Je ne suis pas puritain, simplement réaliste. Que croyez-vous donc qu'il va faire ? Divorcer ?

— Exactement. Dès que cela sera possible.

— Miss ! (Je fis signe à la serveuse de m'apporter un autre verre.) Ed Pollard n'a pas changé. Toujours aussi menteur.

Martha se leva vivement et ramassa son sac.

— Ça suffit, Norman. Bonsoir. Je la retins par le poignet.

— Ne partez pas, Martha. Je suis désolé. C'est seulement parce que...

Elle se rassit et nous restâmes silencieux pendant que la serveuse essuyait la table et me servait un autre verre. Quand elle fut partie je pris la main de Martha.

— Je suis très sérieux, Martha. Je *connais* Ed ! Il est vain, égoïste, de mauvaise foi...

— Je crois, Norman, que nous ferions mieux de changer de sujet. Je n'aurais rien dû vous dire. Je pensais que vous comprendriez.

— Vous serez malheureuse avec lui. Très malheureuse. Et cela, je ne le veux à aucun prix.

— Vous croyez le connaître, dit Martha d'un petit air protecteur, parce que vous avez fait vos études ensemble. Mais vous-même, êtes-vous toujours celui que vous étiez à ce moment-là ? Non, naturellement ! Eh bien, Ed non plus. Vous ne le connaissez plus du tout.

— Je sais qu'il a épousé la fortune Ashwell et il ne va pas la lâcher maintenant. Non, Martha, même pas pour vous.

Elle sortit son bâton de rouge de son sac et commença de se faire soigneusement les lèvres. C'était là une habitude qu'elle avait lorsque quelque chose l'embarrassait.

— Avez-vous une idée, dis-je, du montant de cette fortune ? Elle me regarda, en colère.

— Je vous jugeais mal. Vous êtes jaloux !

Cela me piqua, et sans doute cela se vit-il sur mon visage. Martha se mordit les lèvres.

— Pardonnez-moi, Norman. Je n'aurais pas dû dire cela.

— Mais si, parce que vous avez raison. Je *suis* jaloux ! Jaloux de tous les hommes qui vous regardent. Mais je connais Ed Pollard !

Cette fois elle se leva et je ne pus l'arrêter. Elle prit son sac et me dit au revoir. Je la regardai s'éloigner à travers les tables. Au bar, les têtes se retournèrent sur son passage. Elle ouvrit la porte et sortit dans la rue ensoleillée.

Cette fois elle avait, j'en étais sûr, commis une erreur. Une très grosse erreur.

Après cela, je ne la vis pas pendant quelque temps. Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer. Je l'appelai chaque jour au grand magasin où elle travaillait comme dessinatrice de publicité, et le soir à son appartement. Elle m'en voulait de la façon dont j'avais agi, ou bien elle s'apercevait que j'avais raison au sujet de Pollard.

C'était presque intolérable de se voir traiter de la sorte. Les quelques heures que je passais avec Martha à un cocktail, une exposition ou une réception, où je l'accompagnais, étaient tout ce que j'avais eu, et pourtant ces heures n'étaient qu'une forme de torture volontaire. Peut-être y a-t-il un peu de masochisme en chacun de nous. C'était ainsi qu'agissait le mien.

Je voyais Ed Pollard de temps à autre au club de golf, à l'occasion de quelque obligation civique, ou autre chose. À mesure que l'usine Ashwell grandissait, l'influence d'Ed augmentait d'autant. Il apportait

de l'argent et du travail à une ville qui ne demandait qu'à s'agrandir. J'appris par une relation commune (Ed m'avait laissé tomber lorsqu'il découvrit que je n'étais qu'une sorte de fou sans position sociale ni crédit) qu'il venait d'acheter une grande maison dans Valley Road et que sa femme et ses enfants, pour l'instant en vacances à l'étranger, le rejoindraient dans six ou huit semaines. Je me demandais quelle place Martha prenait dans ce tableau. Il n'y avait rien là de l'attitude d'un homme qui a l'intention de divorcer.

Enfin, un certain après-midi, Martha accepta de me revoir. À sa voix je la sentis bouleversée. Elle se montra pourtant très calme tout le temps que nous nous installâmes chez Joe et que je commandai les boissons. Quand nous fûmes servis, Martha but la moitié de son verre, puis me regarda.

— L'avez-vous vu récemment ? Lui avez-vous parlé ? demandât-elle.

— Je le rencontre occasionnellement au club. Il plane un peu au-dessus de ma sphère, vous savez.

— Mais... mais vous lui avez parlé ? Que vous a-t-il dit ?

— Rien de vous, si c'est cela qui vous inquiète.

Elle parut contrariée.

— Vous savez de quoi je veux parler. Quels sont ses projets ?

— Je pensais que vous le saviez, répondis-je. Vous m'avez appris qu'il allait divorcer. (Je jouais avec mon verre.) La maison qu'il a achetée dans Valley Road n'est pas exactement une chaumière pour lune de miel, Martha. Sa famille doit l'y rejoindre dans quelques semaines.

— Il me l'a dit !

— *Lui ?* Mais qui êtes-vous, Martha ? Une petite étudiante énamourée ? Qu'a-t-il pu vous dire ? Qu'il était fou de vous, que s'aimer en cachette ne suffisait plus ni à lui ni à vous, qu'il allait divorcer et renoncer à Dieu sait combien de millions de dollars ? Je m'arrêtai pour avaler une gorgée.

— Je crois que vous vous faites beaucoup d'illusions.

Elle pleurait doucement, silencieusement, la tête baissée, ses deux

maines serrant son verre comme pour s'y raccrocher.

— Je ne voulais pas vous voir malheureuse, continuai-je, mais vous l'êtes déjà.

Je pris ses mains dans les miennes.

— Pourquoi ne rompez-vous pas ? La dernière en date de ma douzaine de demandes en mariage tient toujours, vous savez.

— Je l'aime, Norman. Je n'y peux rien.

— Dans ce cas, mettez les choses au point avec lui. S'il vous a promis quelque chose, qu'il s'exécute !

— Il prétend que cela lui ferait beaucoup de tort si quelqu'un découvrait ce qu'il y a entre nous. Personne ne le sait encore. Personne, sauf vous. Il fallait que je vous le raconte.

— Comment savez-vous que c'est un si grand secret ?

Elle me regarda d'un air anxieux.

— Vous avez entendu parler de quelque chose ?

Je secouai la tête.

— Non.

— Nous ne nous retrouvons jamais en ville. Toujours loin d'ici, dans un motel ou un hôtel.

— Voilà qui ne vous ressemble guère.

Elle sourit.

— Ne soyez pas vieux jeu, Norman. Nous ne faisons rien de mal. Nous nous aimons. C'est là qu'est la différence.

— Ed Pollard aime Ed Pollard – et l'argent.

Elle pensait à autre chose et ne fit pas attention à ce que je disais. Quelques instants après elle regarda sa montre, remaquilla ses lèvres et se leva.

— Je vais lui parler. Mais vous verrez que j'avais raison. Je le *sais*.

Le téléphone sonna chez moi cette nuit-là peu après minuit. C'était Martha.

— Norman... Norman, il faut que je parle à quelqu'un...

Je m'assis sur le bord de mon lit, sortis une cigarette d'un paquet dont je renversai la moitié sur le parquet.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous... vous voulez bien que je vienne chez vous ? Je compris, à l'entendre, qu'elle avait pleuré.

— Je vais vous chercher, dis-je. Où êtes-vous ?

— Non... je prends un taxi. Cela ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non. Je vous attends. Et surtout, Martha, quoi qu'il arrive, ne vous inquiétez pas. Promis ?

Elle répondit quelque chose d'inintelligible et raccrocha. Je demurai assis quelques secondes à écouter le bourdonnement de la tonalité au téléphone, ma cigarette non allumée à la main.

Quand je lui ouvris la porte je remarquai tout de suite son visage ravagé par les larmes.

— Je vous prépare un verre. Pendant ce temps-là allez vous laver le visage. Vous avez une figure !

Elle essaya de sourire. Je l'embrassai sur le front et me dirigeai vers le bar portatif où je composai deux mélanges forts.

Martha revint s'asseoir tout au bord du divan, l'air buté, tournant nerveusement son verre entre ses mains.

— Vous aviez raison, Norman. Vous aviez raison sur tout. Il n'a pas l'intention de divorcer. Il ne l'a même jamais eue.

Elle me fixait, les yeux sans expression, comme sous l'effet d'un choc.

— Il dit... il dit qu'il me tuera si je ne cesse pas de l'ennuyer.

Je me raidis.

— Il dit... *quoi ?*

Elle eut un hochement de tête rapide, puis sourit faiblement en passant sa main dans ses cheveux.

— Le plus drôle, le plus formidable, c'est que je l'aime encore. Peut-être même davantage.

Elle finit son verre et se leva pour aller s'en servir un autre. Je la regardai faire. Elle se rassit.

— Vous êtes à présent pour lui une menace, dis-je. Quelqu'un qui peut bouleverser ses plans soigneusement établis. Tout ce qui vous reste à faire, c'est l'oublier. L'oublier complètement. Partez d'ici s'il le faut, mais rayez Ed Pollard de votre vie.

— Je ne comprends pas, reprit-elle tranquillement. Je sais qu'il est tel que vous le disiez et je ne peux cependant pas m'empêcher de l'aimer. Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne *l'explique pas* ! Je dis simplement que vous vous trouvez à la fin d'un mauvais passage de votre existence.

Nous continuâmes de bavarder de la même façon pendant plus d'une heure, Martha buvait plus que d'habitude. Autant que je pouvais en juger, rien n'était encore fini. Elle était simplement venue à moi, comme toujours, pour trouver non un conseiller mais une sorte de magnétophone qui enregistre et réponde. Elle continua de se verser à boire, puis, enfin, s'endormit sur le divan. Je l'emportai dans ma chambre, et passai moi-même le reste de la nuit sur le divan.

Lorsque le lendemain matin je me réveillai, Martha était partie. Elle avait laissé un mot d'excuse qui comportait un post-scriptum disant qu'elle me ferait signe plus tard.

Mais cet après-midi-là je quittai la ville pour un voyage d'affaires et restai absent une semaine. Dès mon retour je téléphonai à Martha. J'appris qu'elle n'était pas venue travailler depuis quatre jours et n'avait pas téléphoné pour en donner la raison. J'appelai son numéro personnel. Sans résultat. Je m'adressai alors au gardien de l'immeuble qu'elle habitait. Il me connaissait, et m'apprit n'avoir pas vu Martha de plusieurs jours. Après cela je fis le tour, toujours au téléphone, de nos amis communs qui me répondirent être également sans nouvelles d'elle.

Je m'étonnai. Peut-être Martha et Ed Pollard étaient-ils partis

ensemble ? Peut-être avait-elle raison après tout ? Je décrochai de nouveau le téléphone et, lentement, composai le numéro du bureau qu'avait Ed Pollard en attendant la nouvelle construction. Une secrétaire me répondit. Oui, me dit-elle, Mr Pollard était là. De la part de qui ? À ce moment-là je reposai doucement le combiné sur son support. Au fond de moi une peur me torturait. Je connaissais Martha – peut-être mieux que personne – et ce n'était pas du tout dans ses façons de faire de s'en aller ainsi sans explications. Quelque chose allait mal. Très mal. Je me souvins de la menace que lui avait faite Ed Pollard, mais la chassai aussitôt de mon esprit.

Je me rendis chez Martha. Le gardien me laissa pénétrer dans l'appartement. Ses vêtements semblaient être tous là, bien qu'à vrai dire je n'en fusse pas absolument certain. L'appartement donnait l'impression que son occupante n'était sortie que pour aller chercher un paquet de cigarettes, ou bien au cinéma.

— Si elle revient, dis-je au gardien, voulez-vous me le faire savoir tout de suite ?

J'étais maintenant sérieusement inquiet. Je rentrai chez moi et je téléphonai aux hôpitaux, et même à la prison, à la morgue. Aucune trace de Martha.

Je me préparais à appeler le bureau s'occupant des personnes disparues, quand, une fois de plus, me revint à l'esprit la menace formulée par Ed Pollard. La volonté que Martha montrait de ne pas rompre n'avait certainement pas diminué depuis notre dernière rencontre. Je me dis que son orgueil y était certainement pour beaucoup, Martha n'ayant pas l'habitude de se voir éconduite. Elle avait dû probablement retourner le voir, l'avait menacé de tout raconter, et Pollard, pris peut-être de panique, pouvait très bien avoir mis sa menace à exécution.

J'attendis cependant encore une semaine. Je voulais être sûr. Tout ce temps-là je dormis avec difficulté. Je maigris. Une nuit que j'étais étendu, les yeux fixes, dans l'obscurité, me souvenant du visage de Martha, et de sa voix, je pris une décision. J'irais trouver Pollard et lui demanderais ce qu'il avait fait.

Le lendemain, alors que je me trouvais pour affaires dans une autre ville, j'achetai – sous l'effet d'une impulsion – un revolver. Un petit pistolet de tir, calibre 22. Je n'avais jamais tiré de ma vie.

J'achetai aussi plusieurs boîtes de balles et m'entraînai dans un

bois au bord de la route, en rentrant.

Je comptais me servir de ce revolver pour prouver à Pollard que je ne plaisantais pas. Je voulais le voir seul, naturellement, et le surprendre. Pollard, je le savais, faisait à pied le trajet de son bureau à son hôtel tous les soirs. J'entendis dire qu'il s'installerait dans la maison de Valley Road aussitôt que les décorateurs auraient terminé leur travail, dans une semaine à peu près. Ma meilleure chance se situait avant cet emménagement.

Il quittait son bureau à cinq heures. Je garai ma voiture en face des bureaux et attendis. Le premier jour, quelqu'un l'accompagnait. Le lendemain, il sortit seul, et prit la direction de son hôtel.

Mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine tandis que je longeais le trottoir à sa hauteur. Je lui souris par la vitre baissée.

— Ed ! Monte, je t'emmène !

Il sembla hésiter une seconde, puis s'approcha.

— Bonjour, Norman. Il y a longtemps qu'on ne s'était vus. Il monta et claqua la portière. Je m'éloignai du trottoir.

— J'ai entendu dire que ta famille allait bientôt venir te rejoindre ici, dis-je en me demandant si ma voix lui paraissait aussi étrange qu'à moi.

— C'est exact.

— Cela me fera plaisir de la connaître.

Je passai négligemment ma main sous ma veste et sentis le revolver glissé dans ma ceinture.

— C'est vrai ? répondit-il.

Il n'était manifestement pas d'humeur à bavarder.

— Au fait, Ed, fis-je, et je sentis ma voix trembler, as-tu... vu Martha ces temps-ci ?

Je tournai légèrement la tête pour voir sa réaction. Il avait une cigarette aux lèvres. Sa main s'arrêta – un très court instant – au moment où il la tendait vers l'allume-cigare du tableau de bord. Mais il se reprit rapidement, et eut ce sourire d'homme à homme dont il savait si bien se servir à l'occasion.

— Martha ? Martha qui ?

Je tournai dans une petite rue qui conduisait hors de la ville.

— Martha Young. Tu ne vas pas me dire que tu ne la connais pas ?

Je prononçais les mots avec peine. « Quelle audace ! Demander Martha qui ! »

Il se tourna franchement vers moi. Il ne souriait plus.

— Est-ce cette fille que tu m'as présentée dans un cocktail il y a quelques mois ? Non, je ne l'ai pas vue. Et je m'étonne que ce soit à moi que tu demandes cela.

— Tu t'étonnes ! Tais-toi, sale...

Il dut remarquer ma main sous ma veste, ou peut-être me l'imaginai-je. De toute façon, j'étais dans une rage telle que, brusquement, je sortis le revolver. À l'instant où Ed tendait la main en avant comme pour se protéger j'appuyai sur la détente. La balle traversa cette main tendue dans la partie charnue, entre le pouce et l'index, et pénétra dans la poitrine.

— Nor... ?

Il regarda sa main comme s'il ne comprenait pas. Je tirai de nouveau, presque à bout portant, tandis que ses grands yeux de petit garçon me regardaient si pathétiques, si interrogateurs, que je me sentis soudain pris de remords.

Mais il avait tué Martha, j'en étais sûr. Et ce fut pour ainsi dire « en souvenir » de Martha que je vidai le chargeur de mon arme sur Ed Pollard.

Lorsque le meurtre fut découvert, il demeura incompréhensible. Par miracle personne ne m'avait aperçu avec Ed. Je me débarrassai de son cadavre sur une petite route de campagne, puis je rentrai chez moi. Je lavai avec soin le plastique des sièges de ma voiture aux endroits tachés de sang. Ensuite j'allai jeter le revolver dans la rivière. Il n'existait aucun motif valable pour tuer un homme comme Ed Pollard. Les journaux firent l'éloge de son esprit civique et de l'industrie qu'il représentait. À la fin de la semaine l'opinion générale était qu'il devait avoir fait une mauvaise rencontre et qu'il avait été

tué par un, ou plusieurs inconnus.

Ce qui se passa à ce moment-là resta seulement au fond de ma mémoire, et, avec le temps, j'étais certain de l'oublier un jour parce que je n'avais agi, selon moi, que par devoir et justice. Les employeurs de Martha signalèrent sa disparition.

J'étais dans mon bureau, occupé à sortir des papiers de ma serviette après l'un de mes habituels voyages d'affaires, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je levai les yeux, et la vis. Elle, Martha. Grande, bronzée, ineffablement belle, un sourire contrit sur les lèvres.

— Bonjour, Norman. Me revoilà.

Je ne pus dire un mot.

Son sourire s'effaça.

— Qu'y a-t-il ? Vous avez l'air bizarre. Moi qui croyais que vous seriez heureux de me revoir.

— Vous... où...

Je dus m'asseoir. Impossible d'achever ma phrase. Martha vint s'asseoir elle-même sur le coin de mon bureau.

— Personne ne savait où vous étiez... parvins-je à dire. Ed... Je croyais qu'il...

— Je suis désolée, Norman. Je n'avais pas l'intention de vous inquiéter, mais il fallait que je parte, pour réfléchir. J'ai suivi votre conseil. Et je crois, Norman, que je le ferai toujours. Je suis allée dans un petit village de pêcheurs au Mexique. J'ai lu et peint. (Elle sourit.) Je l'ai oublié. J'étais folle. Maintenant c'est fini.

— Mais je... je croyais qu'il...

— Encore une fois qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ? demanda Martha.

— Vous ne savez pas... qu'il est mort ?

Lentement elle se leva.

— Ed ?

Je hochai la tête en observant attentivement son visage. Elle marcha vers la fenêtre et regarda dans la rue. À la fin elle murmura :

— Comment est-il mort ?

— On l'a tué. De sept coups de revolver.

— Ed... tué ? Qui a pu faire cela ?

Je me levai aussi et me mis à ranger quelques papiers sur mon bureau.

— La police... personne ne semble le savoir.

Elle me tournait le dos, toujours près de la fenêtre. Les bruits de la rue me semblèrent soudain plus forts. Très haut au-dessus de la ville des avions à réaction passèrent. Martha releva la tête.

— Vous avez commencé de dire quelque chose lorsque je suis entrée.

Une légère peur se glissa en moi. Sa voix prenait un ton que je ne lui connaissais pas. Elle tenait ses deux mains raidies à ses côtés.

— Moi ? C'était... je veux dire, j'étais si surpris de vous voir ! Mais je croyais... enfin, vous m'aviez dit qu'il vous avait menacée...

Elle se retourna vivement, scrutant mon visage. Je ne lui avais jamais vu ce regard-là non plus. Distant et, d'une certaine façon, glacé.

— Oui, répondit-elle. Oui... c'est bien cela, n'est-ce pas ?

À pas lents elle marcha vers moi et, tout à coup, elle me parut tout autre, comme étrangère. Je ne pouvais détacher mes yeux d'elle. Il y avait quelque chose d'irrésistible, d'hypnotique, dans sa façon de me regarder en venant plus près, encore plus près de moi. Puis, quand son visage ne fut qu'à quelques centimètres du mien, elle me caressa du bout des doigts la joue, les lèvres.

— Je vous avais dit qu'il m'avait menacée, n'est-ce pas ? dit-elle doucement.

Elle recula alors, et se détourna. Elle sortit un bâton de rouge. Un instant après elle me faisait de nouveau face, en souriant.

— Offrez-moi quelque chose à boire. Joe m'a manqué, vous savez... et vous aussi, Norman.

J'hésitai. Je savais que j'aurais dû répondre : « Vous m'avez manqué aussi, Martha. » Mais je ne pus le dire.

— Pauvre Norman, dit-elle en me prenant par le bras, mais tout cela est passé maintenant. Et tout va reprendre comme avant, n'est-ce pas ?

Elle était là, devant moi. Elle me souriait. Il n'était plus question de lui demander ce qu'elle avait fait. Elle ne pouvait pas me l'avoir dit plus clairement.

— Bien sûr, m'entendis-je répondre, comme avant.

LES LOCATAIRES DU PREMIER

Helen Nielsen

Si Mrs Emily Proctor avait les plus jolies roses de Roxbury Avenue, c'est qu'elle n'autorisait jamais le jardinier à en approcher. Samuel, son mari, pouvait (en se conformant soigneusement à ses instructions) bêcher la terre à l'époque où il fallait la fertiliser ; mais le jardinier japonais qu'elle employait avait l'ordre de limiter ses activités au petit carré de gazon en façade et aux haies.

Mrs Emily Proctor s'occupait toujours elle-même des roses. Il y en avait beaucoup. Les rosiers grimpants commençaient à l'entrée de l'allée et couvraient la totalité du mur de briques qui allait jusqu'au fond du parking. Les angles de l'immeuble étaient couverts par des massifs, et des rosiers en pied se trouvaient dans le patio à l'intérieur du L que dessinait l'architecture de Roxbury Haven – un immeuble en stuc qui comprenait dix appartements de rapport d'une et deux pièces. Emily et Samuel Proctor résidaient dans l'appartement 5A, l'appartement du bas, au bout du patio ; une petite pancarte marquée « Direction » était fixée sur la porte.

Tous les appartements du bas donnaient sur le patio, et tous ceux du haut possédaient un balcon ceint d'une balustrade en fer forgé, où l'on accédait par des portes-fenêtres coulissantes.

Qu'elle se trouvât près des rosiers du patio, près des massifs d'angle de l'entrée et du garage, ou près des rosiers grimpants, Mrs Proctor, en sarrau, gants de jardinage et chapeau de paille, avait l'œil sur chaque porte, chaque garage, chaque personne qui arrivait ou quittait Roxbury Haven. Il n'y avait rien qui pût lui échapper à propos de ses locataires.

Mrs Emily Proctor était heureuse.

Le jour de la première audience du procès Haynes contre Haynes devant le juge Carmichael, Emily minuta soigneusement ses activités. Il y avait presque une demi-heure qu'elle arrosait la *Mary Margaret McBride* à l'entrée de l'allée lorsque Tod revint du tribunal. Elle vit la décapotable noire descendre lentement la rue – très lentement pour Tod Haynes, qui était généralement rapide en tout. Rapide à tous les sens du terme, se dit sombrement Emily Proctor. La voiture allait presque au pas lorsqu'elle s'engagea dans l'allée. Avant que Tod pût la

remarquer, Emily vit clairement son visage. C'était celui d'un homme qui conduit en dormant, ou qui vient de recevoir un coup. Puis il se produisit un incident troublant. Tod Haynes vit Emily. Il la regarda, la foudroya du regard, et la décapotable bondit en obliquant légèrement, de sorte qu'Emily fut forcée de s'effacer contre le buisson de roses. Puis la voiture passa devant elle en rugissant et se dirigea vers le garage.

— Oh ! fit Emily. Cet homme !

Elle ne s'était pas attendue à ce que la *Mary Margaret McBride* lui répondît. La voix la surprit.

— Qu'est-ce qui lui prend maintenant ? Il est saoul ?

— Ça ne m'étonnerait pas, répondit Emily. Il boit comme un trou.

Elle reprit alors le contrôle d'elle-même. Se retournant, elle vit Mr Kiley, le facteur, qui traversait la pelouse et arrivait vers elle, le courrier à la main. D'un geste machinal, Emily se brossa les cheveux et redressa son chapeau de coolie.

— Bonjour, Mr Kiley, dit-elle, et sa voix s'adoucit. Vraiment, je n'aurais pas dû dire ça à propos de Mr Haynes. Il a eu tellement d'ennuis !

— Malade ? demanda Kiley.

— Pire que ça, j'en ai peur. Pauvre Mr Haynes... Sa femme a demandé le divorce ce matin.

Mr Kiley secoua tristement la tête.

— Détérioration morale, dit-il. Le journal du soir a entrepris une série d'articles pour expliquer tout ça, Mrs Proctor. Les foyers qui se brisent. Les enfants qui échappent au contrôle des parents. Détérioration morale. Ça va causer la ruine du pays.

Emily sourit d'un air entendu.

— À qui le dites-vous ! Si vous aviez la charge d'un immeuble, vous n'auriez pas besoin de lire les journaux.

D'où il se trouvait, Mr Kiley pouvait voir la rangée des balcons qui s'étendait le long du premier étage de l'immeuble. À ce moment-là, du 4B, sortit Patti Parr, jeune femme aux cheveux blond cendré. Son joli

corps était vêtu d'un déshabillé blanc extra-léger. Elle s'étira voluptueusement et regarda le ciel. Mr Kiley l'observait d'un œil appréciateur.

— Je vous crois sur parole ! dit-il.

Emily leva la tête vers le 4B, fronça les sourcils et tendit la main pour prendre le courrier que Mr Kiley tenait.

— Quelque chose pour moi ? demanda-t-elle avec entrain. Oh ! encore une facture ! Je vais mettre le reste du courrier dans les boîtes aux lettres à votre place. Vous êtes toute la journée sur vos pieds, Mr Kiley ! Et moi, je n'ai rien d'autre à faire.

Ce disant, Emily poussait Mr Kiley en direction du trottoir.

— Et j'espère vraiment que vous ne répéterez rien de ce que je vous ai dit à propos de ce pauvre Mr Haynes, ajouta-t-elle. S'il y a quelque chose que je ne peux supporter, c'est bien la médisance.

Mr Kiley poursuivit son chemin le long de la rue ; Emily s'arrêta un moment pour le regarder. C'était une belle matinée. Les enfants encore trop jeunes pour se rendre à l'école jouaient dans les cours, et elle se demanda oisivement pourquoi diable ces jeunes mamans laissaient leurs enfants dans la rue avec des jouets aussi coûteux et pourquoi Mrs Williams ne faisait pas quelque chose pour sa fille. L'enfant des Williams n'arrêtait pas de manger et ressemblait à un ballon dirigeable miniature.

Lorsque Emily se retourna vers le patio, elle nota que Patti Parr était rentrée dans son appartement. Ce fut pour elle un soulagement. Ce n'était pas du tout le bon moment pour que Patti se montrât ; Tod Haynes allait revenir du garage d'un moment à l'autre. Emily se dirigea vers la rangée de boîtes aux lettres ; elle s'occupait à distribuer le courrier quand, sans se retourner, elle entendit, venant du fond de l'allée, résonner des pas lourds derrière elle. Le bruit des pas se rapprocha et cessa brusquement.

— Les censurez-vous également pour nous ? s'enquit la voix de Tod Haynes.

Emily, qui tenait encore à la main la plus grande partie du courrier, tentait de faire entrer le *New Romances* de la vieille Miss Brady dans une fente prévue seulement pour les lettres. Lorsque le journal lui tomba des mains, Tod se baissa rapidement pour le ramasser et le lui rendit. Elle essaya d'articuler le mot : « Merci », mais

sa voix ne lui obéit pas. Tod lui jeta un regard noir, puis s'éloigna à grands pas en direction de la cage d'escalier, laissant Emily Proctor en proie à un sentiment bizarre qu'elle devait plus tard identifier comme étant le commencement de la terreur.

Dès le début, Emily avait été troublée par le mariage de Tod et d'Ann Haynes. Elle était certaine que ça ne durerait pas. Tod Haynes n'était pas du bois dont on fait les maris.

— Tu veux dire qu'il n'a pas suffisamment l'air d'un chien battu ? avait demandé Sam. Laisse-lui le temps.

Ce n'était pas du tout ce qu'avait voulu dire Emily. Tod Haynes avait le regard baladeur (n'importe quelle femme aurait pu s'en rendre compte) et Ann Haynes n'était pas une imbécile. Son charme à elle était fait d'assurance, ce qu'Emily lui envoyait secrètement. Une femme d'affaires assumant des responsabilités et qui se serait attendue à ce que son mari en fît autant. Oh ! bien sûr, si Emily savait cela, ce n'était pas pour l'avoir deviné ou déduit. Les appartements de Roxbury Haven étaient extrêmement proches les uns des autres, et c'était le devoir légitime de la direction d'inspecter les appartements lorsqu'ils se trouvaient libres. Étant donné que le cas s'était présenté pour le 4B peu de temps après l'installation des Haynes au 5B, Emily n'avait pu faire autrement que de surprendre une éloquente conversation qui s'était tenue sur le balcon, un soir d'été, au crépuscule.

Le magnolia que Sam oubliait toujours de tailler poussait près de ce balcon. C'est en l'examinant qu'Emily, qui se tenait près des portes-fenêtres du 4B, avait entendu la conversation des nouveaux locataires.

— Ouille ! avait dit Tod. Je te jure bien qu'un de ces jours je prendrai une hache et que...

Ann s'était mise à rire doucement, et il y avait eu un de ces silences intéressants qui mettaient Emily mal à l'aise.

— Pas de regrets, Mrs Haynes ?

— Pas de regrets, avait répondu Ann, et toi ?

— Oh ! je m'habitue à avoir la corde au cou. Je te l'ai dit quand j'ai fait ma demande : Expérience : aucune référence...

— Tod...

— ... mais beaucoup de bonne volonté pour apprendre. Ann, il faut que ça marche.

— Ça marchera, avait répondu Ann.

— Je veux dire, il *faut* que ça marche. Il faut bien que la vie prenne un sens à un moment quelconque.

Parvenue à ce point de la conversation, Emily s'était rendu compte qu'elle se montrait indiscreète, mais elle se persuadait toujours que cela faisait partie de ses devoirs de syndic d'apprendre à quel genre de locataire elle avait affaire. Les papiers d'identité ne signifiaient rien. Emily ne pouvait jamais voir plus loin que les visages des gens. Aussi avait-elle écouté attentivement tandis que Tod Haynes poursuivait :

— J'ai gâché ma vie une fois. Mais je ne vais pas la gâcher une deuxième fois. Ma chance a tourné le jour où je suis entré aux éditions Curtis et où je t'ai trouvée au bureau de réception. Tu te souviens de ce que tu m'as dit ?

La voix d'Ann avait pris une intonation professionnelle.

— Mr Curtis va vous recevoir d'ici quelques minutes, Mr Haynes.

— Non, avait répliqué Tod. Je veux parler de la chose merveilleuse que tu m'as dite juste avant que j'entre dans le bureau de Curtis. Tu devais savoir que mes genoux tremblaient. « Mr Haynes, as-tu dit, je veux que vous sachiez que j'ai un livre dans ma bibliothèque dont les feuillets sont cornés et que j'aime énormément. Il s'appelle *L'Été dernier*. »

— Ann s'était mise à rire doucement.

— Dire que tu te rappelles ça !

— Un livre dont il s'est vendu exactement six cent vingt-deux exemplaires, avait ajouté Tod. La seule bonne chose que j'aie écrite avant de devenir un fruit sec. Ann... (Sa voix s'était faite vibrante.) Je vais travailler pour Curtis. Je veux me remettre à faire du bon travail.

Silence de nouveau. Tout en humant le parfum des magnolias, Emily avait commencé à se sentir coupable. Ayant classé dans son esprit tout ce qu'elle avait appris des nouveaux locataires du 5B, elle s'apprêtait à s'éloigner de la porte-fenêtre, quand Ann s'était remise à

parler :

— Tod, ce n'est pas pour ça que tu m'as épousée, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Je ne voudrais pas que tu te serves de moi. Je t'aime trop pour me contenter d'être la femme dont tu as besoin jusqu'à ce que tu aies réussi.

— Ne sois pas stupide.

À l'intérieur du 4B, Emily avait entendu et hoché la tête d'un air approbateur. Son instinct ne la trompait jamais. Tod Haynes n'était pas du bois dont on fait les maris.

La confirmation de ses pressentiments arriva à point nommé. Chaque matin, Ann Haynes sortait pour se rendre à son bureau tandis que son mari restait à la maison, situation qu'Emily jugeait déplorable.

— S'il a habitude sa femme à travailler pour lui, pourquoi pas ? avait dit Sam.

Mais Sam ne comprenait pas. Il était dangereux de laisser seul un homme comme Tod Haynes. Il avait trop de charme, comme l'avaient aussitôt remarqué toutes les femmes de Roxbury Haven. Il y avait Mrs Abrams, qui approchait de ses soixante-dix ans et s'intéressait à Tod Haynes parce qu'il lui rappelait son petit-fils Robert, cantonné en Allemagne.

— À l'OTAN, avait-elle précisé à Tod, très près du général Norstadt.

Tod était si charmant que Mrs Abrams en avait laissé filer une maille du chandail qu'elle tricotait pour Robert, et son mari avait levé les yeux du *Journal de Wall Street* pendant trente secondes de suite.

Il y avait Miss Fanny Brady, qui n'avait cessé de jouer les utilités depuis les débuts du cinéma et qui ne prendrait jamais sa retraite. Fanny avait un faible pour les dessous orange et rose, et la couleur de ses cheveux variait du roux à l'argent. À peine avait-elle entendu Tod travailler sur sa machine à écrire qu'elle avait tenté de le persuader de raconter l'histoire de sa vie.

— Ça ne serait pas monotone, lui avait-elle promis. J'ai des souvenirs...

— Seulement des souvenirs ? l'avait taquinée Tod. J'aurais pensé que votre avenir était encore plus intéressant.

Depuis ce temps, le visage de Miss Fanny Brady s'illuminait chaque fois que Tod traversait le patio ou qu'il apparaissait sur son balcon pour fumer une cigarette ou prendre son café.

Emily avait remarqué tout cela bien avant que l'appartement 4B ne fût loué. Elle avait appris à en vouloir à Tod Haynes. Jamais elle ne s'était offert le luxe (ou ne s'était donné la peine) de comprendre pourquoi. Jamais elle ne s'était dit, alors qu'elle partageait avec Sam un petit déjeuner monotone, que c'était à Ann Haynes, en vérité, qu'elle en voulait. Mais grâce à cet art ancien qu'est l'intuition féminine, c'est le jour où Patti Parr avait loué l'appartement 4B qu'Emily avait compris que les ennuis allaient commencer à Roxbury Haven.

En général, c'était Emily qui faisait visiter les appartements. L'activité de Sam se limitait à l'entretien de l'immeuble le matin, avant de partir pour son travail à mi-temps. Mais le matin où Patti Parr avait traversé le patio en faisant claquer ses talons avec assurance et où elle avait d'un doigt provocant appuyé sur la sonnette marquée « Direction », Sam avait rajusté ses bretelles, enfilé le joli sweater italien qu'Emily lui avait offert (semblable à l'un de ceux que portait Tod Haynes), et escorté Miss Parr à l'étage. Ils étaient restés absents beaucoup plus longtemps que d'ordinaire. Lorsque Emily était montée à son tour ostensiblement pour voir si les tringles à rideaux fonctionnaient bien, elle avait trouvé sur le palier un groupe joyeux de trois personnes. La porte de Tod Haynes était ouverte. Il se tenait sur le seuil et bavardait avec Patti Parr comme s'ils avaient été de vieux amis.

— Je trouve l'appartement exquis, s'était-elle écriée en voyant approcher Emily, mais je voulais voir de quoi il avait l'air une fois meublé. Mr Haynes était sur son balcon et m'a entendue.

— Que ne ferait-on pas pour être de bons voisins ! avait dit Tod. Qu'en pensez-vous, Mrs Proctor ? Aurai-je droit à une commission pour avoir loué l'appartement ?

Puis il s'était mis à rire.

— Je ne faisais que plaisanter. Je vais avoir une nouvelle voisine... cela me suffit comme commission.

Lorsque Patti Parr avait emménagé, Tod Haynes s'était montré

d'un grand secours pour monter les rideaux. Emily n'aurait pas pensé que Patti fût du type intellectuel, mais Tod s'était également montré très secourable pour les caisses de livres. Un jour, un paquet exprès était arrivé pour Patti ; Emily le lui avait porté au 4B et avait trouvé Tod dans une position bizarre : étalé sur le divan, un verre dans une main, une feuille de papier tapée à la machine dans l'autre. En apercevant Emily à la porte, il avait levé les yeux. Elle devait avoir un air désapprobateur car il avait froncé les sourcils et lui avait adressé un sourire en biais.

— Patti, avait-il dit, vais-je lire ce chapitre à Mrs Proctor, celui qui me tracassait ? Je vous ai dit que j'aimerais connaître les réactions d'une femme.

Patti avait secoué vivement la tête. Emily n'était pas censée le voir, mais *elle* l'avait vu. C'était une sorte de signal entre eux. Emily n'avait pas compris, mais elle ne s'était pas montrée surprise quand, quelques jours plus tard, elle avait entendu Tod et Ann se disputer dans le garage.

— Tod, je t'ai averti, avait dit Ann. Je ne veux pas que tu te serves de moi.

— Tu fais des histoires pour rien du tout, avait répondu Tod. J'avais seulement pris quelques verres...

— Tu sais quel effet la boisson a eu sur toi, une fois...

La discrétion avait interdit à Emily d'en entendre davantage, mais elle s'était trouvée prête pour la grande rupture quand celle-ci s'était produite. La chose était arrivée quand Tod avait placé son manuscrit. Il était rentré chez lui au volant d'une décapotable noire d'occasion, mais grande. La voiture avait parcouru l'allée et s'était engouffrée dans le garage en produisant un bruit merveilleux. Un moment plus tard, Tod avait traversé le patio à grands pas. Cela se passait au mois de novembre. La pluie pouvait commencer d'un moment à l'autre. Le ciel était de plomb. Emily avait déjà rassemblé ses outils de jardinage.

— Permettez-moi de vous aider, avait dit Tod, en prenant le sac d'engrais. Dites-moi, Mrs Proctor, mettez-vous de petits parapluies sur vos plantes quand il pleut ou les laissez-vous exposées dehors dans ce monde cruel ?

Emily s'était montrée quelque peu surprise, puis elle avait compris que, de nouveau, Tod avait bu. Devant la porte d'Emily, il avait ajouté :

— Ne vous faites pas de mauvais sang à mon sujet. Je monte directement chez moi comme un bon petit garçon et je vais téléphoner à ma femme ; ensuite je l'emmènerai dîner quelque part, puis danser, peut-être même prendrons-nous une fusée pour aller dans la lune.

Il avait gravi l'escalier à grandes enjambées, laissant Emily pantoise.

Mais Tod Haynes n'était pas sorti avec sa femme ce soir-là. Il n'était pas sorti du tout pendant un certain temps.

Il faisait presque sombre lorsque Patti Parr était descendue et avait sorti du garage sa petite voiture étrangère. Au milieu de l'allée, le moteur avait calé. Emily avait entendu Patti essayer de la faire démarrer de nouveau. Puis Tod était descendu à son tour et avait tenté de l'aider. En vain. À ce moment, la pluie s'était mise à tomber. Au milieu de grands éclats de rire, Tod était rentré dans le garage en poussant la petite voiture et en étant ressorti au volant de la sienne. Emily avait vu Patti monter auprès de Tod et tous deux s'étaient éloignés en voiture.

À l'heure habituelle, Ann Haynes était rentrée de son travail. Comme c'était une femme de bon sens, qui lisait les prévisions météorologiques avant d'aller travailler, elle portait un imperméable à capuchon. Emily l'avait regardée monter l'escalier, puis observée à sa fenêtre. Elle avait vu Ann sortir plusieurs fois sur le balcon. Il pleuvait plus fort. Comme les heures s'écoulaient, Emily s'était sentie torturée par l'indécision. Devait-elle dire à la pauvre Mrs Haynes que son mari était sorti après avoir bu ? Par une soirée pluvieuse comme celle-là, il risquait d'avoir un accident de voiture. Étant donné que Sam se trouvait au travail, Emily n'avait eu personne à qui demander conseil. Tandis qu'elle se tenait assise auprès du téléphone à réfléchir, la sonnerie de l'appareil avait retenti. Emily avait décroché.

— Mrs Proctor ? avait demandé Ann Haynes, presque timidement. Est-ce que par hasard vous n'auriez pas vu mon mari sortir à un moment quelconque, cet après-midi ?

— Mon Dieu, si, avait répondu Emily. Il ne faut pas vous faire de souci, il est sorti dans sa voiture.

— Sa voiture ? avait fait Ann Haynes en écho.

— La voiture au volant de laquelle il est rentré à la maison. Il en avait l'air très satisfait. Et puis un peu plus tard, cette délicieuse Miss Parr qui habite juste à côté de chez vous a voulu se servir de sa propre

voiture, mais elle a calé. Votre mari est descendu et l'a emmenée...

— Merci ! avait dit Ann Haynes d'un ton brusque.

Le déclic avait retenti dans l'oreille d'Emily. Tout en replaçant le combiné sur son support, elle s'était rendu compte avec un certain malaise qu'elle en avait peut-être trop dit. Mais elle éprouvait également un vague sentiment de satisfaction.

Le lendemain matin, Mrs Haynes n'était pas allée travailler. Au milieu de la matinée (le temps s'était fixé au beau et tous les habitués du patio se trouvaient à leur place), Patti Parr était rentrée en taxi. Deux heures plus tard, la décapotable noire de Tod Haynes avait remonté bruyamment l'allée. Dix minutes après, la dispute avait éclaté. Aucun de ceux qui se trouvaient dans le patio n'avait été épargné, jusqu'à ce que Tod se fût souvenu des portes-fenêtres du balcon et les eût refermées bruyamment.

Emily était en train de changer une lampe au palier du rez-de-chaussée quand Ann Haynes était sortie du 5B, une valise à la main, et s'était mise à descendre l'escalier. Tod la suivait.

— Mais c'est fou ! rugissait-il. Je suis sorti pour fêter le placement de mon manuscrit. Je voulais aller te chercher au bureau, mais j'ai rencontré un vieux copain...

— Pas tellement vieux copain, si j'en crois ce qu'on m'a dit ! lui avait lancé Ann par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu as entendu dire ? Qu'est-ce qu'on t'a raconté ? C'est un mensonge.

— J'ai un témoin. Tu verras bien au tribunal !

Tod avait dévalé l'escalier à grandes enjambées.

— Je ne te laisserai pas partir, Ann, avait-il insisté. Je ne te laisserai pas me quitter !

Mais Ann l'avait quitté en lui claquant pratiquement la porte au visage. Il avait juré à mi-voix, s'était retourné et avait aperçu Emily sur son échelle. Il l'avait regardée d'un air bizarre pendant quelques secondes puis il avait regagné son appartement.

Le regard que Tod avait décoché à Emily le jour où Ann l'avait quitté pouvait passer pour un sourire, comparé au regard torve et

furieux auquel elle eut droit alors qu'elle distribuait le courrier du matin. Personne ne lui avait jamais fait aussi peur ; jamais personne n'avait tenté de l'écraser dans l'allée. Elle aurait aimé en discuter avec quelqu'un ; mais Sam était encore endormi, et quand les habitués du patio firent leur apparition, Mr Abrams s'enterra derrière son journal et Mrs Abrams fit ses délices d'une nouvelle lettre de Robert. Fanny Brady avait un magazine, et l'ambiance familière qui s'établit à Roxbury Haven amena Emily à se persuader que les deux incidents étaient de peu d'importance. Elle se remit à soigner ses rosiers, mais ne tarda pas à prendre conscience avec une certaine gêne qu'un regard pesait sur sa nuque. Elle se retourna lentement. Tod Haynes se tenait sur le balcon du 5B. Il n'avait pas de tasse de café à la main ; il ne fumait pas. Il la regardait de ce même air malveillant et, même lorsqu'elle se retourna pour lui faire face hardiment, il continua de la contempler fixement. Eût-elle été encline à croire de telles balivernes, Emily aurait pensé qu'il lui jetait le mauvais œil.

Au bout d'un moment, Tod rentra chez lui. Emily fut soulagée, mais bientôt cette bizarre impression l'envahit de nouveau, la sensation désagréable d'être observée. Elle leva les yeux vers le balcon. Il n'y avait personne.

— Emily...

Elle se retourna brusquement. Tod Haynes se tenait à moins de soixante centimètres d'elle. Emily se retint de hurler ; ce fut tout ce qu'elle parvint à faire.

— Oh ! je vous ai fait peur, ma chère ? dit-il chaleureusement. J'en suis désolé.

Emily fut momentanément paralysée. En dépit de son attitude familière avec les autres femmes, jamais Tod ne l'avait appelée par son prénom. Et comme si cela ne suffisait pas, il la prit par le bras, l'attirant vers lui.

— Je suis simplement descendu, dit-il, pour voir si vous vouliez bien demander à Sam de m'aider à sortir ma malle du garage.

— Votre malle ? répéta Emily d'une voix faible. Est-ce que vous partez ?

Tod Haynes sourit d'une façon bizarre et terrifiante.

— On ne sait jamais, n'est-ce pas, Emily ?

Sam prit sa gamelle et se dirigea vers la porte. Emily crut qu'il allait partir sans rien dire du tout. Sur le seuil il se retourna.

— Haynes a réellement essayé de t'écraser ? demanda-t-il.

— Ce matin dans l'allée. Et je n'invente pas cette histoire. Le facteur l'a vu lui aussi. Et, Sam, si tu savais de quelle façon il m'a regardée près des boîtes aux lettres...

— Tu lisais encore les cartes postales adressées aux locataires ?

— Je ne *lisais* rien du tout ! Et puis il y a un petit moment... dans le patio. (Emily baissa le ton.) Il s'est montré *si familier*.

— Avec toi ?

Emily n'apprécia pas le ton de Sam. Il n'était pas impressionné. Il est vrai qu'Emily regardait quelquefois le courrier, mais c'était simplement pour voir d'où étaient les cachets de la poste. Certaines personnes avaient des amis intéressants dans des endroits intéressants, et ne se contentaient pas d'un mari qui se moquait éperdument de voir sa femme menacée et insultée.

— Cette façon qu'il a de me *regarder* ! Sam, je crois que le divorce l'a dérangé mentalement.

— Il m'a paru normal quand je l'ai aidé à monter sa malle, dit Sam. Je ne vois pas pourquoi un homme se tracasserait à propos d'un divorce.

— Sam Proctor !

Mais Sam n'était absolument pas compréhensif. Il se retourna pour partir.

— Et j'ai un petit conseil à te donner, Emily. Ne reste pas plantée au milieu des allées.

Sam partit travailler. Il ne serait pas de retour avant minuit ; Emily resta seule avec ses doutes, qu'elle tenta de chasser par le raisonnement. Mrs Haynes était partie en coup de vent, en n'emportant qu'une valise. Il n'était pas déraisonnable de penser qu'elle avait laissé derrière elle des affaires à emballer. Emily écouta le frottement de la malle sur le plancher au-dessus de sa tête ; les

bruits lui paraissaient beaucoup plus aigus maintenant.

Un peu plus tard, une autre chose étrange se produisit. Emily entendit Tod Haynes descendre l'escalier. Il sortit sur le patio et se mit à parler au vieux Mr Abrams, qui s'était installé seul au soleil. Personne ne parlait au vieux Mr Abrams. La curiosité d'Emily la fit sortir.

— ... Trente-sept ans ! disait le vieil homme d'un ton excité. Trente-sept ans dans la quincaillerie. Outils, fournitures de plomberie. Oui, monsieur. Tout ce que vous voulez savoir à propos de la quincaillerie, je peux vous le dire.

— Où puis-je acheter une bonne scie ? demanda Tod.

— Il y a toutes sortes de scies, dit Mr Abrams. Quel genre de scie voulez-vous ?

Tod hésita. Il se retourna lentement et vit Emily debout à quelques mètres de lui. Il la regarda fixement, jusqu'à ce qu'elle éprouvât la même sensation qu'elle avait ressentie lorsqu'il l'avait regardée du haut de son balcon.

— Pourquoi voulez-vous une scie ? insista Mr Abrams.

— Quand quelque chose est trop grand, dit Tod les yeux toujours fixés sur Emily, il faut le couper.

Puis il s'éloigna sans un mot de plus. Lorsqu'il revint, il était porteur d'une scie neuve et d'un rouleau de corde. Emily ne le vit pas jusqu'à ce que l'obscurité fût tombée. Entre-temps elle écouta. Elle tendit l'oreille pour percevoir le bruit de la scie, mais en vain. Elle tendit l'oreille pour entendre le bruit de la malle, mais n'entendit rien. Tout ce qu'elle perçut fut un bruit de pas. Des pas lourds, les pas d'une personne qui médite. Lorsque Emily se trouvait seule, inoccupée, tous les bruits de l'immeuble semblaient amplifiés. Elle entendit Patti Parr descendre et partir à un rendez-vous. Les Smith regagnèrent leur appartement. Harry Stokes rentra et ressortit. Au-dessus de sa tête les pas continuaient toujours. Une fois, ils s'arrêtèrent, et pendant quelques secondes, Emily put entendre la douche couler. Puis il y eut un bruit de verre qui se brisait dans la cuisine. Quelques minutes plus tard, elle entendit des pas pesants descendre l'escalier et s'arrêter devant sa porte. Emily se demanda pourquoi elle se sentait si tendue au moment où la sonnette retentit.

Elle ouvrit la porte et se trouva face à Tod Haynes.

— Emily, dit-il.

Puis il lui sourit d'un air bizarre.

— Je savais que vous attendriez près de la porte.

Il avait bu. Ses cheveux étaient ébouriffés et sa cravate de travers. Lorsqu'il s'avança d'un pas, Emily s'appuya contre la porte.

— N'ayez pas peur de moi, Emily. Je n'ai pas l'intention d'entrer. Il portait un ballot qu'il faisait passer d'un bras sous l'autre.

— Le linge sale, expliqua-t-il. J'oublie tout le temps de le porter depuis que je me retrouve célibataire... Emily, je sais à quel point vous remarquez tout, alors j'ai pensé vous faciliter les choses. Il y a une femme qui va monter chez moi ce soir. Non, ne dites encore rien, protesta-t-il tandis qu'elle ouvrait la bouche. Je vous l'annonce parce qu'elle va peut-être arriver pendant que je serai sorti et je ne veux pas que vous vous fassiez du souci à ce propos. Vous vous faites tant de mauvais sang pour nous tous.

Lorsque Emily retrouva l'usage de sa voix, elle ne la reconnut pas tant elle était aiguë.

— Mr Haynes, dit-elle, vous avez bu.

— Je le sais. C'est terrible, n'est-ce pas ? J'ai toutes sortes de mauvaises habitudes, comme d'emmener de jolies filles en voiture lorsque leur véhicule refuse de démarrer.

— Et de ne pas revenir avant le lendemain !

— Ah ! voilà, fit Tod rayonnant, je savais que vous aviez remarqué cela ! Je me demandais qui d'autre aurait pu être au courant. Qui d'autre, sinon cette chère Emily ?

Son sourire n'avait rien d'engageant. Au fond de ses yeux, il y avait cette même expression qui avait terrifié Emily toute la journée.

— Mr Haynes, dit-elle d'un ton ferme, je ne suis pas responsable de votre mauvaise conduite.

— C'est vrai, reconnut Tod. C'est vrai, mais lorsque la femme que j'attends arrivera (si elle arrive avant que je revienne), contentez-vous de fermer les yeux et laissez-la monter sans vous occuper d'elle, je vous prie ! Elle aura une clef. Elle vient seulement chercher sa malle.

— Vous voulez dire qu'il s'agit de votre femme ? demanda Emily.

Tod secoua tristement la tête.

— Emily, ma chère, je n'ai pas de femme...

Il laissa traîner ces mots derrière lui tout en s'éloignant. Mais ce n'est que lorsqu'il fut parti qu'Emily commença à se demander comment Ann Haynes allait descendre cette énorme malle.

Près de deux heures s'étaient écoulées lorsque Emily entendit un bruit de pas dans le patio. Elle se précipita vers la fenêtre pour voir Mrs Haynes, encapuchonnée dans son imperméable, pénétrer dans l'immeuble. Les pas gravirent l'escalier. Un instant plus tard la porte de l'appartement s'ouvrit ; Mrs Haynes pénétra chez elle et s'avança lentement. Emily guetta le bruit de la malle, mais rien ne se produisit. Au bout d'un moment, les pas se firent entendre sur le balcon. Silencieusement, Emily entrouvrit sa porte. Maintenant elle sentait une odeur de cigarette. Puis le bruit vint, un rapide halètement de surprise.

— Je te croyais plus maligne que ça, dit Tod calmement. T'imagines-tu que j'allais te laisser t'en tirer ?

Il n'y eut pas le temps d'une réponse. Alors qu'Emily restait debout, glacée, pensant que Tod avait dû rentrer sans qu'elle s'en rendît compte, il y eut un bruit sourd, un grattement, puis les portes-fenêtres furent rapidement fermées. Simultanément, un mégot incandescent descendit en spirale et tomba aux pieds d'Emily. Elle le ramassa. Il portait des traces de rouge à lèvres.

Emily rentra précipitamment dans son appartement et ferma la porte derrière elle. Elle osait à peine respirer. Rapidement, elle revécut sa journée en esprit : la colère sur le visage de Tod quand il était rentré chez lui du tribunal ; l'incident dans l'allée ; les bizarres changements d'humeur de Tod ; la malle, la corde et la scie... À ce rappel, elle eut un sursaut. Puis un nouveau tumulte se fit entendre : il y eut un bruit de semelles, un frottement qui aurait pu être provoqué par une chaise que l'on déplace, un craquement... finalement, un bruit lourd et sourd qui ébranla le plafond.

Emily attendit. Tout était terminé. Non. Maintenant le bruit de pas reprenait. Lorsqu'il cessa, Emily comprit que l'on traînait la malle sur le plancher ; après cela, encore des pas. Et ce fut la douche qui se mit à couler... fort. Elle coula pendant longtemps. Pour quoi faire, cette douche ? Pour laver... quoi ? Seule dans son monde de bruits, Emily

fut prise de panique. Elle courut vers le téléphone. La *police* ? Elle hésita. C'était peut-être ridicule. Sam. Oui, elle allait appeler Sam, à son travail, et tenter de lui faire comprendre. Puis elle s'immobilisa, le téléphone à la main. La douche coulait toujours mais maintenant il y avait un bruit, plus proche. La porte juste au-dessus d'elle se ferma bruyamment, et des pas pesants descendirent l'escalier. Ils s'arrêtèrent devant sa porte, il y eut un silence de plusieurs secondes avant qu'ils ne s'éloignent lentement. Emily reposa le téléphone sur son support et se précipita vers la fenêtre. Tod Haynes traversait le patio. Il avait les épaules tombantes, la tête baissée, et, sous un bras, il portait, enveloppé dans un journal, un objet qui aurait pu être une scie.

Emily était terrifiée, mais il fallait qu'elle sût. Elle attendit que Tod eût disparu au bas de l'allée, puis elle s'empara de son passe. Elle monta sans que personne la remarque et ouvrit la porte du 5B. À l'intérieur, tout était plongé dans le noir ; une seule lumière provenait de la salle de bains. Emily attendit que son regard se fût adapté à l'obscurité. Debout, près de la porte, il y avait une malle. Autour de la malle, bien serrée, la corde. Au bout de cette corde était fixée une étiquette de bateau sur laquelle (la lumière de la salle de bains lui permit de déchiffrer) était portée l'adresse de Mrs Haynes. Emily s'avança en se tenant à distance respectueuse de la malle. La salle de bains l'attirait comme un aimant. Tout en se dirigeant vers elle son pied heurta un objet brillant par terre. Elle le ramassa. C'était un verre d'où émanait encore une odeur de whisky.

Emily entra dans la salle de bains. La douche marchait à plein régime ; la vapeur sortait à flots par-dessus la porte de la cabine ; à tel point qu'il était difficile de voir clair dans la petite pièce. Il fallait qu'Emily sache ce qui se trouvait derrière la petite porte en verre dépoli, mais pour le moment elle était paralysée. Elle n'avait pas vu trace de Mrs Haynes.

Emily n'était pas seule dans l'appartement. Elle le comprit au moment où la porte de la salle de bains se referma avec un bruit sec derrière son dos. Elle hurla et se retourna brusquement. La poignée de la porte tournait encore. Elle l'agrippa des deux mains et tira de toutes ses forces, luttant contre son adversaire quel qu'il fût pour tenter de rouvrir la porte... quand enfin ses doigts rencontrèrent la clef...

Le hurlement d'Emily fut déchirant et dura longtemps. Assez longtemps pour que tous les résidents de Roxbury Haven s'agglomèrent devant l'appartement 5B, où ils restèrent, impuissants,

face à la porte fermée. Enfin l'on vit arriver Tod Haynes qui gravissait l'escalier deux marches à la fois. Tandis qu'il s'empressait d'ouvrir la porte, les deux agents de police que Fanny Brady venait prudemment d'arrêter à bord d'une voiture de patrouille se frayèrent un chemin à travers le groupe à coups d'épaules. Ils allèrent droit à la salle de bains d'où émanaient les cris (des cris qui faiblissaient maintenant) et frappèrent à coups redoublés sur le battant. L'autorité dont ils firent preuve leur valut un résultat. Échevelée, ruisselante, et bafouillant de façon hystérique, Emily sortit de la salle de bains embuée de vapeur.

— Mais, Mrs Proctor, s'exclama Tod, que faisiez-vous donc là ? Emily le regarda, horrifiée.

— Assassin ! haleta-t-elle.

Emily était entourée d'un cercle de visages, les visages incrédules, surpris de ses locataires. Personne ne paraissait comprendre.

— Assassin ! répéta-t-elle. Il l'a découpée dans la douche avec une scie. Il a fourré ses restes dans une malle !

Tod Haynes ne dit rien. Un des agents entra dans la salle de bains et ferma le robinet de la douche. Il n'y avait dans la cabine aucune tache de sang, pas le moindre fragment d'os. On trouva la scie sur l'évier de la cuisine.

— Je l'ai achetée pour élaguer cette branche de magnolia qui pend sur le balcon, expliqua Tod. Je me cogne la tête dessus depuis un an.

À partir de cet instant, tout parut se produire comme dans un rêve. Un des agents jeta un coup d'œil sur le balcon et revint en frottant la bosse qu'il s'était faite au front en heurtant le magnolia. Il ne restait plus que la malle qui, une fois ouverte, ne montra rien d'autre que les vêtements de Mrs Haynes, y compris l'imperméable à capuchon. Tandis que la vérité se frayait lentement un passage dans les pensées confuses d'Emily, Tod alluma négligemment une cigarette, jeta un coup d'œil sur le filtre, puis essuya la dernière trace de rouge à lèvres au coin de sa bouche.

— C'était donc vous ! s'écria Emily. C'est vous qui êtes revenu ! Vous êtes Mrs Haynes !

Tout le monde regarda Emily bizarrement.

— Je connais quelqu'un qui a des visions, dit l'agent qui prit Emily par le bras. Venez, ma petite dame. Je connais un bon docteur qui

aura beaucoup de plaisir à s'entretenir avec vous.

Emily ne pouvait rien faire. Elle se sentit entraînée à travers le groupe des locataires étonnés et comprit pourquoi Tod Haynes avait manigancé toute cette histoire. C'était afin de la discréditer. Personne, elle en était sûre, ne croirait plus jamais un traître mot de ce qu'elle dirait.

Mais à la porte, ils furent arrêtés par un homme vêtu d'un imperméable qui ne paraissait pas beaucoup plus à l'aise qu'Emily.

— J'ai sonné en bas, expliqua-t-il, mais on ne répond pas. J'ai une assignation pour...

Il s'arrêta afin de lire le papier qu'il tenait à la main.

— Mrs Emily Proctor. Témoin : procès Haynes contre Haynes. Emily jeta un rapide regard vers Tod, à temps pour surprendre ce que personne d'autre ne vit et n'aurait pu comprendre : un sourire de satisfaction profonde.

FAUX, FAUX ET FAUX

James Holding

C'est curieux comme une petite chose, un mot ou un geste, par exemple, peut brusquement vous remettre en mémoire un incident de votre vie passée auquel vous ne pensiez plus depuis des années. Ce fut ce qui arriva quand je payai mon Negroni au patron du bar, chauve et bedonnant.

Ayant une heure à passer dans une ville inconnue, j'entrai dans un bistrot près de la gare appelé Gallagher's Tavern. Il était désert. À deux heures et demie de l'après-midi il ne s'y trouvait pas une âme en dehors du patron chauve. Je m'assis sur un tabouret et commandai un Negroni.

— Un Negroni, répéta le patron avec une inflexion de voix que l'on eût pu prendre pour du mépris.

Et il se mit à composer le mélange d'une main experte.

Je ne pense pas que ce soit là une boisson très répandue de par le monde, mais c'est celle que je préfère, surtout depuis que j'en ai entendu parler comme étant un « marteau de velours ». J'aime cette expression, même si je ne suis pas fou de la saveur du breuvage. J'adore les phrases, les sonorités. Pour cette raison, la plupart de mes amis me donnent le nom de « Professeur » Carmichael. Ils prétendent que je parle vraiment comme un professeur. Ce n'est pas vrai mais ils estiment que cela revient au même. Je n'ai rien d'un professeur sérieux, naturellement. Je ressemble davantage à un étudiant... étudiant en pognon vite gagné.

Mais le patron du bar ignorait tout cela. Il dut simplement penser que j'étais un peu dingue pour commander un Negroni à deux heures et demie de l'après-midi.

Je bus une gorgée puis jetai un coup d'œil autour de moi. L'endroit était crasseux, sombre, déprimant. Mais je n'étais là que pour tuer le temps.

Lorsque je me retournai vers le patron, je le vis qui me regardait.

— Ça fera soixante-cinq cents, dit-il.

Je fus surpris.

— J'en prendrai peut-être un autre. Vous tenez à ce que je vous paie verre après verre ?

— Si ça ne vous ennuie pas, oui, répondit-il. C'est une règle de la maison. Avec une clientèle comme la mienne, on n'est jamais trop prudent.

Je me trouvais être en fonds. Je sortis donc un billet de vingt dollars que je lui tendis d'un geste désinvolte.

Il le prit et l'emporta vers sa caisse enregistreuse située derrière le bar. Il eut alors un de ces petits gestes inattendus dont je parlais il y a un instant. Il tint un moment mon billet de vingt dollars sous une lampe électrique, l'examinant longuement de part et d'autre. Ce geste me remit instantanément en mémoire, même après quinze années passées, ma première timide aventure dans ce que l'on appelle le crime.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, amusé. Est-ce là aussi une règle de la maison ? Je peux vous assurer que ce billet est bon.

Il hocha la tête et fit sonner sa caisse enregistreuse. « D'accord », dit-il. Et, sans s'excuser, il plaça ma monnaie devant moi sur le comptoir.

À présent, mes souvenirs, remués par la façon d'agir de cet individu, me revenaient en foule avec cette nostalgie qu'un libertin mûrissant doit éprouver à l'évocation de sa première idylle. Je demandai au gros patron :

— Comment vous appelez-vous ?

— Bothwell.

Pour la première fois je sentis passer dans sa voix un léger trouble.

— Drôle de nom pour un patron de bar, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde. Je le trouve plutôt solide et, par un certain côté, plutôt représentatif. Peut-être vos parents aimaient-ils particulièrement Marie Stuart ?

Mon érudition ne l'atteignit pas.

— Je ne sais pas. Je ne les ai jamais connus.

Je fis claquer ma langue. L'homme se mit à essuyer avec un torchon sale un verre de forme ancienne.

— Savez-vous, Bothwell, commençai-je en guise d'essai, que ce que vous venez de faire avec mon billet me rappelle ce qui est arrivé à l'un de mes amis il y a plusieurs années ?

Il leva un sourcil.

— Ah ?

— Oui. Il portait le nom de Hank. Il est mort maintenant. J'éprouvais un besoin presque invincible de parler de cela. Le héros de l'histoire ne s'appelait pas Hank, pas plus qu'il n'était mort. Son nom était tout bonnement Carmichael et, pour l'instant, il essayait de tuer le temps dans une ville inconnue.

— Vous voulez que je vous raconte ?

Bothwell ne montra aucun intérêt particulier.

— Si ça vous chante.

— Eh bien, à en juger par votre réaction en ce qui concerne mon billet de vingt dollars, vous me paraissez capable de distinguer un vrai d'un faux.

Je décidai de pontifier un peu.

— Connaissez-vous le montant approximatif des faux billets américains sortis, mettons en 1945, à la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

Il secoua négativement la tête.

— 59 000 dollars. Et savez-vous que cette modeste production de fausse monnaie s'est élevée à 2 200 000 dollars en l'année fiscale 1961 ?

Bothwell émit un grognement. Je n'aurais su dire si c'était parce que je l'ennuyais ou bien parce que mon savoir l'impressionnait. Je continuai.

— Et savez-vous, de plus, que ces faux billets atteignent maintenant la somme presque incroyable de plus de quatre millions de dollars par an ? Plus de quatre millions de dollars !

— Qui êtes-vous ? fit Bothwell en essuyant le bar avec le même torchon sale. Un fédéral ?

Mais tout cela dit avec l'air d'un homme qui s'en moque de toute façon. Je ris.

— Non. Mais, dans mon métier, j'amasse quantité d'informations curieuses.

Je m'attendais à ce qu'il montrât quelque curiosité en cherchant à savoir en quoi consistait ce travail. Mais non. Aussi trouvai-je autre chose.

— Vous rendez-vous compte que, durant la Guerre Civile, 33 % des billets émis par nos banques d'État furent soupçonnés de faux ?

Il grogna de nouveau. Je commençai donc l'histoire.

— De plus, Bothwell, saviez-vous que les progrès rapides de la technique en matière d'imprimerie font de la contrefaçon une chose facile qu'un gosse de seize ans peut parfaitement réussir s'il en a l'occasion ?

— Jusqu'à présent, dit Bothwell, je l'ignorais.

— Mon ami Hank aussi. Jusqu'au jour où il l'apprit en lisant le *Financial Journal* par-dessus l'épaule de quelqu'un dans le métro.

Je pensais que c'était là une introduction assez tentante pour la suite de mon histoire. Mais Bothwell demeura impassible. Il se contenta de lever son autre sourcil, ce fut tout.

Je continuai néanmoins :

— Mon ami Hank était alors très jeune. Vingt-deux ans. Il travaillait pour la première fois après avoir obtenu ses diplômes à Darmouth. Un vrai travail de domestique. Garçon de course bon à tout faire dans une imprimerie. Il s'agissait de l'imprimerie universitaire d'un grand collège connu. Hank commençait par le bas, mais il entendait bien arriver le plus vite possible au sommet. Aussi étudia-t-il énormément tout ce qui avait trait à l'imprimerie et à ses divers procédés. Il posait à son patron, un type nommé Colbaugh, directeur de l'usine, autant de questions techniques qu'il le pouvait, et il observait d'un œil exceptionnellement perçant la façon dont les ouvriers menaient à bien leurs différents travaux. De ce fait, bien que sa condition dans cette imprimerie fût très modeste, il attira bientôt

l'attention du directeur, Colbaugh, très satisfait de lui.

— Cela se comprend, dit Bothwell.

Je souris. Au moins, maintenant, il écoutait, et il me restait encore une demi-heure à passer.

— Oui, repris-je, Hank eut un soir la preuve de cette satisfaction : Colbaugh l'invita chez lui pour lui montrer sa collections de pièces de monnaie anciennes, chose qu'il n'avait jamais faite pour un employé vieux seulement de six mois à l'usine. Colbaugh était un vrai collectionneur, spécialiste des pièces de cinq *cents* pour une raison qui demeura obscure pour Hank. Celui-ci ne manqua pas cependant de remarquer l'attachement presque avunculaire – il n'y a pas d'autre mot pour décrire exactement l'attitude de ce vieux garçon – pour un lot de vieilles pièces très ordinaires et au pouvoir d'achat si bas qu'elles étaient indignes d'être remarquées par un garçon ambitieux comme Hank. Malgré tout, celui-ci témoigna un intérêt poli à la marotte de Colbaugh, qui continuait de lui donner de multiples détails sur une pièce particulière qu'il désirait désespérément pour sa collection : une pièce de cinq *cents* arborant un bison avec seulement trois pattes visibles. Hank y prêta fort peu attention jusqu'à ce que Colbaugh fît remarquer en passant qu'il lui faudrait payer cette pièce trois cent soixante dollars environ étant donné sa rareté.

Je m'arrêtai, attendant que Bothwell dise quelque chose, qu'il manifeste peut-être quelque surprise devant le prix élevé des pièces de monnaie anciennes. Il se contenta de poser son torchon et, s'appuyant de ses deux bras raidis contre le bar, il me regarda. Visiblement, mon histoire l'intéressait. Mais il ne fit aucun commentaire.

— Trois cent soixante dollars ! dit Hank à Colbaugh. Vous voulez dire qu'une cinq *cents* peut valoir aussi cher ?

« Colbaugh confirma, ajoutant qu'il avait déjà payé à Goodblood & C°, ses marchands, beaucoup plus que cela encore pour certaines pièces de sa collection. Hank regagna ce soir-là sa chambre meublée de West Side vraiment très impressionné. Et ce fut le lendemain matin que, dans le métro, alors qu'il se rendait au travail, il lut l'article dont je vous ai parlé dans le *Financial Journal*.

Après m'avoir demandé la permission, d'un haussement de ses sourcils, Bothwell alluma une cigarette. Il exhala une longue bouffée de fumée avant de dire :

— Je me demandais quand vous reparleriez de cela.

Il monta immédiatement d'un cran dans mon estime. Au moins semblait-il savoir reconnaître la compétence d'un conteur à construire une histoire. Je hochai la tête et bus une autre gorgée de mon Negroni.

— Comme je vous l'ai dit, Bothwell, cet article du *Financial Journal* parlait de contrefaçon. Par lui, Hank apprit pour la première fois que les anciens faux-monnayeurs étaient de véritables artistes. Ils devaient graver à la main le dessin d'un billet de dix ou vingt dollars sur des plaques d'acier, procédé délicat, difficile, long, puis imprimer quelques billets seulement à la fois à l'aide d'une presse à bras. Cela prenait des mois, parfois des années, pour réussir quelques milliers de dollars. Mais, disait l'article, le développement pris par l'offset avait tout changé. Les machines modernes d'imprimerie permettaient à présent aux faux-monnayeurs de faire des faux billets plus vite et aussi avec une certaine précision. Tout ce que vous avez à faire, continuait l'article, si vous voulez devenir faux-monnayeur aujourd'hui, c'est d'exposer quelques billets authentiques à l'action de plaques chimiquement pré-sensibilisées – chose aussi simple que de prendre une photo, vous savez, Bothwell –, puis de monter ces plaques sur une presse, d'appuyer sur un bouton, et hop ! l'argent vous tombe littéralement dans la main ! Faux, bien entendu, mais assez bon et pouvant se monnayer.

Bothwell, quant à lui, s'animait.

— Vous plaisantez ?

— Absolument pas. Lorsque Hank eut lu cela par-dessus l'épaule de son voisin dans le métro, il comprit soudain que se présentait à lui, sur une presse d'imprimerie pour ainsi dire, la grande chance de sa vie. Et savez-vous pourquoi, Bothwell ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Vous ne le croirez peut-être pas, dis-je en me souvenant de l'exquis petit frisson qui m'avait saisi quand, quinze ans plus tôt, j'avais brusquement compris, mais l'imprimerie universitaire dans laquelle Hank travaillait fidèlement depuis dix mois s'occupait uniquement d'offset ! Vous saisissez, Bothwell ? Tout le matériel nécessaire à la fabrication de faux billets à la portée de sa main et cela tous les jours !

— Une fameuse chance.

— C'est bien ce que pensa Hank. Et il crut que le destin l'avait élu

parmi des milliers d'autres. Sa tête s'emplit instantanément de rêves dorés. Il allait fabriquer des millions de faux dollars et deviendrait l'un des hommes les plus riches et les plus influents du monde. Il en était sûr. Aussi, sans perdre de temps, il décida de faire le jour même le premier pas dans cette direction. Sous un prétexte quelconque, il emprunta la clé de la porte de service et en fit exécuter une copie pendant l'heure du déjeuner. Le soir, il commença de faire ce qu'aujourd'hui il est convenu d'appeler, je crois, des heures supplémentaires. Vous savez ce que c'est, Bothwell ?

Bothwell répondit d'un hochement de tête.

— Eh bien, ce soir-là vers minuit, en pénétrant dans l'usine avec la clé de la porte de derrière, Hank institua une équipe de nuit – équipe composée d'un seul homme : lui. Seul dans l'imprimerie, il fit appel à tout ce qu'il avait appris au sujet de l'offset, et il ne lui fallut que quelques nuits pour se prouver que l'article du *Financial Journal* avait dit l'exacte vérité. Durant la cinquième, il imprima quatre cents dollars en billets de vingt, très convenables, et le tout réalisé en six minutes.

Je fis une brève pause. Bothwell passa son torchon sale sur le bar devant moi et regarda mon verre comme pour voir si j'étais prêt à en commander un autre. Je ne l'étais pas. Je bois les Negronis assez lentement parce que je n'aime pas tellement leur goût. Mais ne l'ai-je pas déjà dit ? Bothwell haussa de nouveau un sourcil en me regardant. Je pris cela pour une invite à continuer.

— Ainsi Hank possédait quatre cents dollars et il avait la perspective d'en avoir des millions d'autres. Comme le serait n'importe quel garçon de vingt-deux ans, il se sentait terriblement impatient de commencer à dépenser cette richesse si facile à acquérir. Et que croyez-vous qu'il voulut acheter pour écouler ses premiers faux billets ?

De l'air d'un homme qui répond aux questions stupides d'un enfant, Bothwell demanda complaisamment :

— Quoi donc ?

— Vous ai-je dit que mon ami Hank était de ceux qui aiment les ironies de la vie ? Non ? Eh bien, il était ainsi. Et il décida de dépenser son premier argent, fait de ses propres mains, en achetant l'une des pièces de cinq *cents* que son patron, Colbaugh, désirait tellement acquérir pour sa collection. Hank trouva très amusant en somme de

payer trois cent soixante dollars en faux billets une pièce n'ayant une valeur authentique que de cinq *cents*. Surtout que cette pièce de cinq *cents*, à cause de sa rareté, s'échangerait sans aucun doute facilement chez n'importe quel marchand ou collectionneur contre trois cent soixante dollars en billets *véritables*, que Hank pourrait alors dépenser sans aucune crainte. Vous me suivez, Bothwell ?

La bouche de Bothwell se pinça. Il fit un geste de la main. Je continuai.

— Dans un sens, c'était là une idée amusante. Vous ne trouvez pas ? Et tout à fait exploitable aussi, comme s'en assura Hank en allant chez un marchand nommé Petrarch dont il avait remarqué la boutique qui se trouvait près de chez lui dans West Side. Quelque chose en ce Petrarch, homme mince et brun, inspira tout de suite confiance à Hank. Aussi lui commanda-t-il une pièce de cinq *cents* en bon état. Petrarch accepta vingt dollars d'avance. Pas un billet de vingt dollars fabriqué par Hank, naturellement. Et il promit d'avoir la pièce sous huitaine. Il semblait espérer la trouver dans la collection d'un client collectionneur récemment décédé que l'on allait vendre pièce par pièce pour payer les droits de succession.

Bothwell jeta un nouveau coup d'œil vers mon verre. Je couvris celui-ci de ma main et continuai.

— Hank retourna à son travail de nuit et imprima avec bonheur un million de dollars pendant la semaine qui suivit. Cette semaine- là aussi, *il* lui vint une certaine prudence. Il décida qu'une fois sa pièce de cinq *cents* convertie en authentiques dollars, il se servirait de cet argent pour s'en aller, lui et sa fortune de faux billets, dans une autre ville où personne ne le connaîtrait et où il serait plus facile de trouver un moyen sûr et facile de la dépenser.

De façon à maintenir le suspense, je me tus pour finir mon Negroni.

— Très habile, remarqua Bothwell à contrecœur.

Ostensiblement je regardai mon bracelet-montre.

— Naturellement, quand, au bout de la semaine, Hank retourna chez Petrarch, la précieuse pièce l'attendait sous un papier cristal et l'indication de son prix : 360 dollars. Hank remit à Petrarch dix-sept faux billets de vingt dollars, le remercia, et quitta le magasin. Il se sentait la joie au cœur. Il venait de passer avec succès son baptême du feu. Une impression d'euphorie le gagnait.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « euphorie » ? demanda Bothwell. Mon histoire l'avait accroché, je le voyais nettement, et il écoutait de ses deux oreilles.

— Une immense satisfaction, expliquai-je. Pas étonnant, n'est-ce pas ?

Bothwell, d'un geste lent, essuya une tache imaginaire sur le bar.

— Je suppose, Bothwell, que vous pouvez deviner ce que Hank fit ensuite ? dis-je.

— Bien sûr. Il essaya de vendre la pièce chez Goodblood & C°.

Je fis tourner mon verre vide sur le comptoir et laissai monter la tension. Quand je levai les yeux, Bothwell me regardait.

— Exactement. Mais je parie que vous ne devinerez jamais ce qui s'est ensuite passé.

Le torchon de Bothwell s'arrêta.

— Vous voulez que j'essaie ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Et je crains bien que mon geste fût un peu protecteur.

— Eh bien, dit Bothwell, votre ami Hank offrit sa pièce chez Goodblood & C° pour trois cent soixante dollars, mais on la lui refusa. C'est juste ?

Je lui jetai un coup d'oeil de côté. Était-il plus intelligent qu'il ne le paraissait ?

— C'est juste, répondis-je, un peu piqué au vif. Mais je vous donne en mille quelle en fut la raison. C'est là que réside toute l'histoire.

— J'accepte le pari, répondit Bothwell sans l'ombre d'une hésitation. La pièce était fausse. Petrarch avait tout simplement transformé une pièce ordinaire en une pièce ancienne de façon à la vendre un bon prix à une poire nommée Hank.

Je restai bouche bée devant Bothwell comme si celui-ci avait eu brusquement deux têtes.

— Comment, arrivai-je enfin à murmurer, comment pouvez-vous le savoir ?

Il eut un large sourire qui découvrit deux rangées de dents brillantes.

— Vous parliez des petites ironies que se permet parfois la vie. Pourquoi pensez-vous que j'aie si bien examiné votre billet de vingt dollars quand vous m'avez payé votre verre ? J'ai perdu mes cheveux et pris vingt-cinq kilos, mais je m'appelle toujours Petrarch. Un autre Negroni, Hank ? C'est la maison qui vous l'offre.

MANIAQUERIE

Clayton Matthews

Ward Roberts, quarante-cinq ans, célibataire, spécialiste en impôts et conseiller en investissement, avait sa propre petite affaire, très prospère, avec cinq employés. Il était satisfait de son existence. Il aimait la clarté, la sûreté, la symétrie des chiffres.

Si Carla Strong, veuve de fraîche date, en venant à son bureau demander conseil pour rédiger sa déclaration de revenus, avait choisi son moment quelques semaines plus tôt, il est fort probable que Ward ne l'aurait jamais rencontrée. Mais Carla vint la semaine du 15 avril où tout le monde à l'agence était débordé. Ward était arrivé à disposer de quelques minutes entre deux rendez-vous. Destinée ? Ward se plut à le croire dans les jours qui suivirent.

Carla était une blonde naturelle d'une beauté pétillante et fraîche, mais une véritable tête de linotte pour tout ce qui touchait aux problèmes d'argent. Sa comptabilité était aberrante. Pour Carla, une recette était quelque chose que vous utilisiez comme un guide de cuisine ; guide, parce qu'il n'était pas dans sa nature de suivre aucune instruction, imprimée ou autre, scrupuleusement. Sa personne était impeccable, mais son économie ménagère non, et elle était toujours en retard à ses rendez-vous. De quinze ans la cadette de Ward, elle paraissait encore plus jeune. Son premier mari, en mourant d'une embolie prématurée, lui avait laissé une petite fortune que Ward était sûr qu'elle aurait dilapidée, si elle n'avait eu la chance de venir le voir à son bureau.

Bref, elle était tout le contraire de Ward, mais il la trouvait absolument charmante, et il s'éprit d'elle avec tout le tumulte qui accompagne un premier amour. Il était dans son intention de faire sa demande en mariage dans un cadre approprié, avec chandelles et vin, oiseau sous verre, peut-être même fond de violon. Cela ne se passa pas tout à fait ainsi.

Il retint une table dans le meilleur restaurant et téléphona ses instructions au maître d'hôtel. Mais Carla était en retard ; pas en retard de quelques minutes, ce qui n'aurait pas été bien grave, mais en retard d'une heure et demie et le restaurant où Ward avait retenu ne voyait pas d'un bon œil les arrivées tardives. On n'y réservait jamais une table plus d'une demi-heure.

Carla était absolument confuse pour son retard et elle avait manifestement mis à profit tout ce temps. Elle brillait, elle étincelait, elle était resplendissante, et la contrariété de Ward s'évapora.

Le restaurant où ils dînèrent finalement était propre, la cuisine plus que convenable, et les mots coulaient sans effort des lèvres de Ward.

— Carla, voulez-vous m'épouser ?

— Bien sûr, Ward.

Il faillit s'étrangler, se sentit pâlir, et bégaya.

— Vous voulez ?

— Chéri, pensiez-vous que je refuserais ?

Sa main glissa sur la table et vint se poser sur la sienne.

— Je croyais que vous ne me le demanderiez jamais.

Suivit le schéma classique : marques d'amour échangées, éternelle fidélité jurée, projets faits, mais telle était l'extase de Ward qu'il en eut peu de souvenirs précis.

Quand le serveur vint avec l'addition, Ward vérifia les chiffres, en consultant la carte qu'il avait demandé qu'on laisse sur la table à cet effet.

— Pourquoi agissez-vous toujours ainsi, chéri ? Ward ne releva pas les yeux.

— Quoi donc ?

— J'ai remarqué que vous recomptez toujours une addition. Vous ne faites pas confiance au garçon ?

Ward lui lança un regard où luisait un bref éclair d'irritation. Puis, il se força à sourire.

— Ce n'est pas une question de confiance, ma chère. Tout le monde peut se tromper.

— Je me posais la question, c'est tout. Je sais que vous n'êtes pas avare.

Peut-être fut-ce cette dernière remarque qui lui fit laisser vingt-cinq pour cent de service au lieu des quinze pour cent habituels.

Carla suggéra de fixer la date du mariage dans un mois. Ward y consentit.

Ils firent leur dernière sortie ensemble trois soirs avant la noce. Cette fois Carla était à l'heure et ils dînèrent au restaurant que Ward avait choisi tout au début comme cadre de sa demande en mariage. Ils dînèrent bien, burent du bon vin, et s'émoustillèrent à faire des projets de lune de miel tandis que l'ascenseur les amenait à l'étage de Carla.

Carla avait oublié sa clé. Elle vida le contenu de son sac sur le sol et fouilla. De sa position à quatre pattes elle levait de temps en temps les yeux vers Ward et gloussait.

— Elle n'est pas dedans, chéri.

— Ne vérifiez-vous pas toujours si vous avez votre clé quand vous sortez ? interrogea-t-il, une nuance d'agacement dans la voix.

Elle sourit innocemment.

— Qui le fait ?

Ward vérifiait toujours, mais il jugea peut-être peu diplomatique d'en faire état dans cette circonstance. Au lieu de cela, il se mit en devoir d'aller réveiller le gardien de l'immeuble qui n'eut pas l'air très content d'être tiré du lit à une heure du matin.

La lune de miel se passa parfaitement bien. Les jours étaient merveilleux, les nuits encore plus. Ward s'offrit un bronzage et se plut à songer qu'il était impossible d'aimer quelqu'un autant que sa Carla bien-aimée.

Un peu de rouille s'immisça dans cette machine bien huilée sous la forme de coups de téléphone venant du bureau. Il avait laissé un numéro où le joindre en cas d'absolue nécessité. Carla croyait qu'il s'était complètement coupé du monde, mais un homme ne pouvait guère s'attendre qu'une femme comprît ce genre de choses, surtout une femme comme Carla.

Ward continuait à vérifier les additions et à s'assurer qu'ils n'étaient pas enfermés dehors. Carla formulait quelques critiques, mais toujours sur le ton de la bonne humeur.

Ils avaient décidé de remplacer leurs deux appartements par un seul grand appartement, dans un immeuble moderne, tout de verre et d'acier, du côté de Wilshire. Tout avait été réglé avant qu'ils aillent choisir leur mobilier pour le nouvel appartement : leurs affaires personnelles avaient été déménagées, et ils avaient même fait suivre leur courrier.

La première chose qui retint l'attention de Ward à leur retour fut une pile de courrier, une partie adressée à lui, une autre à Carla, le reste à Mr et Mrs Roberts.

Carla gémit :

— Ouvre-les, mon chéri. Les miennes doivent être surtout des factures. Je laisse tout cela entre tes mains très compétentes.

Ward attaqua le dépouillement du courrier avec entrain, entrain qui se transforma rapidement en consternation. Il avait pensé que les factures de Carla concernaient des vêtements, et autres choses de ce genre, achetées en vue de la noce et de la lune de miel. Mais il découvrit avec horreur toutes les factures impayées. Son horreur s'accrut encore, lorsqu'il s'aperçut que quelques-unes des factures de Carla dataient d'avant même qu'il la connût. La plupart des créanciers menaçaient des pires mesures s'ils n'étaient pas payés dans les plus brefs délais. Un certain nombre de menaces étaient adressées directement à Mr Ward Roberts. Avec ce qu'il considéra comme une admirable pudeur, il le signala à l'attention de Carla.

Elle rétorqua avec une moue adorable.

— Tu sais bien, mon amour, que moi et les questions d'argent... Ne t'en fais donc pas tant.

Le nouvel appartement comportait une salle de bains pour lui, une autre pour elle. Ward aimait que ses affaires de toilette soient rangées comme il lui plaisait dans la petite armoire, de façon qu'il pût, si la nécessité s'en faisait sentir, trouver son rasoir même en pleine obscurité dans le coin-droit-au-fond-sur-la-seconde-étagère.

Deux semaines après leur retour, il entra dans la salle de bains un matin, chercha son rasoir et ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Il le trouva finalement sur l'étagère du bas derrière une bouteille de bain de bouche et sans lame. Or il était absolument sûr qu'il y en avait une quand il avait reposé le rasoir. Il faisait très attention à ce genre de choses. Il demanda, pour la forme :

— Carla, est-ce toi qui as utilisé mon rasoir ?

— Oui, chéri, dit-elle gaiement. Le mien est tout rouillé. Je me suis servi du tien pour me raser les jambes.

Il réprima un tremblement.

— J'aime que mes affaires, y compris mon rasoir, restent toujours à la même place.

— Mon amour, il n'est pas nécessaire d'élever la voix. (Elle le regarda en haussant les sourcils.) Tant d'histoires pour un rasoir ?

Après un moment où l'on frôla le drame, il dit :

— Peut-être as-tu raison. J'ai vécu trop longtemps seul.

— C'est cela, chéri. Nous devons nous adapter un peu tous les deux.

Il songea qu'il serait sans doute le seul à s'adapter.

Carla était une semeuse de pagaille. Elle passait dans les pièces comme un ouragan. Quelquefois, quand ils sortaient pour dîner et rentraient tard, elle commençait à se déshabiller en franchissant la porte d'entrée et laissait une traînée de vêtements épars derrière elle sur tout le chemin jusqu'à la salle de bains.

Ward se mit à ranger derrière elle, et même à vider les cendriers. Il en arriva au point de vider un cendrier où il n'y avait qu'une seule cigarette. Carla le gronda. Alors, il le fit furtivement derrière son dos. Le fait qu'il ne fumât pas le faisait se sentir encore plus coupable.

Et puis, au lieu de s'enfermer dehors, Carla cultiva l'agaçante habitude de ne plus fermer la porte de l'appartement à clef quand elle sortait. Ward commença à vérifier la fermeture de la porte, tournant le bouton deux fois pour s'assurer que c'était bien fermé à clef.

Souvent Carla laissait toute la nuit des assiettes dans l'évier, spécialement quand elle avait bu quelques verres. Un matin, Ward se leva plus tôt que Carla. Quand elle entra dans la cuisine, elle le trouva les bras dans l'eau de vaisselle jusqu'aux coudes.

— Mon Dieu, Ward, que fais-tu ?

— Je lave les assiettes du dîner.

Chéri, je le fais toujours quand tu es parti au bureau. Il riposta avec aigreur :

— Je n'aime pas me lever le matin et trouver l'évier plein d'assiettes sales.

— Ward... soupira-t-elle. Il faut que nous ayons un entretien. Elle brancha le moulin à café, l'aida à finir les quelques assiettes qui restaient, puis le fit asseoir à la table. Elle versa du café pour deux et prit place en face de lui.

— Ward, il faut que nous arrivions à une entente. Tu me rends folle, à vider les cendriers derrière mon dos...

C'est *lui* qui la rendait folle ?

— ... à vérifier si les portes sont fermées. Comme l'autre soir quand nous sommes sortis, tu as commencé à te faire du mauvais sang en te demandant si tu avais fermé la porte à clef. Tu es revenu sur tes pas. Je sais que j'oublie certaines choses et que tu as pris certaines habitudes en vivant seul, mais quelquefois on dirait vraiment une vieille nounou grincheuse !

Ward se leva, indigné.

Elle allongea le bras pour lui caresser la main.

— Allons, ne t'alarme pas comme ça. Nous devons considérer les choses raisonnablement. Nous sommes des gens civilisés. Il faut nous adapter et non être prêts à nous sauter à la gorge pour n'importe quoi. Si je fais un réel effort pour être moins tête folle, tu peux essayer, toi, d'être moins tatillon, moins exigeant ?

Ward se détendit lentement. Il se surprit à donner son accord de la tête. Ils étaient adultes, intelligents, et Ward était assez honnête avec lui-même pour admettre qu'il se montrait peut-être trop rigide dans ses principes. Il ne voyait aucune raison de ne pas changer. Ce n'était même pas apprendre à un vieux chien de nouveaux tours ; il s'agissait plutôt d'oublier les vieilles habitudes.

Tous deux firent un sérieux effort. De la part de Ward ce fut même plus que cela. Il inaugura un système de comptabilité, deux colonnes, une liste des mauvaises habitudes de Carla et une liste de ses efforts tatillons pour les corriger. Il s'enorgueillit du fait que bientôt il eut barré davantage de choses dans sa colonne que dans celle de Carla.

Jusque-là cela semblait marcher. Il n'y avait plus d'assiettes sales laissées toute une nuit, les cendriers étaient rarement pleins, et le rasoir de Ward ne fut plus dérangé. Ward payait sans discuter les factures en retard de Carla et se faisait manifestement violence pour ne pas vérifier la fermeture de la porte. Il y avait des faux pas, naturellement. Carla oubliait de temps en temps des vêtements en désordre sur le tapis du salon, et Ward vidait quelquefois par inadvertance un cendrier.

Un soir, neuf mois après Acapulco, Ward emmena Carla au restaurant et au spectacle. Ils rentrèrent tard et trouvèrent la porte de l'appartement grande ouverte. Le manteau de vison de Carla et ses bijoux avaient disparu, de même que plusieurs complets de Ward, plus une centaine de dollars en liquide.

Après le premier interrogatoire et la traditionnelle inspection de l'appartement par la police, un jeune officier de police s'assit avec Carla et Ward, un carnet sur les genoux.

— Maintenant, Mr Roberts, nous avons la liste de tout ce qui manque. Mais un détail m'intrigue. Vous avez déclaré que vous et votre femme aviez trouvé en rentrant la porte grande ouverte. Pourtant rien n'indique que la porte ait été forcée, qu'on ait fait sauter la serrure.

Ward, tête basse, mains croisées sur le ventre, murmura :

— J'ai bien peur d'avoir oublié de fermer la porte à clef, quand nous sommes sortis.

— Ward, tu veux dire que tu es vraiment parti en laissant l'appartement non fermé ?

Là, Ward décida qu'elle était à tuer.

Carla ajouta, avec un petit rire :

— À vrai dire, inspecteur, c'est en partie de ma faute.

— Comment cela, Mrs Roberts ?

— Eh bien, voyez-vous, j'ai la détestable habitude de ne jamais fermer les portes à clef quand je sors. Mon mari, c'est tout le contraire. Il vérifie tout. Il en fait un drame et cela finit par m'énerver. Nous avons signé un pacte. Je devais essayer de ne pas laisser les portes non fermées à clef, et lui devait cesser de me contrôler aussi

méticuleusement.

Elle rit de nouveau.

— Je crois que cette nuit nous avons interverti les rôles.

Le policier eut un large sourire, comme s'il pouvait lui pardonner n'importe quelle peccadille de ce genre.

Mais pour Ward c'était trop tard. Il ne pourrait jamais prendre sur lui-même de lui pardonner. Il pouvait bien sûr divorcer.

Automatiquement, son esprit échafauda une comptabilité en double. Un divorce ne serait pas facile à obtenir. Il n'avait pas de motifs assez sérieux. Apparemment, leur mariage était une union idéale. Il se dit même qu'il l'aimait encore. Un divorce coûterait cher. Il pouvait prévoir à coup sûr la réaction de Carla. Lui demander le divorce la blesserait ; elle ne le comprendrait pas. Mais une fois cette première réaction passée, elle exigerait des conditions impossibles comme prix de sa liberté.

Dans l'autre colonne : la mort de Carla. Tout résolu d'un trait de plume. Et cela ne coûterait rien. Au contraire, il y gagnerait considérablement sur le plan financier. Carla n'avait pas de parents. La fortune de son premier mari reviendrait à Ward, et un judicieux placement pourrait la doubler en quelques années. Non que l'argent de Carla fût en lui-même un mobile suffisant ; c'était simplement un bonus résultant de l'objectif plus large de se débarrasser de Carla avant qu'il ne se tape la tête contre les murs comme un véritable dément.

La tuer ne soulevait pas de gros problèmes en apparence. Aucune préparation savante n'était nécessaire. Il avait peu de connaissances en matière d'assassinats, mais il lui semblait que plus la préparation était compliquée, plus le crime risquait d'être découvert.

Les mêmes choses qui pesaient contre lui en cas de divorce étaient ici en sa faveur. Quel motif plausible pourrait-il avoir de la tuer ? Ils avaient fait un mariage heureux. Il n'avait pas de maîtresse, et Carla pas d'amant. Et, quoique pas très riche, il n'avait pas vraiment un besoin urgent de l'argent de Carla, dont d'ailleurs il avait la disposition aussi longtemps qu'ils resteraient mariés. Carla lui avait déjà tout confié pour le placer. Il en avait le contrôle et pouvait en faire ce que bon lui semblait.

Ward avait lu quelque part que la police recherche trois choses en

cas de crime, dans l'ordre : mobile, circonstance, moyens.

Mobile ? Pour tout ce qui regardait la police, aucun. Tout le contraire, même.

Circonstance ? Il lui fallait chercher l'occasion, naturellement. Il ne pouvait la tuer de loin, à moins de mettre sur pied quelque procédé compliqué, ce qu'il n'avait pas l'intention de faire. Il savait que la police considérerait un parfait alibi avec suspicion. Ce qu'il lui fallait, c'était faire naître l'occasion, et montrer en même temps qu'il ne s'en était pas servi. La date limite des impôts approchait, et cela lui donnait une excuse valable pour travailler le soir à son bureau. Il le faisait avant de se marier ; pas de raison qu'il ne le fît plus à présent. Avant, il renvoyait son personnel, travaillant seul jusqu'à minuit. C'était ce qu'il commençait à faire maintenant, travaillant de plus en plus tard et toujours seul, après que tout le monde fut parti. Carla se montra très compréhensive à cet égard.

Il attendit pendant un mois, travaillant tard quatre ou cinq soirs par semaine. Presque chaque nuit quand il rentrait Carla dormait déjà. Deux fois au cours de ces semaines, il trouva la porte d'entrée non fermée à clef.

Il choisit finalement le soir. Son dîner lui fut apporté d'un restaurant voisin. Il mangea copieusement, débarrassa les assiettes et quitta le bureau par la porte de derrière, laissant les lumières allumées. L'éventualité de quelqu'un venant le voir, ou lui téléphonant, à cette heure paraissait fort improbable. C'était un petit risque qu'il était prêt à courir. Il pourrait toujours prétendre avoir été trop occupé pour recevoir des visiteurs ou répondre au téléphone. Son personnel pouvait témoigner que ça n'avait rien d'inhabituel.

Le parking derrière l'immeuble était sombre, et il y avait une ruelle, bordée d'entreprises également non éclairées à cette heure, qui débouchait bien plus loin sur une rue très passante.

Il était de bonne heure, à peine neuf heures passées, quand il gara sa voiture à quelque distance de son appartement, mais il ne pouvait pas se risquer à attendre encore. Lorsqu'il aurait perpétré son acte et retournerait au bureau, il serait dix heures ou plus. Il utilisa sa clef pour passer par la porte de derrière de l'immeuble et monta à pied les trois étages au lieu de prendre l'ascenseur. Depuis le peu de temps qu'il habitait là, il avait seulement rencontré quelques personnes sans leur prêter attention. Il aurait toujours la ressource de dire que l'ascenseur était occupé et remettrait son projet à un autre soir. Avec

le même plan.

Il ne rencontra personne. Il y avait quatre appartements à son étage. Le couloir était désert. La porte de l'appartement était fermée à clef ; il entra tout doucement. Il y avait un peu de clarté dans l'entrée, mais assez pour le guider jusqu'à la chambre. Il enfila une paire de gants en traversant le salon. Ce n'était pas une question d'empreintes, mais un malfaiteur aurait sûrement eu des gants.

La porte de la chambre était ouverte, laissant filtrer de la lumière. Ward cacha ses mains gantées derrière son dos, se composa un sourire sur le visage. Cela n'était pas nécessaire, Carla dormait, les cheveux en désordre.

Ward s'approcha du lit sur la pointe des pieds. Alors qu'il se penchait sur elle, Carla bougea, soupirant comme si son ombre la dérangeait, et il se figea. Le souffle de sa respiration, parfumée au Martini, arrivait jusqu'à lui, et il comprit qu'il y avait peu de risque qu'elle s'éveillât.

Il prit à deux mains l'autre oreiller, son oreiller, et le lui plaqua sur le visage. En même temps, il lui appliqua un genou sur l'estomac, en pesant de tout son poids.

Carla se débattit, donnant de furieux coups de poing, émettant des cris étouffés. Elle lutta furieusement pendant une minute environ, mais ses forces diminuaient. Ward maintint l'oreiller sur son visage bien après qu'elle eut cessé de bouger, jusqu'à ce qu'il eût lui-même les bras ankylosés. Enfin il se redressa, laissant l'oreiller sur le visage de Carla.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui. Sur la table de nuit il y avait un cendrier plein à déborder, ainsi qu'un autre, plein également, sur la commode. Avec une sensation de satisfaction, il versa le contenu des deux cendriers dans la corbeille, les nettoyant ensuite à fond avec un Kleenex. Dieu merci, il ne serait jamais plus désormais confronté avec ce problème !

Puis il renversa la table de nuit et la lampe sur le tapis, mit le lit un peu plus en désordre. Il mit tous les bijoux de Carla dans une poche en papier apportée à cet effet. Son sac était sur la commode.

Il le mit sens dessus dessous, prenant tout l'argent qu'il put trouver. Il s'apprêta à sortir, puis hésita à côté du lit, le regard sur la bague de fiançailles et l'alliance de Carla. Il lutta contre la tentation. Les bagues ne s'enlèveraient pas facilement, si jamais elles pouvaient

s'enlever. Carla avait grossi depuis leur mariage.

Il sortit enfin rapidement en éteignant toutes les lumières et salit les boutons de porte avec ses mains gantées. Il laissa celle d'entrée grande ouverte et s'en alla très vite.

La chance le favorisa. Il ne rencontra personne dans l'escalier ni dans la ruelle. Les camions passeraient dans la matinée pour le ramassage hebdomadaire ; c'était la raison pour laquelle Ward avait choisi cette nuit. Au bout de la ruelle il s'arrêta près d'une poubelle, souleva le couvercle et y fourra le sac, l'enfonçant bien parmi les ordures. Que les éboueurs ouvrent chaque sac en papier était bien improbable.

Il garda l'argent, vu qu'il n'y avait aucun moyen de l'identifier.

Ward revint à son bureau à dix heures un quart. Il s'arrangea même pour terminer son travail avant que le téléphone sonne. Il laissa sonner six fois avant de décrocher et de dire d'une voix où perçait la contrariété :

— Oui ?

Une voix cassante demanda s'il était Ward Roberts, telle adresse a Wilshire. Quand Ward eut acquiescé, la voix cassante dit : « Je suis le lieutenant Carter, de la police. Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Quelque chose est arrivé à votre femme. »

Ward s'attendait presque à ce que l'annonce vînt d'un inspecteur frappant à la porte de son bureau, avec une voiture de police attendant le long du trottoir. Le fait qu'il fût prévenu par téléphone pouvait être considéré comme un bon signe.

L'appartement était plein de policiers tant en uniforme qu'en civil. Le lieutenant Carter était mince, frêle, d'âge moyen, très courtois mais avec un regard direct et déconcertant. Après que Ward, objectant qu'il préférerait le faire tout de suite, eut accompli la formalité de l'identification de Carla, le lieutenant l'emmena dans un coin plus calme du salon, lui posant question sur question entre les fois où il était appelé dans la chambre. Deux fois il laissa Ward pendant un long moment. Ward parla spontanément du cambriolage de l'appartement et de l'habitude qu'avait Carla de ne pas fermer la porte à clef. Le lieutenant Carter dit qu'il se mettrait en rapport avec l'officier de police qui procédait à l'enquête.

Après plus de deux heures, l'effervescence cessa brusquement. On

avait emmené le corps de Carla, et tous les policiers étaient partis, à l'exception de Carter et deux de ses hommes. Le lieutenant s'assit sur le divan à côté de Ward. Il sortit un paquet de cigarettes, en offrit une à son interlocuteur.

— Je ne fume pas, lieutenant.

— C'est vrai, vous ne fumez pas. Je l'ai remarqué. À votre place, j'aurais déjà fumé un paquet ou même plus pendant toute cette attente.

Le lieutenant alluma sa cigarette et se renversa en arrière en soupirant.

— J'ai parlé à l'inspecteur qui a enquêté pour le combriolage, Mr Roberts. Il a confirmé le fait que votre femme avait reconnu son habitude de ne jamais fermer les portes à clef. Au fait, la porte d'entrée était ouverte cette nuit. C'est comme ça que votre femme a pu être découverte. Une dame qui habite au même étage, voyant la porte ouverte, est entrée, a découvert votre femme morte et nous a prévenus.

Ward dit prudemment :

— Et comment cela s'est-il passé ? Un malfaiteur a trouvé la porte ouverte et...

— Ça pourrait être ça, oui. Le sac de votre femme a été fouillé, son coffret à bijoux était vide. Je suppose qu'elle avait remplacé la plupart des articles manquants après avoir encaissé l'assurance.

— Je crois. Je ne suis pas sûr de pouvoir dresser une liste de toutes les choses qui manquent.

— Rien ne presse, Mr Roberts.

Le lieutenant contempla sa cigarette à moitié consumée.

— Vous savez, c'est très curieux que vous ne fumiez pas.

— Qu'est-ce que cela a de curieux ?

Il y avait deux cendriers dans la chambre. Tous les deux étaient vides, bien nettoyés. Cela m'a semblé un peu bizarre. Pardonnez-moi de vous dire cela, mais votre femme ne m'a pas fait l'effet d'être une maîtresse de maison particulièrement ordonnée, et pourtant les deux

cendriers étaient propres. Or une maîtresse de maison méticuleuse qui fume fumera une dernière cigarette avant de se coucher, peut-être même dans son lit. Étant curieux de nature, j'ai cherché et trouvé plusieurs mégots dans la corbeille. Deux marques différentes. Et plusieurs étaient sans traces de rouge à lèvres. Sans aucun doute fumées par un homme...

— Mais c'est impossible ! Je ne fume pas. Je vous l'ai dit. Le lieutenant Carter leva les yeux. Il dit doucement :

— Oui, vous me l'avez dit, Mr Roberts. Avec ce fait en tête, j'ai revu la question et essayé d'en savoir davantage. Vous voyez, la dame qui a trouvé votre porte ouverte rentrait chez elle à ce moment-là, elle ne sortait pas.

— Je ne vois pas très bien...

— Elle était sortie une heure plus tôt pour faire des courses. À ce moment-là elle avait vu un homme quitter votre appartement. De plus, elle dit l'avoir vu deux ou trois fois récemment.

Ward fut emporté par une marée d'indignation.

— Carla et un autre homme ! Je ne le crois pas ! Non, ça n'est pas vrai !

— J'ai bien peur que si, Mr Roberts. En fouillant dans le sac de votre femme, j'ai trouvé un numéro de téléphone bien caché. J'ai parlé avec l'homme du numéro de téléphone. Quand il a su qu'il pouvait être soupçonné de meurtre, il a parlé librement. Il a rencontré votre femme voilà un mois et été plusieurs fois dans votre appartement. Ils ne s'étaient pas disputés, et il prétend que ça n'était pas une liaison très sérieuse. Il jure qu'il ne l'a pas tuée, et je suis tenté de le croire. Vous savez ce que je crois en fait, Mr Roberts ?

Ward n'écoutait plus vraiment. Carla avait un amant ? C'était impensable !

— Au départ, je n'arrivais pas à vous trouver un mobile pour tuer votre femme, mais maintenant il y en a un. Vous avez découvert qu'elle avait un amant. Cette nuit, vous avez attendu qu'il s'en aille, vous avez tué votre femme, puis vous avez essayé de donner à croire que c'était un cambrioleur qui l'avait fait. Vous avez reconnu n'avoir pas d'alibi, être resté seul au bureau toute la soirée. Ce n'est qu'une intuition, mais je crois que vous avez fort bien pu vous débarrasser des bijoux tout près d'ici. Quelques-uns de mes hommes sont dehors en

train de les chercher.

Qu'est-ce que cet homme disait ? Qu'il avait tué Carla à cause d'un amant ? Peu importe ce qui l'attendait, il ne pouvait lui laisser croire ça.

Il se pencha en avant.

— Ce n'est pas ça du tout, lieutenant. Laissez-moi vous dire comment ça s'est passé...

MEURTRE EN LUNE DE MIEL

C.B. Gilford

Elle l'aurait tué volontiers – Tony, son mari – et pourtant ils n'étaient mariés que depuis un peu plus d'une semaine.

— Écoute, Carol, avait-il dit, ces trois types m'ont demandé de jouer au golf avec eux. Tu sais combien je suis un fanatique de ce sport alors que toi tu ne t'y intéresses pas le moins du monde. M'en voudrais-tu beaucoup de t'abandonner ?

Chaque jour il avait trouvé une raison ou une autre pour s'absenter durant deux ou trois heures, jusqu'au moment où elle s'était fait un point d'orgueil de ne plus soulever d'objection, de ne plus implorer comme une faveur sa présence continuelle à ses côtés.

Mais peut-on empêcher une jeune femme en pleine lune de miel de se faire des idées ?...

— Je serai de retour vers sept heures au plus tard, avait-il dit. Tu pourras toujours aller faire un tour du côté du restaurant et prendre une avance sur l'apéritif, si je suis en retard...

S'il était en retard ! Il était maintenant huit heures ou davantage. Le soleil achevait de se noyer dans l'océan, rouge virant au pourpre.

Les lanternes japonaises suspendues au-dessus de la terrasse du restaurant clignotaient comme des lucioles. Elle avait déjà pris trois Cinzano et bouillait de colère et d'énervement.

Comble de disgrâce, elle avait dû endurer les regards curieux des autres dîneurs et les airs de commisération du garçon : *Oh ! oh !, on la fait poireauter ce soir, la jeune Mrs Linvale. La lune de miel n'aura pas duré bien longtemps.*

Elle quitta la terrasse du restaurant et prit la direction de la plage. L'obscurité se faisait plus profonde d'instant en instant. Déjà on sentait comme une légère fraîcheur dans l'air mais elle était la bienvenue après la bouffée de chaleur que la gêne avait fait monter à son visage en quittant le restaurant. Elle déboucla ses sandales et les retira pour marcher pieds nus sur le sable humide et frais. Elle prit la direction du nord, tournant le dos au restaurant, ne sachant trop de quel côté

porter ses pas ni quel but assigner à sa promenade impromptue.

Elle avançait à grandes enjambées rapides et rageuses, dépensant ainsi l'excès d'énergie suscité en elle par la colère, lorsqu'elle aperçut pour la première fois l'étranger. Il semblait venir de la direction des pavillons ou peut-être suivait-il l'un des sentiers muletiers sillonnant le flanc boisé de la montagne. Il s'apprêtait à croiser sa route pour gagner l'eau, mais, lorsqu'il l'aperçut, il s'arrêta pile sur son chemin et l'attendit. Elle était trop surprise soit pour s'arrêter, soit pour faire un détour ou battre en retraite, si bien qu'elle continua à marcher droit sur lui. C'était un homme jeune moins grand que son mari et nettement moins lourd. Il avait les cheveux couleur de sable et non bruns comme ceux de Tony. Il portait un slip de bain comme s'il était descendu pour se baigner.

Il était demeuré sur place et se contentait de la laisser venir à lui. Au moment précis où elle allait le dépasser, il demanda à voix basse : « Auriez-vous du feu ? »

On ne sait trop pourquoi, cette question eut pour effet de l'arrêter net en dépit de son intention de n'en rien faire. Elle leva les yeux vers lui, apercevant pour la première fois la cigarette blanche entre ses lèvres. C'était tout ce qu'elle pouvait distinguer de son visage tant la nuit avait dû tomber rapidement, d'autant plus qu'il s'était légèrement détourné d'elle.

Elle était seule avec cet étranger sur la plage déserte. La lumière provenant des pavillons clignotait ici et là parmi les arbres ; aucun d'eux n'était très proche. Et cependant elle avait le vague sentiment que cet homme, sans être grand, était cependant bien bâti et musclé.

— Non, je regrette, dit-elle, et aussitôt elle fit mine de reprendre sa route.

Alors tout se passa très vite. Il fit un pas de côté et, avant d'avoir eu le temps de se retourner pour esquisser un geste de défense, elle se trouva immobilisée. La main droite de l'homme lui enserrait solidement la bouche, la mettant dans l'impossibilité de crier et lui permettant tout juste de respirer. Son bras gauche lui entourait la taille, immobilisant les deux bras au niveau des coudes, et il l'entraînait, la portant à demi, le long de la pente menant à l'eau.

Elle lutta des jambes et des pieds – seules parties de son corps qu'il lui était possible de remuer – mais ce n'était là que le choc de chair contre chair et elle était la plus faible des deux. Elle lui martelait les

jambes de coups de talons, ralentissant quelque peu sa marche, le faisant même trébucher à un certain moment, mais sans parvenir à l'arrêter. Puis ils furent dans le ressac. Elle sentit l'eau tourbillonner autour de ses jambes, affluer, puis se retirer.

L'individu avait l'intention de la noyer !

C'est à ce moment précis qu'il s'arrêta. Il demeura sur place, sans relâcher son étreinte mais aussi sans chercher à poursuivre plus avant. Un rouleau plus important que les autres les mouilla jusqu'à la ceinture. Elle sentit le corps de l'homme se tendre pour résister à la poussée de la vague. Cessant de se débattre, elle demeura immobile un moment, dans l'attente de sa décision. Lorsqu'elle le crut prêt à reprendre ses efforts pour l'entraîner de nouveau, elle se prépara à lui résister une fois de plus. C'était là son unique pensée.

C'est alors que se produisit l'imprévisible. Il approcha ses lèvres de l'oreille de la jeune femme et lui dit d'une voix forte afin de dominer le bruit du ressac :

— Mrs Linvale, je vais vous relâcher à présent. Je vous en prie, ne criez pas et ne tentez pas de vous enfuir car j'ai quelque chose d'important à vous dire. Je suis votre ami.

Il ne relâcha pas son étreinte d'un seul coup. Elle sentit les muscles de l'homme se détendre progressivement avec une lenteur extrême. Il la tenait toujours en son pouvoir, et si elle s'avisait de recommencer la lutte ou de crier, un simple effort suffirait à la maîtriser.

— J'aurais pu vous tuer, j'aurais pu vous noyer. Vous m'avez bien compris ? Mais je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas. Je suis votre ami. Promettez-moi de ne pas crier sitôt que je vous aurai libérée.

Elle inclina la tête. Elle aurait promis n'importe quoi.

Sa main découvrit alors la bouche de la jeune femme mais son bras gauche demeura autour de sa taille sans la serrer toutefois. Elle se retourna pour lui faire face et rencontra un visage souriant, un visage qui n'était pas du tout celui d'un truand animé d'intentions homicides.

— Remontons sur le sable sec pour nous asseoir et parler, dit-il. Son bras ne quitta pas la taille de la jeune femme. Il s'y maintint au contraire, la guidant dans le ressac, la soutenant à l'arrivée de chaque nouvelle vague. Incroyable combien la pression de ce bras pouvait différer de ce qu'elle avait été quelques instants auparavant !

— Nous serons bien ici, dit-il enfin lorsqu'ils eurent atteint le sable sec. Votre robe a un peu souffert dans l'aventure mais quelques grains de sable ne retireront rien à votre élégance. Je parie que vous êtes fatiguée. Je dois dire que vous vous êtes fort bien défendue.

Elle était fatiguée en effet. Elle s'étendit de tout son long sur le sable. Elle avait l'impression qu'il ne restait plus une once de force dans tout son corps. S'il prenait fantaisie à son assassin présumé de la tuer à pied sec plutôt que de la donner en pâture aux poissons, elle se sentait incapable de lui opposer la moindre résistance.

Mais l'assassin en question se contenta de s'étendre à son côté, le torse appuyé sur un coude.

— Dois-je commencer par le début, Mrs Linvale ? demanda-t-il au bout de quelques minutes, ou puis-je vous appeler Carol ?

Elle se sentait trop faible pour élever une objection.

— Soit, dit-il. Vous passez ici votre lune de miel en compagnie de votre époux, Tony Linvale. Avant votre mariage, qui a eu lieu il y a deux semaines, vous vous appeliez Carol Richmund, la riche héritière, et vous veniez tout juste d'avoir vingt et un ans. Je ne me trompe pas jusqu'à présent ?

Elle ne répondit pas.

— Vous connaissiez peu Tony Linvale, mais il était beau et charmant. Peut-être avez-vous soupçonné que c'était un coureur de dot, mais vous étiez victime d'un engouement irraisonné.

Non, aurait-elle voulu dire. Je l'aimais véritablement.

— Ceci nous amène au moment de votre arrivée dans ce paradis pour jeunes mariés en lune de miel. Et voici qu'à peine débarqué dans ce séjour de délices, Tony, ce Tristan dont vous étiez l'Iseult, commence à se comporter d'une façon bizarre.

Le rouge de la honte monta aux joues de la jeune femme.

— Qu'entendez-vous par là ? s'écria-t-elle sur un ton de défi.

— Vous m'avez parfaitement compris. Vous pensiez sans doute, conformément à la tradition ancestrale, que les jeunes époux ne devaient pratiquement jamais se quitter au cours de leur lune de miel. Hélas, voilà que notre Tony ne trouve rien de mieux que de vous

fausser compagnie une heure ou deux chaque jour sans que vous puissiez savoir exactement où il se trouve.

Elle avait retrouvé son souffle et aussi ses esprits.

— Voudriez-vous me dire précisément pour quelles raisons vous m'avez entraînée dans l'eau avec l'intention de me noyer ?

— J'y viens.

— En quoi Tony est-il mêlé à cette histoire ?

— En tout.

Elle se redressa et l'étranger l'imita aussitôt.

— Expliquez-moi cela.

— Avez-vous jamais entendu votre mari parler de Diane Keith ?

— Jamais.

— Eh bien, c'est elle qu'il va voir lorsqu'il vous abandonne sous un prétexte ou sous un autre.

— Je ne vous crois pas !

— Votre réaction était prévisible, Carol. C'est ce que dit toute femme lorsqu'elle apprend la fatale nouvelle pour la première fois. Pourtant, vous feriez mieux de me croire, ma chère, si toutefois vous tenez à la vie.

— C'est bon, parlez-moi donc de Diane Keith, répondit-elle, cette fois avec calme.

— Diane Keith est l'amie de cœur de Tony Linvale, voire sa maîtresse ou peut-être sa femme, je ne saurais préciser davantage. Actuellement, elle vit dans l'établissement voisin un peu au-dessus de la plage, le Mar del Sur, mais il la rencontre en toutes sortes d'endroits. Lorsque votre mari vous raconte qu'il va jouer au golf ou qu'il invoque je ne sais quel autre prétexte pour vous quitter, c'est elle qu'il va voir.

Il s'interrompit, le visage tout proche de celui de la jeune femme.

— Eh bien, dites-le donc que vous ne me croyez pas ?

Elle n'essayait pas de croire ou de ne pas croire, mais seulement d'ouvrir les oreilles toutes grandes pour en apprendre davantage.

— Quel est le reste de l'histoire ? demanda-t-elle.

— C'est à ce moment que j'interviens, dit-il. À propos, je m'appelle Gil Hannon.

Elle ne quittait pas des yeux son interlocuteur.

— Je n'essaierai pas de me faire passer pour meilleur que je ne suis. J'ai connu des hauts et des bas et pour l'instant ma situation n'est pas très brillante ; mais je n'ai jamais eu maille à partir avec la police. Je ne sais trop pourquoi, votre mari s'est imaginé que j'étais exactement l'homme qui convenait à son dessein. Il a loué mes services pour vous assassiner.

Ayant survécu après avoir cru sa dernière heure venue, elle se trouvait relativement cuirassée contre ce nouveau choc. D'ailleurs, elle ne le croyait pas, et cela lui permettait de garder son calme.

— Vous mentez, dit-elle.

Il haussa les épaules.

— J'ai pris toute cette peine simplement pour vous montrer comment la chose devait se passer, mais vous êtes à ce point entichée de Tony Linvale que le témoignage de vos yeux ne vous suffit pas ?

— Bien entendu. J'aime Tony.

— Malgré tout ? Écoutez-moi bien : Tony ne voulait pas se charger lui-même de la besogne sachant parfaitement qu'il serait le premier suspecté après la mort soudaine de sa riche jeune femme. C'est pourquoi il a réellement joué au golf cet après-midi, et s'il s'attarde à ce point en compagnie de ses camarades de jeu, c'est parce qu'ils lui servent d'alibi. Tony sait fort bien que lorsque la colère vous prend, la marche est pour vous un exutoire habituel : il se doutait même que vous prendriez cette direction. Mon rôle consistait à me saisir de vous et à vous noyer dans l'océan. Vous seriez demeurée introuvable durant un jour ou deux et puis la mer aurait rejeté votre cadavre sur une plage ou une autre. On aurait conclu que vous aviez commis la fatale imprudence d'aller vous baigner seule ou que, désespérée d'avoir perdu l'amour de votre mari, vous vous étiez suicidée. Seule l'hypothèse du meurtre aurait été immédiatement écartée comme invraisemblable.

Elle eut l'impression que son cerveau était emporté dans un tourbillon. Ce raisonnement était logique et pourtant il faisait de Tony un assassin, ce qu'il n'était pas.

— Non, dit-elle, non...

— Si j'étais simplement venu frapper à votre porte pour vous raconter cette histoire, vous ne m'auriez pas cru, naturellement. J'ai choisi ce moyen pour vous montrer de quelle façon le coup avait été monté.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé faire une déclaration à la police ?

— Les policiers auraient-ils, plus que vous, ajouté foi à mes paroles ? Lorsque votre mari m'a fait cette proposition, mon premier mouvement a été de refuser net. Puis, à la réflexion, la chose m'a intrigué. Ensuite j'ai eu l'occasion de vous voir et j'ai été de plus en plus intrigué. Par vous.

— Par moi ?

Elle éprouvait un nouveau sentiment de malaise à présent, car les paroles de Hannon la laissaient sceptique.

— C'est la vérité. Je n'arrivais pas à comprendre pour quelle raison un homme pourvu d'une femme aussi séduisante pouvait vouloir sa mort. Cette Diane Keith n'est certes pas désagréable à regarder mais auprès de vous elle n'existe pas. De plus, elle est nettement plus âgée.

Gil Hannon n'avait en soi rien de particulièrement repoussant et pourtant elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur de lui. Elle frissonna soudain, se rendant compte qu'elle était trempée jusqu'aux os.

— Je vais rentrer maintenant, dit-elle.

Il bondit sur ses pieds afin de l'aider à se relever. Il alla même jusqu'à parcourir la plage pour récupérer son porte-monnaie et ses chaussures.

— Vous persistez à ne pas me croire, n'est-ce pas ? dit-il en lui tendant ces objets.

— Je n'en sais rien... mais il faut que je rentre...

— Je vais vous accompagner.

Il lui prit le bras, la reconduisit jusqu'à mi-chemin de l'établissement, puis gravit avec elle le premier sentier de pierre. Il semblait connaître l'endroit où elle habitait. Ils s'arrêtèrent enfin devant le pavillon numéro huit.

— Voici la demeure nuptiale, annonça-t-il, mais elle est vide. Tony ne rentrera que fort tard, pas avant minuit en tout cas. Ensuite il ramènera ses copains chez lui pour boire un dernier verre ; ainsi pourront-ils témoigner que l'épouse est absente du domicile conjugal. Si cela ne suffit pas à vous convaincre, ma poupée, attendez seulement de voir la tête qu'il fera en voyant que vous êtes encore bien vivante.

Elle introduisait déjà la clef dans la serrure.

— Bonne nuit, Mr Hannon.

Elle avait ouvert la porte lorsqu'il la saisit aux épaules. Elle fut prise au dépourvu, mais ne tenta pas de lutter contre lui. Elle savait combien il était fort, mais elle pouvait du moins crier, et ne s'en priverait pas en cas de nécessité. Le pavillon le plus proche était éloigné de quinze mètres à peine.

— Lâchez-moi, dit-elle, sinon...

— Écoutez-moi, dit-il sans se laisser impressionner. Vous êtes vraiment plus butée qu'une mule. Mais faites bien attention, voulez-vous ? Ne lui parlez pas de ce qui s'est passé cette nuit. Dites-lui que vous n'êtes pas sortie de toute la soirée. Cela lui coupera l'herbe sous le pied, en tout cas, et me donnera peut-être l'occasion de vous fournir d'une autre manière la preuve de ce que j'avance. Me promettez-vous d'agir comme je vous le demande ?

Son visage n'était qu'à quelques centimètres de celui de la jeune femme et il se tenait immédiatement au-dessous de la petite lampe éclairant le seuil de la porte. Coiffure plutôt négligée, visage bien bronzé, aux traits virils peut-être, mais beaux assurément pas, yeux probablement gris. Elle le considéra durant un moment.

— Entendu, dit-elle enfin.

— Bien. Je reviendrai vous voir.

Il la laissa aller comme à regret. Elle en profita pour s'éclipser, pénétra dans la maison et referma la porte derrière elle. De sa fenêtre, elle le vit s'éloigner par le sentier dallé. C'est seulement à ce moment qu'elle alluma les lumières. Elle inspecta toutes les pièces, la salle de

séjour, la chambre à coucher, la salle de bains. Pas trace de Tony et pourtant il était neuf heures passées.

Elle ôta ses vêtements trempés, débarrassa ses cheveux du sable qui y adhérerait encore, revêtit un pyjama et une robe de chambre. Elle n'était cependant parvenue à aucune conclusion. L'absence persistante de Tony la rendait soucieuse.

À dix heures trente, elle éteignit toutes les lumières et s'étendit sur le lit, dans l'obscurité. Insensiblement elle envisagea le fait – conformément au dire de Gil Hannon – que son mari ne rentrerait pas avant minuit. Quant au reste, elle se refusait à y croire.

Il était minuit passé lorsque Tony arriva en effet. Elle vérifia l'heure en regardant les aiguilles lumineuses de son petit réveil-matin. Elle perçut plusieurs voix masculines sur le sentier, à l'extérieur, puis le bruit d'une clef que l'on tourne dans la serrure et enfin le léger chuintement d'une porte qui s'ouvre.

— Entrez donc, nous allons boire un dernier verre, dit Tony.

— Non, non, il est trop tard, répondit quelqu'un. Nous ne t'avons retenu que trop longtemps, mon pauvre vieux. Tu es en pleine lune de miel, ne l'oublie pas.

— C'est précisément pour cette raison que je vous demande d'entrer, insista Tony. Je veux que vous confirmiez mes dires. Allons, entrez. Je vais voir si Carol est éveillée...

Elle l'entendit traverser la salle de séjour, puis la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et ses larges épaules s'encadrèrent dans l'ouverture. Sa main tâtonna à la recherche du commutateur et la lumière jaillit.

— Carol...

Il était là, grand, l'œil sombre, le cheveu bouclé, le torse et les bras musclés, dorés par le soleil, formant un contraste saisissant avec la chemisette blanche largement échancrée.

Elle se redressa et leva les yeux vers lui. Leurs regards se rencontrèrent et elle s'efforça de lire dans les prunelles de l'homme les réponses à ses questions.

Était-il surpris de la retrouver là, vivante ? Il souriait, à la manière d'un écolier pris en faute, un peu honteux, du moins en apparence. Ce

qui était de circonstance, n'est-ce pas ?

Puis, après une longue période de silence, sans souffler le moindre mot, il sortit de la pièce à reculons et ferma la porte. Elle l'entendit s'entretenir avec ses compagnons dans la salle de séjour.

— Écoutez, les amis, Carol dort, et peut-être vaudrait-il mieux ne pas la réveiller. Ce verre, nous pourrions le boire une autre fois, si vous le voulez bien...

— Entendu, mon vieux...

Échanges de « bonne nuit » à mi-voix, murmures qui s'évanouissent dans le lointain. La porte d'entrée fut refermée, verrouillée. Les pas de Tony firent de nouveau résonner le parquet de la pièce et la porte de la chambre à coucher s'ouvrit derechef.

L'expression de son visage était complètement différente à présent, toute faite d'humilité abjecte et de repentir. Il s'approcha du lit à pas lents.

— Consens-tu toujours à me parler ? s'enquit-il.

— Je n'en suis pas tellement sûre, lui répondit-elle franchement. Il s'assit tout près d'elle sur le lit, mais sans la toucher.

— Je pourrais sans doute inventer je ne sais quelle excuse plus ou moins fantaisiste, commença-t-il, mais je ne veux pas te mentir.

Il se pencha sur elle lentement. Elle ne fit pas un mouvement. Leurs lèvres se rencontrèrent. Tel était le langage par lequel il savait le mieux s'exprimer, pensa-t-elle. Il l'étreignit et elle se laissa faire.

Ils dormirent tard le lendemain matin. La première sensation de Carol en sortant du sommeil fut le frôlement des lèvres de Tony contre sa joue. Sans ouvrir les yeux elle tourna la tête pour rencontrer son baiser. Il était tellement facile d'oublier avec Tony... mais ses propos eurent pour effet de raviver instantanément ses souvenirs.

— Chérie, nous avons rendez-vous pour aller pêcher en haute mer, ce matin.

Oui, il avait dit « nous ». Elle ouvrit les yeux et le regarda. Il souriait avec enthousiasme. *Comme un grand gosse*, pensa-t-elle.

— Je t'ai déjà dit, répondit-elle, que je crains d'aller en mer à bord

d'une petite barque.

Son visage s'assombrit. L'enthousiasme juvénile avait fait place à une déception de gamin.

— C'est vrai, tu me l'as dit.

L'idée lui vint à l'esprit. L'idée perfide, déloyale. Elle pouvait abonder dans son sens... si c'était cela qu'il désirait.

— Chéri, dit-elle, je m'en voudrais de gâcher ton plaisir. Je sais que j'ai épousé un sportif et que je dois parfois renoncer à ta présence.

— Mais nous passons ici notre lune de miel, Carol, et je t'ai déjà laissée suffisamment seule.

— Tony, j'insiste. La pêche en haute mer t'amusera énormément, j'en suis certaine.

Finalement, se donnant l'air de céder davantage aux instances de sa femme plutôt qu'à son propre désir, il consentit à partir. Il ne pouvait dire combien de temps durerait la randonnée, mais il serait sûrement rentré bien avant le dîner, c'est-à-dire à temps pour prendre un bain. L'expérience de la nuit précédente ne se renouvellerait pas. Apparemment, il avait oublié qu'ils n'avaient pas pris leur petit déjeuner.

Elle le regarda partir le long du sentier, tout en blanc, chemise, pantalon, chaussures. Puis, sans prendre le temps de s'habiller elle-même, elle téléphona au Mar del Sur et demanda Gil Hannon à l'appareil.

— Ici Carol Linvale, dit-elle lorsque la voix ensommeillée lui répondit à l'autre bout du fil.

Instantanément il fut pleinement éveillé.

— Eh bien, je vois que nous nous adressons toujours la parole. Cela signifie que le cher époux a agi conformément aux prévisions la nuit dernière.

Elle ignore la pointe.

— Tony vient de me quitter. Il prétend qu'il va pêcher en haute mer. Pourriez-vous me rendre un service, Mr Hannon ?

— Je suis à vos ordres. S'agirait-il de vous tenir compagnie, par

hasard ?

— Je me suis dit qu'il était peut-être allé retrouver cette Diane Keith...

— J'en donnerais ma tête à couper. Mais, moi aussi, il cherchera à me rencontrer. Il voudra savoir ce qui n'a pas marché la nuit dernière. Vous ne lui avez rien dit, j'espère ?

— Non, je ne lui ai rien dit. Si vous découvrez en quel endroit il rencontrera Diane Keith aujourd'hui, je voudrais bien que vous me le fassiez connaître.

— En ce moment, vous êtes en train de louer mes services, si je ne m'abuse ?

— Soit, je vous paierai si la chose se révèle nécessaire.

— Elle n'est pas nécessaire. Si je m'occupe de cette histoire, c'est uniquement pour le plaisir. Alors vous voulez les voir ensemble, votre Tony et cette Diane, c'est bien cela ? Eh bien, ce sera pour moi une joie sans mélange que de vous les montrer. Serez-vous dans votre pavillon ?

— J'y serai.

— Dans ce cas j'irai vous voir.

Après avoir raccroché, elle se demanda si elle avait bien fait. Elle se conduisait comme si elle avait confiance en Hannon, ce qui n'était pas le cas. Mais elle avait avantage à savoir si cette Diane Keith existait réellement. Et ne fût-ce que pour en avoir le cœur net, il valait la peine de faire confiance même à un Gil Hannon.

Elle passa un short blanc, une blouse verte et serra fermement ses cheveux noirs au moyen d'un ruban vert. Pendant ce temps, elle scrutait son image dans la glace, s'efforçant de porter sur sa personne un jugement critique, se demandant si Tony en voulait à son argent ou à sa propre personne. Elle n'était pas si mal, après tout. Beaux yeux, traits bien modelés, peau soignée, jolie silhouette. Gil Hannon la trouvait à son goût ? Du moins il le disait.

Pendant quelque temps elle demeura devant le pavillon à jouir du soleil. Un peu plus tard, elle rentra à l'intérieur et se mit à marcher de long en large. Ses réflexions eurent pour résultat de la mettre en colère. Selon Gil Hannon elle éprouvait un engouement irraisonné

pour Tony. Peut-être était-ce là l'explication. Qu'il veuille la faire mourir, non, elle ne le croyait pas... N'empêche qu'il la prenait pour une imbécile.

Un coup sec frappé à la porte interrompit ses sombres pensées. C'était Hannon vêtu d'un pantalon et d'une chemise à col ouvert. Habillé, il avait l'air aussi rude qu'en slip de bain.

— Vous voulez prendre Tony en flagrant délit ? interrogea-t-il.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Parfait, en route.

Il monta vers la route où il avait garé sa voiture, une décapotable vieille de trois ans qui portait encore la poussière d'un voyage récent. Ils prirent la direction du sud.

— J'ai parlé avec Tony il y a quelques minutes, confia Hannon. Je lui ai raconté que je vous avais attendue la nuit dernière, mais que vous ne vous étiez pas montrée. Il m'a paru franchement déçu. Cependant, il m'a dit d'attendre jusqu'à nouvel ordre, qu'il me communiquerait de nouvelles instructions le moment venu, et je lui ai donné mon accord.

Ils roulèrent pendant environ cinq minutes, puis la voiture aborda une forte rampe au bord de la falaise. Une rangée d'arbres leur cacha momentanément la vue de l'océan. Hannon découvrit l'endroit qu'il cherchait, rangea la voiture auprès d'un épaulement de gravier et s'arrêta.

— Je vous parie une bouteille de bourbon contre un bouton de bottine qu'ils se sont rencontrés ici, dit-il. J'ai écouté aux portes pendant qu'il téléphonait et je l'ai déjà vu à cet endroit.

Il prit les devants, s'engagea à travers les arbres et les broussailles, aidant Carol à franchir les passages difficiles. Enfin il s'arrêta et tendit le bras.

À une quinzaine de mètres en contrebas se trouvait l'océan dont les vagues montaient à l'assaut de roches inhospitalières dans un jaillissement d'écume blanche. Niché parmi les rochers et juste hors d'atteinte des vagues se trouvait un minuscule plateau couvert de sable rose. Il était occupé par un homme et une femme.

Carol reconnut instantanément Tony, mais c'est sur la femme

qu'elle braqua ses regards. De ce haut poste d'observation il était difficile de savoir si elle était jolie ou non. Elle portait un maillot de bain deux pièces et exhibait des jambes fortement bronzées. Son visage et ses cheveux étaient complètement cachés par une capeline de paille à larges bords.

Tony et la femme parlaient. Ils étaient assis côte à côte dans la même position, les genoux au menton, mais sans se toucher, et ils regardaient la mer.

— La dame s'appelle Diane Keith, dit Hannon.

Carol les regardait fixement. Elle ne pouvait en détacher ses yeux. Tony lui avait donc menti, il n'était pas allé pêcher en haute mer. Il avait un rendez-vous secret avec une femme.

— Ils ne se comportent pas en amants.

Hannon fit entendre un petit rire.

— Non, je ne pense pas qu'ils puissent faire l'amour pendant toutes les heures qu'ils passent ensemble.

Elle se prit soudain de fureur contre lui.

— Mr Hannon, dites-moi l'exacte vérité. Avez-vous jamais vu mon mari faire l'amour avec cette femme ?

Il haussa les épaules.

— Non.

Ils remontèrent en voiture. Hannon accomplit un virage en épingle à cheveux et ils redescendirent par où ils étaient venus. Il garda un silence maussade durant tout le trajet. Carol savait qu'il était furieux de la voir à ce point butée, mais elle s'en moquait. Pour la convaincre il faudrait lui montrer bien plus qu'elle n'en avait vu.

Parvenus à destination, elle bondit de la voiture sans laisser le temps à son compagnon de lui ouvrir la portière.

— Merci, Mr Hannon, dit-elle.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien.

— Vous ne seriez donc ni jalouse ni effrayée ?

— Je suis un peu des deux, confessa-t-elle, mais je refuse de me laisser aller à la panique.

— Vous pourrez toujours m'appeler si vous avez besoin de moi, dit-il, et la décapotable s'en fut dans un rugissement, la laissant sur place, désolée.

Tony rentra au pavillon à quatre heures de l'après-midi. Il affichait une gaieté superficielle sous laquelle on devinait une certaine amertume. La journée ne s'était donc pas déroulée selon ses désirs, pensa Carol.

— Allons prendre un bain ! lui lança-t-il.

Elle secoua la tête. Elle portait une simple robe en tissu imprimé, un peu habillée vu l'endroit et l'heure.

— Comment s'est passée la pêche ? s'enquit-elle.

— Nous n'avons pas eu de chance.

— Vous êtes sortis en mer ?

— Bien sûr.

Il mentit sans se troubler. Il faut dire qu'il en avait l'habitude. Il vint à elle, la prit par les épaules, et se pencha pour lui donner un baiser. Elle détourna la tête.

— Que se passe-t-il ?

— Voilà une sottise question !

— Tu es fâchée parce que je t'ai laissée seule aujourd'hui ?

— Ce n'est pas aussi simple que cela, Tony. À vrai dire, je ne crois pas que tu sois allé à la pêche aujourd'hui.

Il recula d'un pas et l'examina d'un air soupçonneux.

— Vraiment ? Alors, qu'ai-je donc fait, selon toi ?

— J'attends que tu me le dises.

Elle était moins calme qu'il n'y paraissait. Elle aurait voulu qu'il

avoue son mensonge, l'existence de Diane Keith, qu'il justifie ses relations avec elle. Il y avait peut-être une explication. Diane était peut-être une ancienne maîtresse qui faisait chanter Tony maintenant qu'il avait épousé une riche héritière. Des dizaines d'explications étaient possibles. Elle était prête à tout comprendre.

Il la regarda longtemps sans rien dire et peut-être sentit-elle une minuscule vague de peur la parcourir. Il ne faisait même plus semblant de l'aimer à présent. Finalement il tourna les talons et, sans prononcer une parole, franchit la porte.

Il l'avait plantée là, ne sachant plus que faire, ne sachant plus que penser. L'accusation qu'elle avait portée contre lui l'avait pris au dépourvu, mais que savait-elle au juste ? Peut-être qu'en ce moment même il se hâtait de rejoindre Diane Keith. Peut-être ne le reverrait-elle plus jamais. Non, il faudrait bien qu'il revienne... si toutefois il aimait sa femme... ou s'il avait l'intention de la supprimer. Elle attendait, ne sachant trop s'il fallait rester ou partir.

Il était près de six heures lorsque Gil Hannon l'appela au téléphone.

— Carol, êtes-vous seule ?

— Oui.

— Si cela ne vous dérange pas, je vais faire un saut jusque chez vous. Je ne resterai pas plus d'une minute. Il y a du nouveau.

— Je vous attends, répondit-elle.

Il arriva presque aussitôt. Il avait un air furtif et troublé. Il prit néanmoins le temps d'admirer la jeune femme.

— Votre mari est un crétin, dit-il. Faut-il qu'il ait l'esprit dérangé pour chercher à se débarrasser d'une femme aussi belle que vous !

— Vous m'avez dit qu'il y avait du nouveau... coupa-t-elle.

Il prit place sur une chaise et alluma une cigarette.

— De quoi avez-vous parlé tous les deux ? demanda-t-il. Lui avez-vous dit que vous étiez au courant de ses relations avec Diane Keith ?

— Non, je lui ai seulement déclaré que je ne croyais pas qu'il avait été à la pêche aujourd'hui.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Rien. Il m'a simplement tourné le dos et il est parti.

— S'il estime inutile de persister dans ses mensonges, c'est qu'il croit que vous savez quelque chose. Cela expliquerait pourquoi il se montre pressé à ce point.

Hannon se renversa sur son siège, aspira une longue bouffée.

— Je viens de le voir de nouveau il y a quelques instants. Il s'agit toujours de la même proposition. Il me demande de vous supprimer.

Elle plongea son visage dans ses mains, espérant chasser les affreuses images : Tony en compagnie de cette femme sur la plage... Tony de retour auprès d'elle, la dévisageant d'un air soupçonneux, distant, étrange. Sûrement, ce n'était pas là son Tony... Il n'était pas possible qu'elle ait pu être aveugle à ce point en l'épousant.

— Je lui ai donné une réponse évasive pour gagner du temps, disait Hannon, mais je ne peux pas recommencer trop souvent. De votre côté, Carol, vous ne pouvez reculer indéfiniment. Il faut que vous compreniez que votre vie est en danger. Si Tony ne peut obtenir de moi que je fasse cette besogne à sa place, il trouvera quelqu'un d'autre. Dites-moi, des dispositions légales ont-elles été prises pour que Tony hérite de votre fortune si vous veniez à mourir ?

Elle hocha la tête sans lever les yeux. Oui, ils avaient l'un et l'autre rédigé leur testament. Tony possédait un appartement à New York. Il voulait le léguer à sa femme dans le cas où il lui arriverait quelque chose. Dans le cas contraire, c'est Tony qui hériterait de tout ce qu'elle possédait, c'est-à-dire de la fortune de son père.

— Dans ce cas, répondit Gil Hannon, vous ne serez pas en sécurité tant que vous n'aurez pas modifié votre testament.

Elle opina de nouveau.

— Je vais vous ramener chez vous, poursuivit Hannon. Nous irons droit chez votre notaire.

Elle leva les yeux. Il avait traversé la pièce et mis un genou à terre devant elle.

— Vous allez demander le divorce, reprit-il, et dès lors Tony n'aura plus aucun intérêt à vous faire disparaître. Après cela, vous

pourrez prendre votre temps pour réfléchir à la situation. Venez, nous allons prendre ma voiture.

Elle s'aperçut soudain qu'elle pleurait.

— Vous êtes très gentil, Gil.

— C'est tout simple, répondit-il, je vous aime.

Alors, avant qu'elle ait eu le temps de se rendre compte de ce qu'il lui arrivait, il se pencha et l'embrassa sur la bouche. D'un geste instinctif, elle se rétracta.

— Pardonnez-moi, dit-il vivement.

Soudain, ce fut elle qui éprouva des remords. Hannon faisait tout son possible pour lui venir en aide. Il était bon et aimant. D'un geste impulsif, elle lui toucha légèrement la main.

— Vous êtes épatant, Gil, dit-elle.

— Mais je vais un peu trop vite en besogne. Vous êtes mariée. Sans doute n'ai-je pas encore pu me persuader qu'un homme pouvait être votre époux et vouloir se débarrasser de vous. Permettez-moi de m'occuper de vous, et mon premier soin sera de mettre la plus grande distance possible entre Tony et vous.

Elle secoua la tête.

— Qu'est-ce à dire ? Vous l'aimez donc toujours.

— Je suis sa femme.

— Ne l'avez-vous pas vu en compagnie de sa complice ? Quelles preuves faudrait-il donc vous donner pour vous convaincre ?

Elle réfléchit un bon moment avant de répondre.

— Il est difficile pour une femme d'admettre qu'elle s'est trompée. Voyez-vous, je ne suis pas encore tout à fait convaincue.

Hannon bondit sur ses pieds sans chercher à dissimuler sa colère.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je me débrouille moi-même avec Tony.

Il la quitta sans lui expliquer ce qu'il entendait par là.

Lorsque Gil revint, la nuit était tombée depuis longtemps. L'heure du dîner était déjà loin, il était près de dix heures trente. Carol avait à peine fait un mouvement depuis son départ. Tony n'était pas rentré. Elle avait allumé une seule lampe, tenté de réfléchir, de faire un tri dans tout ce fatras d'émotions confuses.

Gil entra sans frapper. Il s'immobilisa au milieu de la pièce, le visage contracté, la peau luisant de sueur. Elle voyait sa poitrine se soulever sous la mince chemisette trempée.

— Je quitte votre mari à l'instant, dit-il. Nous avons bu pas mal de verres, discuté en long et en large. Il m'a proposé un gros paquet d'argent pour vous faire disparaître. J'aurais voulu que vous assistiez à la conversation, Carol. Mais je lui ai dit que je ne marchais pas. (Il se rapprocha d'un pas.) Je vais me rendre en ville et faire une déclaration à la police. Elle inclina la tête.

— Soit. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire. Une fois de plus il mit un genou à terre devant elle.

— Maintenant, écoutez-moi, amour de ma vie. Votre mari est au Mar del Sur en compagnie de Diane Keith. Il a pas mal bu. Il peut lui venir des idées, comme par exemple de faire la besogne lui-même ; c'est pourquoi je vous ai apporté ceci.

Il tira le pistolet de sa poche et le déposa sur les genoux de la jeune femme. Il était petit, noir, sinistre.

— C'est votre mari qui me l'a remis. Ne me demandez pas comment il se l'est procuré. Il m'a autorisé à me servir d'une arme à feu pour vous abattre si je le désirais, puisqu'il avait un alibi tout prêt. Comme vous le voyez, il ne recule plus devant les mesures extrêmes. Je lui ai répondu que je ne m'en servirais pas, mais j'ai refusé de le lui rendre. J'ai pensé que c'était vous qui en aviez le plus besoin.

Elle fut terrifiée.

— Que faut-il que j'en fasse ?

— Vous en servir contre Tony Linvale s'il rentre ici cette nuit dans l'état où il se trouve actuellement.

— Mais je ne sais pas me servir d'une arme à feu...

— Il vous suffira de relever le cran de sûreté que voici et de presser la détente.

— Je suis rigoureusement incapable d'atteindre un autobus à deux mètres...

— Contentez-vous de tirer sans arrêt. Nul ne s'avisera de venir rôder dans les parages avec une grêle de balles volant dans tous les azimuts.

Pour éviter toute discussion, il l'embrassa, de force cette fois. Elle était trop effondrée pour résister.

— Fermez la porte derrière moi, dit-il, et il s'en fut.

Elle le suivit jusqu'à l'entrée et fit ce qu'il lui avait ordonné. C'est alors seulement qu'elle s'aperçut qu'elle tenait le pistolet dans la main droite.

C'est cette arme qui soudainement fit naître en elle un nouvel accès de frayeur et lui fit comprendre qu'elle ajoutait réellement foi aux paroles de Hannon. Deux heures durant elle avait lutté pour repousser cette conviction, mais à présent elle savait. Le pistolet l'avait convaincue. Sa vie était en danger. Tony Linvale, l'homme qu'elle avait aimé, l'homme qu'elle avait épousé, voulait la tuer – pour s'emparer de son argent et cela au profit d'une rivale.

Dans sa terreur, elle se surprit à agir. Elle éteignit les lumières. L'obscurité constituait déjà une protection. Elle s'assit dans le fauteuil qui faisait face à la porte, le pistolet dans la main droite. Relevez le cran de sûreté, avait dit Gil.

Oh ! pourquoi n'avait-elle pas cru Gil un peu plus tôt ? Pourquoi ne s'était-elle pas rendue en sa compagnie à la police ? Gil l'avait traitée de mule, mais elle était bien pis que cela. Elle était stupide.

C'est à ce moment précis qu'elle commença à percevoir le bruit, un petit bruit à peine audible dans la rumeur du ressac lointain mais qui s'amplifia bientôt. Quelqu'un s'approchait lentement, subrepticement. Elle serra étroitement la crosse du pistolet, se prépara mentalement à l'idée de s'en servir car le bruit se faisait entendre maintenant à la porte même de son pavillon – et là, il demeura, donnant l'impression que quelqu'un s'appuyait ou glissait lourdement contre la porte. Essayait-on de l'enfoncer ? Puis le bruit du bouton de porte qu'on tourne. En pure perte, naturellement, puisque la porte était fermée à clef. Puis un bruit qui la terrifia : celui d'une clef dans la serrure.

Elle chercha le cran de sûreté du pistolet, le releva comme Gil le lui avait appris. Tirer... tirer sans arrêt. C'était la seule chose qu'elle

pût faire.

La clef avait tourné. Lentement, avec un grincement à peine perceptible, la porte s'ouvrit. Une silhouette s'encadra dans l'ouverture, se découpant sur le clair-obscur du paysage extérieur, celle d'un homme de grande taille, athlétique : on eût dit qu'il s'appuyait sur le chambranle et qu'il scrutait l'intérieur obscur de la pièce, droit dans sa direction.

— N'entre pas, Tony. J'ai un pistolet et je m'en servirai.

Sa propre voix, rauque, trahissait la peur.

Pas de réponse du côté de la porte, mais l'homme pencha le buste vers l'intérieur. Il semblait se ramasser. Pour bondir sur elle ? Oui. Elle fit feu.

Elle ne compta pas les détonations. Elle continua à tirer jusqu'au moment où l'arme fut vide et où, à la pression de son index sur la détente, ne répondit que le déclic dérisoire du percuteur sur sa butée.

Mais l'objectif était atteint apparemment. L'ombre qui s'encadrait dans la porte accomplit quelques pas hésitants puis tomba en avant comme une masse et vint heurter le plancher avec l'affreux choc mou d'un être dépourvu de vie.

Elle fixa l'obscur masse pendant un long moment. Puis elle parvint finalement à se lever. Le pistolet devenu inutile lui tomba de la main. Elle chercha à tâtons le commutateur de la lampe. Lorsqu'elle le découvrit enfin, ses doigts vidés de leur force eurent toutes les peines du monde à le faire tourner dans la bonne direction. De nouvelles secondes s'écoulèrent avant que la lumière n'éclairât la pièce, et des voix se faisaient déjà entendre sur le sentier.

Pas mal de gens avaient perçu les coups de feu. Des visages se pressèrent dans l'ouverture de la porte. Des yeux se portaient sur elle, revenaient au cadavre étendu sur le plancher, se reportaient de nouveau sur elle.

— Elle a tué son mari, dit une voix.

Gil Hannon assumait la défense à l'arrivée de la police. Il roulait vers la ville où il se rendait pour faire une déclaration au quartier général lorsque le drame s'était produit. À son arrivée dans les locaux de la police, il avait appris l'événement. Les fonctionnaires de cette administration avaient recueilli sa déposition, après quoi il avait fait

demi-tour et était parvenu sur les lieux peu de temps après l'ambulance. C'est lui qui servit de porte-parole à la femme du défunt au cours des premières investigations.

La nuit fut longue. Le lieutenant Wagner s'occupait des formalités habituelles. On photographia le corps de Tony Linvale dans la posture même où il était demeuré après sa chute sur le plancher. Un médecin confirma que la victime était morte d'une balle en plein cœur. Une fois que le corps eut été enlevé, le lieutenant Wagner tenta de voir clair dans les faits.

Diane Keith témoignait à son corps défendant. Elle refusa de confirmer la version de Gil Hannon selon laquelle Tony Linvale avait formé le dessein de faire disparaître sa femme, mais elle était à ce point accablée par la mort de Tony qu'on ne pouvait douter des liens qui l'unissaient à Linvale.

Après avoir vu Diane Keith de près, Carol se trouva considérablement calmée. Tony ne l'avait jamais aimée, elle, Carol. Il avait désiré sa mort pour s'emparer de son argent. Elle regrettait de l'avoir tué sans doute, mais elle n'avait agi qu'en légitime défense. Il avait amplement mérité de mourir.

Gil s'expliqua en toute franchise avec le lieutenant Wagner. À aucun moment, il n'avait envisagé de louer ses services à Tony Linvale, mais le fait qu'un homme en pleine lune de miel eût le désir de tuer sa jeune femme n'avait pas manqué de l'intriguer. Puis, lorsqu'il avait fait la connaissance de Carol, il en était tombé amoureux. Il avait tout d'abord pensé à l'emmener au loin, hors de portée de Linvale, mais, d'un autre côté, il comprenait le scepticisme avec lequel Carol avait recueilli ses révélations. Il continuait à l'aimer.

Le lieutenant Wagner écouta attentivement tous ces témoignages. C'était un petit homme qui faisait penser à un fox-terrier, fureteur, amical et soupçonneux tout à la fois.

— À première vue, tout cela concorde assez bien, déclara-t-il finalement.

— Vous conviendrez, dit Gil, que Mrs Linvale se trouvait en état de légitime défense.

— En effet, je ne vois guère quel autre mobile on pourrait lui attribuer.

— Dans ce cas nous pourrions clore l'affaire, n'est-ce pas,

lieutenant ? Carol a été soumise à une telle tension...

Mais le lieutenant faisait les cent pas dans la pièce.

— Il y a un petit détail qui me chiffonne, remarqua-t-il d'une voix douce. Mrs Linvale prétend n'avoir jamais fait usage d'une arme à feu jusqu'à ce jour. Dans son énervement elle tire... tire... et ne s'arrête que lorsque le chargeur est vide. Elle tire au petit bonheur. Nous avons découvert des balles partout, dans le plancher, dans le plafond, dans les murs. Une balle – une seule – vient frapper Mr Linvale en plein cœur.

Carol jeta un regard désespéré à Gil.

— Pur hasard, dit celui-ci.

— C'est possible, admit le lieutenant.

— Vous avez une autre idée derrière la tête, dit Gil, vous pensez peut-être que la balle qui a transpercé le cœur de Tony provenait d'une autre arme ?

Wagner secoua la tête.

— Probablement pas. Nous extrairons la balle et nous vérifierons, mais je ne crois pas.

— Eh bien, quoi alors ? demanda Gil avec irritation.

— Je n'en sais rien.

Wagner secouait la tête pour exprimer sa perplexité.

— Je ne pourrais pas vous dire. J'ai le sentiment qu'un petit quelque chose manque quelque part dans l'édifice...

Ce fut Carol qui trouva le petit quelque chose. Un pur réflexe où n'entrait peut-être ni intérêt véritable ni même affection lui fit s'écrier soudain :

— Gil, vous êtes blessé ! Vous saignez !

Le lieutenant Wagner avait vu, lui aussi, le sang qui coulait goutte à goutte le long de la partie interne du pantalon du jeune homme, formant une tache rouge sur sa chaussette grise. Hannon se rua vers la porte, mais le lieutenant y parvint avant lui.

Pour Carol, la chose était dure à avaler, mais le lieutenant Wagner était sûr de son fait. La jeune femme était assise dans le bureau du policier et s'efforçait de comprendre, d'accepter.

— Nous avons toutes les preuves, affirmait Wagner. Hannon est venu rejoindre votre mari au Mar del Sur et l'a ramené dans sa voiture. Cette route est généralement déserte et Hannon en a profité pour abattre Mr Linvale. Abandonnant le cadavre dans la voiture, il est venu, vous a remis le pistolet en s'efforçant de vous faire peur, ce en quoi il a parfaitement réussi. Ensuite il a transporté le cadavre jusqu'au pavillon, ouvert la porte au moyen de la clef de votre mari dont il a disposé le corps dans l'embrasure. À ce moment vous vous êtes mise à tirer comme une folle, et l'une de vos balles, traversant la paroi en bois du pavillon, l'a atteint à la jambe. La blessure n'était sans doute pas très grave, puisqu'il a pu regagner sa voiture, bander la plaie, changer de pantalon et reprendre de nouveau la route pour se rendre au quartier général de la police, comme il vous l'avait dit.

La jeune femme était complètement abasourdie.

— Tony n'avait donc jamais eu l'intention de me supprimer ?

— Je ne dis pas cela, bien au contraire. Il y avait Diane Keith, voyez-vous.

— Mais alors, Gil Hannon, qu'avait-il donc l'espoir de gagner dans cette affaire ?

— Vous !

— Moi ?

— Tout d'abord, il s'est efforcé de vous enlever à votre mari. Ça n'a pas marché. Ensuite il a organisé la mise en scène de la fusillade. Vous ne risquiez rien – étant en état de légitime défense – et il ferait figure de héros. Il a pris le risque de commettre un assassinat, persuadé qu'il était que vous l'épouseriez.

Elle se leva de sa chaise comme mue par un ressort.

— Je m'en vais, dit-elle, si toutefois j'en ai le loisir.

Elle se sentait toute faible.

— Jamais de ma vie je n'aurais épousé Gil Hannon.

Le lieutenant s'inclina aimablement.

— J'en suis absolument persuadé, répondit-il.

UN JURÉ RÉCEPTIF

Richard Deming

Réunis dans une salle, ils attendaient leur tour d'être appelés à la barre et questionnés afin de déterminer s'ils possédaient la compétence nécessaire qui leur permettrait d'être retenus comme membres du jury. On leur avait recommandé de ne pas discuter de l'affaire entre eux, mais étant donné que toute l'histoire avait été relatée dans les journaux ils avaient déjà tous, sans aucun doute, leur propre opinion.

Rondelette et d'âge moyen, Jennifer Hamilton était convaincue de la culpabilité de Jonas Will bien avant que l'huissier ne passe la tête dans l'ouverture de la porte et appelle :

— Miss Jennifer Hamilton.

Le temps de suivre l'huissier dans un dédale de couloirs, de traverser ensuite toute la longueur de la salle d'audience jusqu'à la barre des témoins et elle avait complètement oublié l'accusé. Consciente du regard de chaque personne posé sur elle, Jennifer se demandait si sa coiffure était toujours en place et si, pendant la longue attente, son nouveau tailleur demi-saison ne s'était pas froissé. Pourquoi n'avait-elle pas eu le bon sens de demander l'autorisation d'aller aux toilettes avant d'être appelée et de vérifier dans le miroir que tout était parfait ?

Lorsqu'elle eut prêté serment et se fut assise, elle garda les genoux étroitement serrés et prit soin de bien tirer sa jupe pour les dissimuler. En quarante-quatre ans d'existence, c'était la première fois qu'elle se trouvait face à un public.

Le procureur général était un homme d'âge moyen, au visage rougeaud, et possédait une voix rauque mais néanmoins bienveillante. Il demanda :

— Veuillez préciser votre nom, s'il vous plaît.

— Jennifer Hamilton, répondit-elle d'une voix à peu près inaudible.

— Voulez-vous parler un peu plus fort afin que monsieur le

président de la cour vous entende, s'il vous plaît.

— Jennifer Hamilton, parvint-elle à dire plus distinctement.

— Madame ou mademoiselle ?

— Mademoiselle. Je n'ai jamais été mariée.

— Quel est votre emploi, Miss Hamilton ?

— Je suis comptable à la société Bond Trust.

— Depuis combien de temps résidez-vous à New York ?

Il lui fallut réfléchir pour répondre à cette question et elle fut abasourdie lorsqu'elle réalisa le temps écoulé depuis son arrivée à New York, pétillante de jeunesse et rêvant d'aventure. L'effervescence de la jeunesse avait maintenant disparu et l'aventure qu'elle espérait trouver ne s'était pas encore manifestée. Le fait d'obtenir un emploi à la société Bond Trust le jour même de son arrivée n'avait finalement peut-être pas été une chance. Pour toute l'aventure qu'elle avait trouvée dans un service de comptabilité qui n'employait que des femmes, elle aurait pu tout aussi bien rester dans la petite ville du Missouri où elle était née.

— Vingt-cinq ans, dit-elle à voix basse.

— Voulez-vous parler plus fort, s'il vous plaît.

— Vingt-cinq ans ! répéta-t-elle d'un air de défi.

— Hum ! Maintenant, mademoiselle Hamilton, vous avez conscience, n'est-ce pas, que nous allons procéder au jugement d'un meurtre au premier degré et que si l'accusé est reconnu coupable, il peut être condamné à la peine de mort et exécuté sur la chaise électrique. Avez-vous, contre la peine de mort, des objections morales ou religieuses qui pourraient influencer votre décision ?

— Non, monsieur le président.

— Miss Hamilton, connaissez-vous personnellement ou avez-vous déjà rencontré l'accusé ?

Pour la première fois, Jennifer jeta un coup d'oeil dans la direction de l'accusé. Jonas Will, âgé d'à peu près cinquante-cinq ans, était grand, mince, et présentait bien. Son visage hâlé d'homme bien portant contrastait de manière saisissante avec les cheveux ondulés

blanchis prématurément. Il était beaucoup plus séduisant que sur les photos des journaux. « Mais il a l'air très distingué », pensa-t-elle avec étonnement. Elle s'était attendue à voir quelqu'un à la mine sinistre. Était-il vraiment possible qu'un homme d'une telle classe ait pu assassiner sa femme ?

— Non, dit-elle.

— Avez-vous rencontré la victime, Mrs Edna Will, un membre de sa famille ou un membre de la famille de l'accusé, ou avez-vous jamais eu, de quelque façon que ce soit et à n'importe quelle époque, un rapport quelconque soit avec l'accusé, soit avec la victime et qui pourrait être préjudiciable à votre décision ?

— Je n'avais jamais entendu parler d'eux avant de lire les journaux.

Ce qui amena la question suivante.

— Cette affaire a malheureusement été l'objet de beaucoup trop de publicité. En conséquence de ce que vous avez pu lire ou entendre, vous êtes-vous déjà fait une opinion quant à l'innocence ou la culpabilité de l'accusé, opinion qui pourrait vous empêcher de rendre un verdict impartial ?

Une nouvelle fois, Jennifer jeta un coup d'œil à l'accusé. Il la fixait intensément et quelque chose, au plus profond des yeux gris clair, la toucha d'une façon inattendue. Elle fut surprise de constater que son regard paraissait franc et direct. Aucune supplication dans ce regard et cependant elle avait l'impression qu'il lui parlait. « Ma vie est peut-être entre vos mains, semblait-il dire. Je ne demande aucune faveur mais j'ai droit à un jugement équitable et qui ne soit pas influencé par ce que vous avez pu lire ou entendre à mon sujet. »

Elle répondit en toute sincérité.

— Je pense pouvoir être objective et rien de ce que je sais déjà de l'affaire ne pèsera sur ma décision. Je suis sûre de pouvoir rendre un verdict fondé sur les seules dépositions qui seront présentées devant cette cour.

Elle fut quelque peu surprise de s'entendre prononcer de tels mots : dix minutes plus tôt, elle était fermement convaincue de la culpabilité de cet homme. Et maintenant, après ne l'avoir regardé qu'un bref instant, elle faisait soudainement preuve d'un esprit beaucoup plus ouvert.

Le procureur parut satisfait de sa réponse. Il lui restait cependant encore une question à poser : connaissait-elle ou avait-elle eu des relations d'affaires soit avec lui-même soit avec l'avocat de la défense ? Sur sa réponse négative, il la laissa aux soins de la partie adverse.

Martin Bowling, avocat de la défense, était un homme mince, un rien trop courtois à l'occasion.

Il s'approcha d'elle en souriant.

— Miss Hamilton, vous êtes une femme attirante, élégante et pleine de charme. Cependant, vous déclarez n'avoir jamais été mariée. Il m'est assez difficile d'imaginer qu'on ne vous ait jamais demandée en mariage. J'espère ne pas raviver une vieille blessure mais on peut penser qu'il y a longtemps une tragédie ait pu briser votre vie. Peut-être un amant décédé que vous n'avez jamais oublié ?

En fait, Jennifer n'avait jamais été demandée en mariage mais elle n'avait certainement pas l'intention de l'admettre. Une sorte de fureur la fit s'empourprer et elle lança :

— Non, il n'est pas mort.

Laissant ainsi entendre qu'il y avait bien eu un amant qu'elle ne pouvait oublier mais que ce n'était pas la mort qui les avait séparés.

— Je ne souhaitais pas vous embarrasser, assura Bowling. Je voulais simplement être certain que, bien qu'étant célibataire, cela ne signifiait pas que, d'une façon générale, vous détestiez les hommes.

— Oh ! non. J'aime beaucoup les hommes. Je veux dire...

Sa rougeur s'accentua et, confuse, elle s'arrêta.

— Vous n'avez toujours pas rencontré l'homme de votre vie, hein ? continua-t-il avec un sourire bienveillant.

Il se tourna vers le procureur :

— Miss Hamilton est acceptée par la défense si elle l'est aussi par l'accusation.

— Pas d'objection, répondit le procureur. Miss Hamilton, maintenant vous pouvez prendre la place numéro huit dans le box des jurés.

Jonas Will était accusé de meurtre avec préméditation sur la personne de sa femme, en vue d'obtenir le contrôle de ses biens. L'accusation prit une semaine complète pour présenter et développer des faits qui étaient d'ailleurs accablants. Après avoir entendu les témoins et examiné les pièces à conviction, l'accusation établit que les événements s'étaient déroulés de la façon suivante :

Au mois de décembre précédent, Jonas Will avait épousé à New York Mrs Vve Edna Barnes et le couple s'était installé dans une maison cossue du Haut Manhattan que possédait l'épousée. Une semaine après le mariage, Will se présentait à la banque avec une procuration et, après avoir retiré le solde de deux mille quatre cents dollars, procédait à la clôture du compte de sa femme. Le lendemain, toujours au nom de sa femme, il se défaisait de diverses actions et obligations pour une valeur totale de trois mille dollars. Puis il mit la maison en vente et, étant pressé, s'en défit pour sept mille cinq cents dollars, à peu près la moitié de sa valeur réelle.

Durant tout ce temps, la nouvelle épouse n'avait été aperçue des voisins que pendant les quelques jours qui avaient suivi le mariage. L'explication donnée par Will est que, son travail l'obligeant à aller s'installer sur la côte Ouest, sa femme était partie seule afin de chercher une nouvelle maison pendant que lui restait sur place à New York et s'occupait de liquider leurs affaires.

Deux mois après le mariage, Will quittait New York avec l'équivalent en liquide de tous les biens de sa femme.

Naturellement, les voisins avaient parlé entre eux de l'étrange disparition de Mrs Will et le nouveau propriétaire de la maison devint fort soupçonneux lorsque, dans le sous-sol, il remarqua une dalle de ciment relativement récente. Il creusa et découvrit une fosse contenant les restes d'un corps de femme horriblement mutilé à l'acide sulfurique.

Le corps avait été trop endommagé par l'acide pour permettre une identification absolue mais les médecins légistes furent en mesure d'établir que la femme était du même âge et de la taille d'Edna Barnes Will. En outre, ils déterminèrent que la mort avait résulté d'un coup violent porté à la tête et avait eu lieu approximativement à l'époque où les voisins avaient aperçu Edna pour la dernière fois.

L'enquête de police révéla qu'un bidon d'acide sulfurique de vingt litres avait été acheté par un individu correspondant au signalement de Jonas Will, et cela, quatre jours après la date du mariage.

De plus, l'accusation insistait sur le fait que la femme dont le corps avait été enseveli n'avait plus aucune dent et qu'Edna Barnes Will portait une prothèse dentaire complète.

Une semaine après la découverte du corps, Jonas Will avait été localisé et arrêté à San Francisco, puis transféré à New York pour y être inculqué de meurtre au premier degré.

Il fallut une autre semaine à la défense pour présenter ses arguments.

L'explication de Jonas Will était la suivante : en effet, sa femme était partie seule pour San Francisco et ceci afin de chercher une maison. Comme preuve il présenta un télégramme envoyé de cet endroit et libellé : « BIEN ARRIVÉE, BAISERS, EDNA. » La direction d'un hôtel de San Francisco confirma qu'une réservation au nom de Mrs E. Will avait effectivement été faite de New York plusieurs jours avant la date du télégramme reçu par Jonas, mais que cette réservation n'avait jamais été réclamée. La défense affirmait qu'Edna était arrivée à San Francisco par le train, avait télégraphié de la gare et disparu sur le chemin de l'hôtel.

Lorsque l'accusation demanda à Jonas Will pourquoi il n'avait pas fait procéder à une enquête – il était resté presque deux mois sans nouvelles de sa femme après le télégramme initial – sa seule explication, plutôt mauvaise, fut qu'il savait qu'elle n'aimait pas écrire et aussi qu'il avait été très pris par la liquidation de leurs affaires à New York. Il prétendait avoir été absolument atterré en découvrant, à San Francisco, qu'elle n'était jamais descendue à l'hôtel où la réservation avait été faite.

Il fut établi qu'il s'était effectivement rendu à l'hôtel et avait demandé sa femme, en suite de quoi il avait signalé sa disparition à la police de San Francisco.

La défense affirmait que le corps enseveli dans le sous-sol de la maison de New York n'était pas celui d'Edna Barnes Will. D'après l'avocat, Martin Bowling, la femme avait été assassinée et enterrée avant le mariage de Jonas et Edna, ce qui laissait entendre que la victime, quelle qu'elle fût, avait été assassinée par Edna. Afin d'étayer sa théorie, Bowling appela à la barre un vendeur de matériaux de construction qui confirma avoir livré à cette adresse, et en novembre, c'est-à-dire plusieurs semaines avant que Jonas n'emménage dans la maison, un sac de ciment et du sable.

La défense n'avait aucune théorie quant à la disparition d'Edna à San Francisco entre la gare et l'hôtel. Elle faisait simplement remarquer que des centaines de disparitions similaires et non moins mystérieuses avaient lieu chaque année dans tout le pays.

Ni l'accusation ni la défense ne mentionnèrent une chose qui avait pourtant fait grand bruit dans la presse : un an auparavant seulement, Jonas Will avait été acquitté d'une même inculpation de meurtre sur la personne de sa femme. Le président faisait sans aucun doute référence au jugement précédent lorsqu'il donna ses instructions aux membres du jury. Afin de rendre un verdict équitable, il leur recommanda de ne tenir absolument aucun compte de ce qu'ils auraient pu lire ou entendre au sujet de l'accusé en dehors de la salle d'audience.

Jennifer écouta attentivement tout ce qui fut dit durant le procès. La plupart du temps néanmoins, au lieu de regarder l'avocat ou le témoin en train de déposer, elle ne quitta pas l'accusé des yeux. Et très souvent elle s'aperçut que, lui aussi, avait le regard fixé sur elle. Peut-être était-ce le fruit de son imagination mais il lui sembla qu'une sorte d'étrange communication télépathique s'établissait entre eux. Elle avait l'impression que l'esprit du prévenu, s'adressant directement à elle, répétait sans cesse : « Je suis innocent. Ne les laissez pas condamner un innocent. »

Au fil des jours, elle se rendit compte qu'elle était de plus en plus absorbée par cette voix secrète et de moins en moins attentive aux dépositions. Le fait que l'accusation paraisse de plus en plus irréfutable commençait même à l'agacer et elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver une secrète joie chaque fois que la défense marquait un point.

Finalement, quand arriva le moment, pour le jury, de se retirer pour délibérer, elle était convaincue de l'innocence de Jonas Will.

Le jury était composé de neuf hommes et trois femmes. Le premier juré, à peu près du même âge que Jennifer, semblait un homme assez cultivé et elle l'avait entendu dire à l'un des autres jurés qu'il enseignait les sciences dans un collège technique.

Lorsqu'ils furent tous assis autour de la longue table dans la salle des délibérations, le premier juré prit la parole.

— Voulez-vous que nous discussions de l'affaire avant de procéder au scrutin ou bien préférez-vous que nous votions d'abord et

réservions la discussion pour plus tard en cas de désaccord ?

L'une des femmes, la trentaine, mince et sans profession, lança :

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir à discuter. Nous n'avons qu'à voter tout de suite.

Tout le monde étant d'accord, le premier juré fit passer les feuilles qui allaient servir de bulletins de vote. Chaque juré y mentionna sa décision, le plia et le retourna au premier juré.

Après ouverture de tous les bulletins, celui-ci annonça :

— Onze « coupable », un « non coupable ».

— Comment quelqu'un a-t-il pu voter « non coupable » ? explosa la femme qui avait demandé le vote. C'est la *deuxième* fois qu'il tue sa femme !

Habituellement, dans les discussions de groupe, Jennifer restait silencieuse. Mais il faut dire que jamais encore elle n'avait participé à une discussion de groupe où elle ait eu une opinion bien déterminée, que ce soit dans un sens ou dans l'autre.

Timidement, elle se surprit à dire :

— Nous ne sommes pas supposés tenir compte du jugement précédent. De toute façon, s'il a été acquitté, c'est qu'il devait être innocent.

— Innocent ! s'exclama la jeune femme mince. Il a surtout eu la chance de tomber sur un jury d'imbéciles. On a retrouvé sa femme enterrée et il est parti avec tout son argent ; exactement comme pour celle-ci ; c'était dans tous les journaux !

Le ton de Jennifer devint plus ferme.

— Nous ne devons pas tenir compte de ce premier jugement. Nous avons prêté serment de ne considérer que les faits présentés à l'audience. En ce qui me concerne, je ne crois pas que la défunte soit Edna Will. Je pense que c'est une femme qui a été assassinée par Edna Will avant qu'elle n'épouse l'accusé et c'est pour cela qu'Edna a disparu. Elle se cache quelque part afin d'échapper à la peine encourue pour le crime qu'elle a commis.

— Oh ! mais c'est pas possible d'entendre des choses pareilles !

explosa la jeune femme, écœurée.

Le premier juré intervint.

— Je crois que l'on ferait mieux d'engager une discussion générale. Étant donné que nous jugeons le prévenu coupable à onze contre un, nous allons laisser la dame récalcitrante nous exposer les raisons qui l'incitent à ne pas être de notre avis. Puis, en commençant par la première personne à ma gauche, chacun d'entre vous pourra présenter ses objections.

Pendant un court instant, sentant tous les regards fixés sur elle, Jennifer se sentit mal à l'aise. Finalement, d'une voix tremblante mais obstinée, elle parla.

— Le juge a dit que si nous ressentions le moindre doute en ce qui concerne la culpabilité de l'accusé, nous devons le considérer innocent. Et il n'a pas été prouvé que la défunte était effectivement Edna Will. Et que faites-vous du télégramme de réservation à l'hôtel ? Et de celui qu'elle a envoyé de San Francisco à son mari ? La personne sur la gauche du premier juré répondit :

— N'importe qui peut envoyer un télégramme. Il pouvait avoir un complice là-bas, ou il peut même avoir fait l'aller et retour lui-même ; en avion ça ne prend que huit heures.

— N'allez pas chercher des choses extravagantes, protesta Jennifer. De toute façon l'accusation n'a jamais prouvé non plus que ce n'est pas Edna qui a envoyé l'un ou l'autre des télégrammes ; nous pouvons donc admettre que c'est elle qui l'a fait. D'ailleurs, cela n'a pas été réfuté.

— Je n'ai rien à admettre du tout, dit le voisin de la première personne qui avait parlé. Il a lui-même envoyé ces télégrammes, ou les a fait envoyer, juste au cas où quelque chose ne marcherait pas. C'est pour la même raison qu'il s'est renseigné à l'hôtel et a ensuite porté plainte à la Brigade des Recherches de San Francisco. Jamais, pendant les deux mois qu'elle est supposée avoir passés à San Francisco sans qu'elle donne signe de vie, il ne s'est demandé pourquoi sa femme n'écrivait pas. Est-ce que cela vous semble être l'attitude normale de nouveaux mariés ?

— C'étaient des adultes, répondit Jennifer d'une voix pas très assurée. Tous deux avaient déjà été mariés auparavant. Ce n'était pas comme un premier amour.

La troisième femme, une sténographe d'âge moyen qui portait une alliance, s'exclama :

— Toute cette discussion est ridicule. Il l'a tuée et a volé son argent. Un point c'est tout !

Mais la discussion continua et, pour la première fois de sa vie, Jennifer avait beaucoup à dire. Ce n'était pas une oratrice mais elle défendit sa thèse avec tellement d'insistance et de ténacité que l'un des hommes finit par changer d'avis. Le jury avait quitté la salle du tribunal à une heure de l'après-midi. Après avoir âprement défendu son point de vue pendant quatre heures, Jennifer avait ramené le vote à dix « coupable », deux ayant voté « non coupable ».

À sept heures du soir, quand l'huissier leur apporta à dîner et qu'il leur fut accordé un repos d'une demi-heure, Jennifer en avait converti quatre de plus et le jury était maintenant partagé de façon égale. Quatre hommes et les deux autres femmes résistaient toujours.

À dix heures, le vote avait basculé à dix contre deux. Seules la jeune femme mince et la sténographe s'accrochaient encore, jugeant le prévenu coupable.

À dix heures trente, le premier juré déclara :

— Je crois que nous sommes dans une impasse. Nous allons voter une dernière fois et je suggère que nous informions la cour que nous avons abouti à une situation insoluble.

— Ce qui entraînera un nouveau procès. Quelle perte de temps et d'argent ! grommela l'un des hommes.

À contrecœur, la sténographe avoua qu'elle abandonnait :

— Je ne veux pas être celle qui va faire tout recommencer. Je suis absolument convaincue qu'il est coupable, mais je me rallierai à l'opinion générale plutôt que de voir le procès annulé.

La jeune femme mince ne possédait pas la résistance morale suffisante pour se battre seule. La dernière de ses supporters se désistant, elle aussi jeta l'éponge. Durement, elle lança :

— D'accord, on le relâche. Qu'il aille tuer quelques femmes de plus !

Il y avait juste une semaine que le procès était terminé lorsqu'un soir, revenant du bureau, Jennifer trouva un visiteur qui l'attendait devant la porte de son appartement. Reconnaisant la haute silhouette distinguée, elle tressaillit de surprise.

Jonas Will avait déjà son chapeau à la main. Il inclina légèrement le buste dans un salut qui sentait bon la courtoisie d'autrefois.

— Miss Hamilton, j'espère que vous me pardonnerez d'arriver ainsi chez vous, mais j'ai estimé devoir le faire.

— Oh ! je vous en prie, Mr Will, entrez donc !

Essayant d'insérer la clef à l'envers dans la serrure, elle se mit à rire nerveusement et parvint tout de même à ouvrir la porte au deuxième essai. Jetant un rapide coup d'oeil circulaire dans la pièce de devant, elle fut soulagée de constater que celle-ci était aussi rangée que d'ordinaire, chaque chose bien à sa place.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Voulez-vous me donner votre chapeau ?

— Non, ce n'est pas la peine, je ne vais pas rester longtemps, dit-il en souriant.

Prenant place dans un fauteuil, il mit son chapeau sur ses genoux. Déposant son sac sur une table en coin, elle s'installa sur le canapé, le regardant d'un air interrogateur.

— J'ai cherché votre adresse dans l'annuaire téléphonique. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. J'ai conscience que je me dois de vous remercier.

Elle s'empourpra.

— J'ai simplement voté en mon âme et conscience, Mr Will, et puis, nous étions douze.

— Douze qui ont délibéré pendant neuf heures, ajouta-t-il quelque peu sarcastique. La mésentente a dû être totale. Je pense que c'est probablement à vous que je dois la vie.

La rougeur de Jennifer s'accentua.

— Vous devez la vie à votre innocence, Mr Will. Je peux vous assurer que si je vous avais jugé coupable, j'aurais voté comme les

autres et tout aurait été terminé en cinq minutes.

Les yeux gris clair observaient le visage de Jennifer.

— Ainsi *c'était* donc vous au premier tour de scrutin. Je l'avais senti. Savez-vous que je vous ai observée pendant toute la durée du procès ?

— Vraiment ? dit-elle, simulant la surprise.

— N'essayez pas de me faire croire le contraire, assura-t-il calmement. Bien sûr, vous le saviez. Dès l'instant de votre première déposition, j'ai compris que vous étiez un sujet sensible.

— Un quoi ? demanda-t-elle, haussant les sourcils.

— Un sujet réceptif. Une personne susceptible de recevoir une communication télépathique. Ce que je ne peux pas faire, malheureusement. Je ne peux que transmettre.

Étonnée, elle le regardait.

— Vous voulez dire qu'il s'agissait vraiment de transmission de pensée ? Je n'ai rien imaginé ?

Il sourit.

— Vous n'imaginiez rien du tout, Mr Hamilton. J'ai toujours été capable de transmettre mais seulement à un nombre limité de sujets. En effet, très peu de personnes bénéficient d'une capacité de réception suffisamment sensible qui leur permette de recevoir les ondes transmises par un télépathe. Et même en admettant qu'elles possèdent cette réceptivité, cela ne veut rien dire, à moins que le télépathe et son sujet soient sur la même « longueur d'ondes ». Il faut jouir d'un état d'esprit particulier pour devenir un sujet réceptif : que la personne soit plus disposée à écouter qu'à penser à ce qu'elle va dire. Elle doit garder un esprit non encombré par des pensées égocentriques.

— Vous voulez dire qu'elle ait la tête vide ?

Son sourire s'accentua.

— Non seulement vous avez un esprit réceptif mais aussi le sens de l'humour.

Se levant, il ajouta :

— Je ne vais pas vous importuner plus longtemps, Miss Hamilton. Je voulais simplement vous remercier pour ce que vous avez fait.

Au même instant, et presque aussi clairement que s'il avait parlé à haute voix, elle entendit :

— Vous êtes une femme charmante et j'aimerais beaucoup m'attarder mais, décemment, je ne peux pas risquer de vous importuner.

Son cœur s'emballa. Sentir qu'un homme avait une opinion quelconque à son sujet était une expérience totalement nouvelle. Sans parler du fait qu'elle avait l'impression qu'il la trouvait charmante. Avait-elle réussi à lire dans ses pensées une fois de plus ou bien était-ce simplement le fruit de son imagination combiné à un souhait venu du plus profond d'elle-même ?

Imagination ou pas, elle décida de lui donner sa chance de rester plus longtemps s'il le désirait.

— Croyez-vous que je vais vous laisser entrer chez moi, exciter ma curiosité en me disant que je suis capable, en quelque sorte, de lire les pensées et repartir aussitôt sans me donner d'autres explications ?

— D'habitude je prends un cocktail lorsque je rentre du bureau. Pourquoi n'en boiriez-vous pas un avec moi ? Nous bavarderions un peu !

Il hésita avant de répondre.

— Si je ne m'impose pas, cela me ferait extrêmement plaisir. Il finit par rester dîner.

C'est ainsi que tout commença. Peu à peu, au cours des quelques semaines qui suivirent, Jonas Will devint le compagnon du soir. Au début, il n'apparaissait qu'à des intervalles de quelques jours et allait l'attendre à la sortie de son bureau. Finalement l'habitude fut prise : chaque soir il était là pour l'emmener quelque part prendre un cocktail. Parfois ils allaient dîner chez elle, d'autres fois il l'emmenait au restaurant puis ils allaient voir un film. D'une façon générale, leurs soirées étaient plutôt calmes, mais comparées aux distractions que Jennifer avait connues auparavant, elles étaient absolument exaltantes. Son train-train quotidien avait été brusquement balayé et remplacé par une vie fascinante, pleine d'aventure.

Bien qu'ils en soient maintenant arrivés à s'appeler par leurs

prénoms, Will demeurait très réservé, ne prenant même pas la liberté de presser sa main dans l'obscurité d'une salle de cinéma. Pourtant, elle sentait bien qu'il lui manifestait de plus en plus d'intérêt. Ce n'est pas tant ce qu'il disait ou faisait mais, occasionnellement, elle continuait à percevoir des fragments de la pensée de Jonas... ou tout au moins c'est ce qu'elle imaginait. Et dans ces cas-là, c'était toujours un sentiment de tendresse ou d'admiration qu'elle percevait.

Ils avaient beaucoup de discussions relatives à cette apparente capacité extra-sensorielle qu'elle possédait, car le sujet la passionnait. N'ayant jamais rien expérimenté de la sorte auparavant, elle faisait d'immenses efforts pour comprendre pourquoi et comment cette sorte de pouvoir latent qu'elle détenait de lire les pensées des autres s'était soudain révélé.

— Pas les pensées des autres, expliqua-t-il en souriant. Les pensées d'une seule personne. Ce n'est d'ailleurs pas un phénomène hors du commun et on le remarque souvent chez les couples particulièrement unis. Les psychologues n'en savent pas trop à ce sujet mais il existe une théorie disant que l'esprit de certaines de ces personnes que l'on appelle « réceptives » fonctionne, si l'on veut, comme un récepteur de radio qui ne capterait qu'une unique et étroite bande de fréquence. La théorie est que de tels esprits peuvent recevoir les pensées seulement si elles sont transmises sur une fréquence absolument précise. Il est possible qu'un sujet sensible parcoure toute sa vie sans jamais rencontrer le télépathe qui transmettra sur la fréquence lui convenant. Je suis probablement la première personne que vous rencontrez qui soit en harmonie avec vous.

Elle fut heureuse d'apprendre que le phénomène était quelque chose de commun chez les couples particulièrement proches l'un de l'autre. Bien que Jonas n'ait jamais laissé entendre qu'il éprouvât plus que de l'amitié envers elle, cela ajoutait malgré tout un zest de romantisme à leurs relations. Elle commença à rêver un peu.

Mais un soir, son rêve vola en éclats. Ils étaient chez elle, assis dans la pièce de devant. Jonas lui annonçait qu'il allait sans doute quitter la ville d'ici une semaine ou deux.

Dans un sens, ce n'était pas une surprise absolue car elle savait qu'il cherchait un emploi en dehors de New York. Il lui en avait déjà parlé : le travail pour lequel il était parti à San Francisco avait, bien entendu, été supprimé dès son accusation de meurtre. En ce qui concernait New York, il y avait bien trop de scandale attaché à son nom pour qu'il puisse espérer y trouver quelque chose. Il avait une

réserve de quelques milliers de dollars, lui avait-il dit, mais il ne pouvait pas vivre éternellement là-dessus. Il voulait partir pour un endroit où il ne serait pas connu et essayer de recommencer sa vie sous un autre nom.

— Je suis aussi un peu limité dans les emplois auxquels je peux prétendre. J'ai fait mes demandes sous le nom de Henry Gunner : j'ai donc dû sélectionner des emplois pour lesquels, je pense, on n'ira pas me demander trop de références. C'est seulement une place de vendeur de voitures à la commission, mais si je réussis bien là-dedans, je peux faire une demande pour quelque chose de mieux et j'aurai ainsi une référence toute faite.

— Où est-ce ? demanda-t-elle.

— Saint Louis. Ce n'est pas encore sûr, mais ça me semble sérieux. Je dois me présenter là-bas lundi pour une interview.

— J'espère que tout ira bien, dit-elle d'une voix qu'elle parvint à contrôler. Mais Saint Louis est bien loin. Je ne pense pas que nos chemins se croiseront très souvent.

— Il y a un moyen de les faire se croiser chaque jour.

— Le rêve brisé commençait à reprendre forme et son cœur se mit à battre sourdement.

— Comment cela, Jonas ?

— Si nous étions mariés.

Elle le regardait fixement. Son cœur s'emballa. Il lui était absolument impossible de parler. Jonas continua :

— Évidemment, il y a tout de même un problème. Il est fort possible qu'Edna soit toujours en vie.

Cette pensée la fit tressaillir. Bien qu'elle fût certaine que le corps découvert dans le sous-sol de la maison new-yorkaise n'était pas celui d'Edna Barnes Will, depuis le jour où Jonas était apparu à sa porte, elle ne s'était jamais demandé où avait bien pu passer ladite Edna.

— Bien sûr, le fait qu'elle soit toujours en vie ne me dérange en rien au point de vue moral, dit Jonas. Mais si cela est, elle ne peut ignorer que j'ai été jugé pour l'avoir prétendument assassinée. Tout le pays le savait ! Il va sans dire que je n'ai pas l'intention de retourner

avec une femme prête à me laisser exécuter pour un crime dont elle me savait totalement innocent.

Jennifer demeurait silencieuse.

Jonas poursuivit :

— L'État de New York l'ayant déclarée décédée, je ne crois pas que l'on puisse m'arrêter pour bigamie si par hasard elle se décidait à revenir. C'est seulement à vous que je pense. Je ne voudrais pas que, dix ans peut-être après notre mariage, vous ayez le choc de découvrir que vous avez vécu dans le péché.

Jennifer lâcha brusquement :

— Supposons que j'aie envie de prendre le risque.

Il lui sourit.

— J'espérais vous entendre dire cela. Mais je crois qu'il n'y a pas grand risque puisque nous allons entamer une nouvelle vie sous un nouveau nom et, même si elle réapparaissait, il est vraiment peu probable qu'Edna puisse nous retrouver. En mettant les choses au pire, cela signifierait pour moi un rapide voyage à Reno et notre remariage ensuite. Un président des États-Unis a d'ailleurs été confronté une fois au même problème et l'a surmonté sans scandale.

Fouillant sa mémoire à la recherche de ses souvenirs d'écolière, elle approuva d'un signe de tête :

— Andrew Jackson. Mais il y a tout de même eu un scandale, n'est-ce pas ? N'a-t-il pas provoqué quelqu'un en duel pour avoir fait la remarque que lui et sa femme vivaient dans le péché ?

— Vous savez, mon amie, les mœurs ont bien changé depuis lors. Personne ne nous jettera la pierre, même s'il devient nécessaire d'entamer une procédure légale. On n'y verra qu'une erreur commise de bonne foi et facile à rectifier. Mais tout dépend de vous.

— Je vous épouserai, dit-elle avant qu'il eût le temps de changer d'avis.

Elle était assise sur le canapé et lui dans un fauteuil. Il se leva, s'approcha d'elle et vint l'embrasser pour la première fois.

Cela se passait un samedi, le 29 juin. Le lundi matin Jonas prit

l'avion pour Saint Louis. À quatre heures de l'après-midi il appela Jennifer à son bureau.

— Ça y est, je suis engagé, annonça-t-il avec entrain. Je commence le 15 juillet. C'est un lundi. Je vais rester ici quelques jours pour essayer de nous trouver un endroit où habiter mais je serai rentré vendredi. Nous nous marierons samedi et nous pourrons partir pour Saint Louis, en voiture, aux environs de mardi, le 9 juillet.

— Si vite ! s'écria-t-elle, à la fois effrayée et ravie à la pensée du peu de temps qui lui restait avant de devenir une femme mariée. Il faut que je donne congé au bureau et il y a le bail de mon appartement et...

— Eh bien, tu as intérêt à te dépêcher ! répondit-il avec bonne humeur. Nous partons pour Saint Louis dans une semaine demain.

Dès qu'elle eut raccroché, elle alla voir son patron et lui donna sa démission. Après un quart de siècle de service, il fut très compréhensif. Il la dispensa des deux semaines habituelles de préavis et lui demanda simplement de terminer celle en cours.

Les jours qui suivirent passèrent dans une agitation fébrile. Elle finit par trouver une femme pour reprendre le bail de l'appartement et aussi garder les meubles, mais dut se résigner à céder ceux-ci pour à peu près le quart de leur valeur. Il lui fallait procéder à la fermeture de comptes dans plusieurs magasins et aussi faire ses bagages.

Ce dernier point fut le plus gros problème car, lorsque Jonas la rappela le mercredi, il lui demanda de se limiter à deux valises qu'ils prendraient avec eux dans la voiture. Tout le reste devrait donc être expédié et consigné à Saint Louis jusqu'à ce qu'ils aillent le réclamer.

Lorsque Jonas revint le vendredi, Jennifer était arrivée à tout faire sauf clore ses comptes bancaires.

Il arriva par un vol du matin et vint la chercher au bureau à midi. Pendant l'heure du déjeuner, ils se firent faire une prise de sang et enregistrèrent leur demande pour être mariés le lendemain puisque New York exigeait une période d'attente de vingt-quatre heures.

Jonas s'inscrivit sous le nom de Henry Gunner. Jennifer fut un peu réticente à ce sujet jusqu'à ce qu'il lui explique qu'un mariage était légal sous n'importe quel nom, à condition naturellement que ce soit bien les personnes désirant se marier qui participent à la cérémonie ! Il lui fit comprendre qu'utiliser son véritable nom serait complètement

aberrant : si le hasard voulait que ça s'ébruite – un homme acquitté deux fois pour meurtre de sa femme et se remariant – ce serait en première page de tous les journaux. Ni l'un ni l'autre ne voulaient cette sorte de publicité. Puisqu'ils allaient vivre à Saint Louis sous le nom de Mr et Mrs Henry Gunner, les choses seraient beaucoup plus faciles pour eux si c'était ce nom qui figurait sur leur certificat de mariage.

Jennifer reconnut qu'il avait raison.

Un juge de paix les maria le samedi soir. Jonas, qui avait jusque-là habité dans une chambre meublée, la quitta et vint s'installer chez Jennifer.

Dans l'excitation des préparatifs du mariage et du déménagement, elle n'avait pas eu le temps de discuter des questions financières avec Jonas. Et il va de soi que, au soir de son mariage, ces questions furent reléguées au plus loin de ses pensées. Mais le lendemain au petit déjeuner, elle décida d'aborder le sujet.

— Jonas, crois-tu que nous pourrons vivre avec ce que tu vas gagner ? Ou bien veux-tu que je cherche aussi du travail quand nous serons à Saint Louis ?

— On va d'abord voir comment on s'en sort. J'ai quatre mille dollars, cela devrait suffire pour un petit moment.

— J'ai aussi un peu d'argent, dit-elle. J'ai l'intention de clore mon compte courant demain et prendre le montant en chèques de voyage. Je n'ai que deux ou trois cents dollars dessus mais c'est avec mon compte épargne que je ne sais quoi faire. Je devrais peut-être le laisser ici et demander son transfert dans une banque de Saint Louis une fois que nous serons arrivés.

— Pourquoi ne fais-tu pas faire, par la banque, un chèque à ton nom, Jennifer Gunner ? C'est aussi sûr que des chèques de voyage et tu n'auras qu'à le déposer sur un nouveau compte épargne dès que nous serons à Saint Louis. Si tu veux, tu peux même cumuler le montant de tes deux comptes sur ce chèque. J'ai suffisamment de chèques de voyage pour nous deux.

Et c'est ce qu'elle fit. Jonas ne lui avait pas demandé le montant de son compte épargne et elle ne lui en avait rien dit. Elle voulait que ce soit une agréable surprise : pendant vingt-cinq années elle avait régulièrement économisé une partie de son salaire. Le chèque qu'elle reçut de la banque s'élevait à dix-sept mille deux cent quarante-huit

dollars.

Ils partirent pour Saint Louis tôt le mardi matin. Jennifer n'ayant pas de permis, Jonas garda le volant pendant tout le trajet. Ils n'étaient pas pressés puisque Jonas ne commençait à travailler que le lundi suivant. Le voyage dura trois jours et, en fait, constitua leur lune de miel. Ce fut le vendredi en fin d'après-midi qu'ils traversèrent le pont Mac Arthur et entrèrent dans Saint Louis où ils s'arrêtèrent pour dîner avant de continuer leur route.

Jonas lui avait dit avoir loué « une sorte de petite maison d'été » pour un mois. Elle leur servirait de base temporaire pendant qu'ils chercheraient quelque chose de mieux adapté à leurs besoins. C'était un peu en dehors de la ville, expliqua-t-il, mais il l'emmènerait avec lui tous les matins en partant travailler et la déposerait chez divers agents immobiliers afin qu'elle s'occupe de chercher une maison.

Jennifer n'avait cependant pas imaginé que ce serait si éloigné de la ville. La maison se trouvait sur le bord de la Meramec River, à une bonne quinzaine de kilomètres de l'extrémité sud de la ville et probablement vingt à vingt-cinq du centre ville. Elle était plantée sur une bande de plage couverte de galets, sans aucune autre habitation à proximité. Construite sur pilotis, des planches avaient été clouées sur deux côtés de façon à former une sorte de garage rudimentaire sous la maison. Un escalier de bois menait directement du garage à la maison.

Jennifer fut soulagée de constater que l'intérieur était beaucoup plus plaisant que l'extérieur ne le laissait supposer. La pièce de devant était très vaste, bien agencée et garnie de meubles rustiques. Il y avait une grande cuisine, une chambre et une salle de bains. Le mobilier était assez vieux mais approprié pour ce genre d'habitation. Elle décida que, après un grand nettoyage, ce serait vivable pour le peu de temps qu'ils auraient à y passer.

Fatigués par le long voyage, ils se couchèrent tôt le vendredi soir. Le samedi, Jonas l'emmena dans un centre commercial au bord de la nationale, où elle fit ses provisions en produits alimentaires et articles ménagers. Le reste de la journée et tout le dimanche, elle lava, brossa jusqu'à ce que les trois pièces fussent impeccables.

Le dimanche soir après dîner, alors qu'ils étaient tous deux assis dans la pièce de devant, Jonas lui dit :

— Demain, je commence à travailler. Comment vas-tu passer la journée ?

Elle le regarda d'un air surpris.

— Je pensais que tu allais m'emmener pour que je commence à chercher une maison.

— Non, pas demain. Je ne saurais où te déposer. J'achèterai le journal local et, demain soir, nous préparerons une liste des agences immobilières qui s'occupent des locations. Je t'emmènerai mardi. Tu peux bien te reposer un jour avant de commencer à courir les agences.

— D'accord, acquiesça-t-elle. Je suppose que nous ne sommes pas à un jour près.

— Si tu veux endosser le chèque et me le donner, je pourrai ouvrir ton compte épargne demain, pendant que je serai en ville.

— *Notre* compte épargne, corrigea-t-elle avec un sourire. Nous n'allons pas former un de ces couples où chacun gère ses affaires de son côté, non ?

— Entendu, notre compte, répondit-il en lui rendant son sourire. Mais endosse le chèque pendant que tu y penses.

Elle alla dans la chambre, sortit le chèque de son sac, le retourna et l'endossa en s'appuyant sur la coiffeuse. Écrivant « Mrs Jennifer Gunner », elle ressentit une sorte de tendre émotion. C'était la première fois qu'elle avait l'occasion d'écrire son nouveau nom.

Revenant dans la pièce, elle tendit le chèque à Jonas qui y jeta à peine un coup d'oeil, le plia et le mit dans sa poche.

— Tu n'es pas étonné du montant ? demanda-t-elle, fière d'elle-même.

— Non, pas vraiment. Il y a des années que tu travailles et tu as des goûts simples. Je supposais que tu aurais une bonne petite somme de côté.

Son visage laissa voir sa déception. Elle était un peu blessée par la désinvolture avec laquelle il acceptait le fait qu'elle possédât une telle somme.

— Je ne... je pensais que tu serais fier de moi.

— Oh ! mais je le suis. Je ne suis pas surpris, c'est tout.

Elle l'observait d'un air incertain quand soudain un épisode du

procès envahit brusquement son esprit. Elle n'aurait su dire pourquoi cela lui revenait en mémoire à ce moment précis mais elle revoyait clairement l'expert en graphologie témoignant et disant que c'était bien la signature d'Edna Will qui figurait sur la procuration donnant à Jonas le contrôle de tous les biens de sa femme. Elle réalisa que tout ce qu'elle possédait était représenté par ce chèque qu'elle venait juste de lui remettre. Et c'était effectivement sa signature qui figurait au dos.

Sans transition elle demanda :

— Il y a longtemps que tu connaissais Edna lorsque tu l'as épousée ?

Il la regarda d'un air bizarre.

— Voilà une drôle de question. Non, pas très longtemps.

— Comment l'avais-tu rencontrée, Jonas ?

Il la considéra un moment avant de répondre assez négligemment :

— Elle faisait partie du jury, lors de mon premier procès. Par-delà ces mots elle perçut quelque chose de plus venant de lui et, cette fois, elle fut bien certaine que ce n'était pas le fruit de son imagination. Aussi clairement que s'il avait parlé à voix haute, elle entendit : « J'essaye toujours de trouver un sujet réceptif parmi les jurés. »

Prise de panique, l'horreur l'envahissant, elle regarda fixement les yeux gris clair qui se voilaient de tristesse.

— J'ai laissé échapper la pensée qu'il ne fallait pas, n'est-ce pas ? Je voulais que tout cela dure encore une soirée mais maintenant ce n'est plus possible. C'est bien l'ennui quand on rencontre des êtres sensibles : il faut surveiller sans cesse ses propres pensées.

UN OISEAU RARE

John Lutz

— Bonté divine ! s'exclama Robert à mi-voix. Un *oriolus galbulus* !

Il pressa les jumelles contre ses orbites, regardant avec stupéfaction le petit oiseau noir et jaune qui, de son long bec, frappait l'écorce de l'arbre abattu sur lequel il était perché.

Sans cesser d'observer l'oiseau à travers ses jumelles, Robert plongea la main dans sa poche pour prendre son carnet et son crayon. Les branches qui l'enserraient craquèrent lorsqu'il bougea le bras ; l'*oriolus galbulus* regarda dans sa direction, puis se remit à becqueter. S'il s'aperçut de la présence de Robert, il n'en fit aucun cas.

Robert n'en revenait pas : c'était très rare de rencontrer cet oiseau par ici à cette époque de l'année. Si seulement il avait apporté son appareil photo ! N'importe, la nouvelle ferait malgré tout sensation à la réunion hebdomadaire du Club Audubon.

Tout en guettant l'oiseau, il entreprit de noter par écrit sa description détaillée.

Robert était un petit homme entre deux âges, qui commençait à s'épaissir à la taille. Avec sa bonne figure ronde et son nez en forme de bec, il ressemblait lui-même à un oiseau : cette comparaison ne l'aurait d'ailleurs pas offusqué le moins du monde.

L'*oriolus galbulus* s'arrêta soudain de picoter et s'envola à tire-d'aile vers le cœur de la forêt. Robert émit un juron étouffé. Lui qui venait tous les week-ends au Mémorial State Park, il savait que cette partie du vaste bois était particulièrement touffue. Laissant pendre ses jumelles à son cou, il décida de suivre l'oiseau.

Les broussailles lui enserraient les chevilles à chaque pas et, malgré ses efforts pour marcher silencieusement, les feuilles d'automne qui tapissaient le sol craquaient sous ses pieds. Il savait que, s'il faisait trop de bruit, le magnifique *oriolus galbulus* s'enfuirait à son approche.

Il avançait lentement, en scrutant le feuillage de son regard myope. Soudain, il entendit un cri bizarre. C'était un genre de

croassement, mais pas exactement cela. Piqué par la curiosité, Robert s'immobilisa ; puis, silencieusement, il se remit en marche dans la direction du bruit.

Il progressait à pas lents, précautionneux ; enfin, au bout d'un moment, il aperçut un mouvement à travers le feuillage moucheté. Il s'accroupit et porta les jumelles à ses yeux, en obliquant sur la gauche pour mieux voir.

La scène qui s'offrait à sa vue lui arracha un hoquet étouffé. Dans une petite clairière, un homme et une femme – une belle blonde – étaient à genoux l'un en face de l'autre ; l'homme avait les mains nouées autour du cou fragile de la jeune femme. Robert vit l'homme resserrer son étreinte et secouer furieusement la blonde. Il y eut de nouveau ce bruit étrange, semblable à un croassement. Puis la blonde cessa de se débattre et ses bras retombèrent, inertes. Robert aurait voulu crier, il aurait voulu courir à son secours, mais la peur le clouait sur place. Il avait la gorge serrée, le front moite de sueur.

L'homme lâcha sa victime et se remit debout. Le cadavre s'affaissa sur le sol jonché de feuilles, mais Robert eut le temps de voir à travers ses jumelles l'horrible expression du visage décoloré de la blonde.

L'homme fléchit ses doigts comme pour les assouplir, puis s'essuya les mains sur son chandail beige et regarda lentement autour de lui. Robert sentit son cœur battre la chamade lorsque le meurtrier lui fit face. Il laissa tomber les jumelles sur sa poitrine pour bien s'assurer que l'homme était plus éloigné qu'il ne lui avait semblé en regardant à travers les lentilles grossissantes. Une fois qu'il eut la certitude de ne pas avoir été repéré, il se risqua de nouveau à observer la scène.

À présent, l'homme traînait le cadavre dans les buissons. La robe de la blonde accrocha une branche, révélant une cuisse pâle ; à sa grande honte, Robert sentit naître en lui une bouffée de désir. Il s'empessa de braquer les jumelles sur l'homme.

Le meurtrier exerça une dernière traction sur le cadavre et la robe bleue de la jeune femme disparut.

— Une tombe... murmura Robert.

Lorsqu'il vit l'homme se baisser pour prendre une pelle dans les fourrés, il comprit qu'il avait deviné juste. Le meurtrier avait creusé à l'avance une tombe pour sa malheureuse victime, une tombe qu'il n'avait plus qu'à combler et camoufler en la recouvrant de feuilles mortes.

Il fallait faire quelque chose, n'importe quoi ! pensa Robert. Il s'avisait alors que l'homme avait dû garer sa voiture sur la route forestière qui menait au château d'eau désaffecté.

Toujours accroupi, Robert s'éloigna à reculons, lentement, sans quitter des yeux l'assassin qui maniait la pelle dans les hautes broussailles. Lorsque le feuillage le dissimula à sa vue, il fit volte-face et courut vers la route.

Il repéra tout de suite la voiture, trois cents mètres plus loin : une berline noire garée sur le bas-côté, près d'un banc. Robert traversa la route afin d'avoir le véhicule dans sa ligne de mire ; puis, après s'être assuré qu'il était bien camouflé, il braqua ses jumelles sur la plaque d'immatriculation et nota le numéro sur son carnet.

À cet instant, l'homme sortit du bois. De nouveau, il fouilla du regard les environs ; cette fois, Robert prit son courage à deux mains et garda les yeux rivés à ses puissantes jumelles. Il éprouva un certain malaise quand le regard du meurtrier glissa sur lui, mais il ne bougea pas un muscle. Il vit l'homme jeter la pelle dans le coffre de la voiture, s'installer au volant et démarrer, soulevant un épais nuage de poussière qui resta en suspens au-dessus de la route brûlante.

Au départ, quand il était retourné à sa voiture pour rentrer chez lui, Robert avait eu la ferme intention d'avertir immédiatement la police et de lui donner le numéro d'immatriculation de l'assassin... mais maintenant, il n'était plus aussi décidé. Une idée extraordinaire lui était venue, une idée qui le fascinait car aucune pensée de ce genre ne l'avait encore jamais effleuré. Et si cette aventure était un signe du destin ? Il n'était certainement pas né pour être caissier toute son existence – surtout un caissier n'ayant pas eu de promotion depuis six ans. Peut-être tenait-il là l'occasion qui se présentait une seule fois dans la vie d'un homme, l'occasion que les forts saisissaient au vol et que les faibles laissaient passer. Or lui, il était fort. N'avait-il pas fait preuve de courage en ne bronchant pas quand le meurtrier l'avait regardé droit dans les yeux, la seconde fois ?

Lorsqu'il arriva chez lui, sa décision était prise. Il rentra la voiture au garage, ferma la porte et alla chercher dans son armoire à outils – qu'il utilisait rarement – un gros marteau de forgeron. Il savait que le geste qu'il allait faire l'obligerait à aller jusqu'au bout de son plan ; il ne pourrait plus reculer. Bien campé sur ses jambes écartées, il se posta sur le côté de sa voiture, brandit le marteau de six kilos et fit une longue bosselure sur la portière et sur l'aile arrière, au niveau du pare-chocs. Puis, satisfait, il attendit le soir.

À dix heures précises, il téléphona à la police pour signaler que, une heure auparavant, sa voiture avait été cabossée par un chauffard qui avait pris la fuite.

La police lui envoya un flic en patrouille, à qui Robert expliqua qu'une décapotable rouge l'avait heurté avec son pare-chocs, à Willow Lane, puis avait filé à toute allure. Heureusement, Robert avait eu la présence d'esprit de relever le numéro d'immatriculation ; il le donna au policier.

Une heure plus tard, un sergent téléphona à Robert pour lui annoncer que le numéro d'immatriculation qu'il avait fourni à l'agent de police était celui d'une voiture noire à quatre portes.

— Vous en êtes sûr ? demanda Robert, en prenant soin de paraître étonné.

— Oui, monsieur. Il n'y a pas le moindre doute. Les plaques ont été délivrées voici seulement quelques jours ; la voiture était précédemment immatriculée dans l'Ohio.

Donc, le meurtrier venait d'arriver en ville... Mais, bon sang, pourquoi le sergent ne se décidait-il pas à mentionner le nom du type ?

— J'étais pourtant certain du numéro, déclara Robert avec calme. Peut-être la voiture a-t-elle un toit blanc, ce qui me l'aura fait prendre par erreur pour une décapotable ?

— Impossible, répondit le sergent. J'ai vu la voiture et j'ai interrogé le propriétaire. Au moment où vous avez eu votre accrochage, il était au cinéma avec sa femme. Il m'a montré les billets et raconté tout le film.

Robert se tut, espérant que le sergent formulerait la suggestion à sa place. Comme rien ne venait, il reprit :

— Peut-être que si je voyais la voiture...

À l'autre bout du fil, il y eut un long silence suivi d'un long soupir.

— C'est à Chambers Road, au bout de la rue, dit enfin le sergent.

Il n'était manifestement pas disposé à envoyer un agent de police pour conduire Robert sur place.

Robert aurait bien voulu demander l'adresse exacte, mais il n'osa pas insister.

— Eh bien... il faut croire que j'ai mal lu le numéro.

— Ouais, sûrement, approuva le sergent avec empressement. Ça arrive très souvent.

— En plus, il faisait noir...

— Vous voulez que je vous dise ? À votre place, j'appellerais ma compagnie d'assurances et je la laisserais régler le problème.

— Je crois que je vais suivre votre conseil, dit Robert. Merci.

Il raccrocha, le sourire aux lèvres. Son cœur battait très vite.

Il chercha Chambers Road sur un plan de la ville et constata que la rue n'était pas très longue : seulement six blocs. C'était un de ces lotissements de banlieue où on avait construit de luxueux petits immeubles. Tout en parcourant lentement la rue au volant de sa voiture, Robert estima que le loyer, dans ce quartier, devait dépasser les deux cents dollars par mois. Chaque immeuble avait un parking privé, mais Robert ne vit nulle part la voiture noire du meurtrier. Cruellement déçu – mais non découragé – il rentra chez lui.

Le lendemain, il repéra la voiture devant un immeuble d'angle. Tandis qu'il se demandait quelle tactique adopter, il vit le meurtrier sortir de l'immeuble. Robert le reconnut aussitôt, avec ses cheveux grisonnants, son allure distinguée, son fin visage au teint mat et aux yeux perçants. Une femme marchait à côté de lui, juchée sur de très hauts talons. Le meurtrier lui ouvrit galamment la portière, s'installa au volant et fit marche arrière pour s'engager dans la rue.

Dès que la berline noire eut disparu, Robert descendit de voiture, traversa la rue et entra dans le luxueux immeuble. Alors qu'il examinait les noms inscrits sur les boîtes aux lettres, une porte s'ouvrit sur le palier, juste au-dessus de lui, et une vieille dame aux cheveux teints en roux apparut sur le seuil.

— Vous désirez ? s'enquit-elle en le regardant d'un air soupçonneux.

Affolé, Robert choisit au hasard l'un des noms inscrits sur les boîtes aux lettres.

— Je... euh... je cherche Mr Denton. Je crois que c'est un ancien camarade de classe.

— Mr Denton est à son travail, mais je suis la gérante de l'immeuble. Si je puis vous être utile...

Robert n'hésita qu'un instant.

— Le Denton que je cherche a les cheveux grisonnants, le teint mat et il mesure environ un mètre quatre-vingts, dit-il.

La femme fronça les sourcils d'un air pensif, puis son visage s'éclaira :

— Oh ! vous voulez sans doute parler de Mr Emerick. Il s'est installé avant-hier avec sa femme... Avant d'être muté ici, il habitait Cincinnati.

— Emerick, c'est ça ! approuva Robert. Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

De nouveau soupçonneuse, la femme répliqua :

— Non. Vous avez dit Denton.

Elle dévisagea froidement Robert, qui ne trouva rien à répondre. Il finit par bredouiller :

— C'est Emerick que je voulais dire.

— Dans ce cas, montons lui parler, dit-elle en appuyant sur le bouton de l'interphone.

Robert, qui savait que les Emerick n'étaient pas chez eux, approuva avec entrain :

— Oui, excellente idée !

À son tour, il pressa la sonnette. N'obtenant toujours pas de réponse, il haussa les épaules et sourit. Il put constater que la femme avait perdu son air méfiant.

— Quand il rentrera, dit-il, ne lui parlez pas de ma visite. Je tiens à lui faire la surprise !

Emerick n'était évidemment pas dans l'annuaire, puisqu'il venait juste d'arriver en ville ; Robert s'adressa donc aux renseignements pour obtenir son numéro de téléphone. L'opératrice lui répondit poliment que les Emerick avaient un numéro non répertorié, qu'elle ne pouvait révéler. Furieux, Robert raccrocha en jurant copieusement. Il devait absolument trouver le moyen d'entrer en contact avec Emerick.

Robert se mit à surveiller l'immeuble le soir, dans l'espoir de rencontrer Emerick sans son épouse. Affalé derrière son volant, il regrettait de ne pouvoir tout bonnement sonner chez Emerick et lui parler dans son salon ; mais la présence de Mrs Emerick rendrait sa démarche infructueuse... et extrêmement embarrassante.

Soudain, Robert se dressa sur son siège. Enfin, ils sortaient ! Mrs Emerick, très élégante, semblait en équilibre précaire sur des talons aiguilles encore plus hauts que ceux qu'elle portait la fois précédente ; Emerick était vêtu d'un costume sombre.

Robert regarda Emerick monter dans la berline noire après avoir courtoisement ouvert la portière à sa femme. Il démarra et Robert le suivit, prodigieusement excité.

Emerick s'arrêta devant un cinéma du centre ville. Robert se gara presque à côté de lui et fit la queue derrière lui au guichet.

Le documentaire se terminait lorsque Robert entra dans la salle aux lumières tamisées. Il suivit les Emerick le long de l'allée centrale et s'installa quatre rangs derrière eux. Le film commença quelques instants plus tard, accompagné d'une musique bruyante. Tout en surveillant du coin de l'œil la tête d'Emerick et le petit chapeau de Mrs Emerick qui se profilaient sur l'écran, Robert réfléchit aux circonstances ayant pu conduire Emerick à commettre un meurtre. L'éternelle histoire, sans doute : lors de ses précédents voyages en ville, il avait pris une jeune et belle maîtresse, possessive et jalouse, qui l'avait finalement menacé de tout raconter à sa femme quand celle-ci arriverait. Robert s'aperçut avec étonnement qu'il enviait Emerick... jusqu'à un certain point.

Le film – un incompréhensible méli-mélo – mettait en scène un couple marié passant son temps à échanger des remarques acerbes dans un langage carrément choquant. Robert fut soulagé quand, à la moitié de la projection, Emerick se leva enfin et remonta l'allée en direction du foyer. Robert compta lentement jusqu'à dix, s'essuya les mains sur son pantalon, puis il sortit à son tour.

Lorsqu'il arriva dans le foyer, il trouva Emerick en train de fumer une cigarette en solitaire. Appuyé contre le distributeur de boissons, il regardait avec un certain intérêt la jeune serveuse qui préparait du pop-corn derrière le comptoir. Ignorant les battements précipités de son cœur, Robert s'approcha d'Emerick, l'air aussi naturel que possible, et prononça la phrase qu'il avait inlassablement répétée en prévision de cet instant :

— Nous ne nous sommes pas revus depuis Mémorial Park, dit-il.

Emerick se tourna vers lui et le regarda sans comprendre.

— Mémorial Park ?

Sur le moment, Robert se trouva pris de court par le sang-froid d'Emerick.

— Oui, vous savez bien, dit-il d'un ton presque implorant. Avec la dame blonde...

— La dame blonde ?

Emerick arborait un air innocent, mais sa voix était tendue et son visage au teint mat avait pâli.

— La dame blonde, répéta Robert.

Pour la première fois, il regarda Emerick droit dans les yeux.

— Ce serait trop dommage que votre femme l'apprenne, ajouta-t-il.

La cigarette d'Emerick tomba sur la moquette. Il tremblait tellement qu'il dut s'appuyer un instant contre le distributeur de boissons.

Comprenant qu'il avait le dessus, Robert décida de pousser son avantage.

— Il y a toujours des témoins, dit-il avec un sourire mauvais. Emerick se ressaisit admirablement. Il écrasa sa cigarette sous son talon et en alluma une autre.

— Combien ? demanda-t-il en épiant Robert par-dessus la flamme de son briquet.

Combien ? Robert rougit et se traita intérieurement de tous les

noms. Lui qui avait si minutieusement dressé son plan, il n'avait même pas réfléchi au montant de la somme à réclamer ! Son cerveau se mit à fonctionner à toute allure.

— Cinq mille, dit-il.

Emerick ne cilla pas. *Cinq mille dollars ne représentent apparemment rien pour lui*, pensa Robert. *Pas étonnant : il n'y a qu'à voir le quartier où il habite et la voiture qu'il a...*

— Quand et où ? interrogea Emerick.

— Samedi après-midi, à une heure. Au parking du restaurant *À la Bonne Table*, sur l'autoroute 21. Et n'oubliez pas : *dix mille dollars*.

Emerick en demeura bouche bée, mais son expression stupéfaite se transforma – au prix d'un gros effort – en un large sourire lorsqu'il regarda par-dessus l'épaule de Robert. Se retournant, Robert vit Mrs Emerick traverser le foyer dans leur direction. C'était la première fois qu'il la voyait de près ; malgré son soudain embarras, il remarqua qu'elle était séduisante dans le genre poupée aux yeux bleus et au teint rose. Perchée sur ses talons hauts, elle venait vers eux d'un pas chancelant, en arborant une expression d'amicale curiosité.

Les paumes moites, Robert chercha désespérément un moyen de prendre congé avec panache.

— Chérie... dit Emerick d'une voix faussement joviale, comme s'il s'apprêtait à faire les présentations.

Mais Robert avait déjà tourné les talons et se dirigeait à grands pas vers la sortie.

À la Bonne Table était un populaire relais routier qui partageait avec une station-service un vaste parking. Comme tous les samedis après-midi, il y avait foule : c'était précisément pour cette raison que Robert avait donné rendez-vous à Emerick devant ce restaurant. À trente mètres de lui, des clients déjeunaient derrière une grande baie vitrée ; au moins une demi-douzaine d'entre eux pouvaient le voir distinctement près de sa voiture, un pied posé sur le pare-chocs. Emerick n'oserait pas user de violence devant autant de témoins. D'ailleurs, pour le moment, la question qui préoccupait Robert était de savoir si Emerick viendrait ou pas.

Il était une heure et quart lorsque la berline noire arriva. Emerick se gara à l'autre bout du parking et descendit de voiture ; il s'immobilisa un instant, aveuglé par le soleil. Il avait une grosse serviette noire à la main. Ayant repéré Robert, il lui fit signer d'approcher.

Robert n'hésita qu'une seconde : la voiture d'Emerick était dans le champ de vision des clients du restaurant. Heureux et soulagé à l'idée que son chantage – une entreprise risquée – allait connaître une issue fructueuse, il rejoignit Emerick. D'un signe de tête, il indiqua la serviette noire.

— L'argent est là-dedans ? dit-il en essayant de prendre un ton blasé.

— Non, répondit Emerick d'une voix douce. Il y a deux choses dans cette sacoche, mais pas d'argent.

Il ne semblait ni effrayé ni résigné ; il était très différent de l'homme que Robert avait abordé au cinéma. Son regard assuré était de mauvais augure : on le sentait maître de la situation.

Robert remarqua qu'Emerick avait glissé sa main droite dans la serviette.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Il y a là-dedans deux petits oreillers, déclara Emerick. Et entre ces oreillers, il y a un revolver braqué sur vous. Montez dans la voiture. Robert sentit ses genoux se dérober sous lui.

— Vous n'oseriez pas tirer... devant tous ces gens. En plein jour...

Emerick eut un sourire sûr de lui.

— Oh ! détrompez-vous. Les oreillers étoufferont la détonation ; on l'entendra à peine dans le restaurant. Et quand vous tomberez, je n'aurai qu'à vous ramasser et vous mettre dans la voiture. Si jamais des clients regardent à ce moment-là, ils penseront que vous vous êtes évanoui.

Robert se trouvait devant une alternative simple : soit il tournait les talons et s'en allait, en misant sur le fait qu'Emerick n'oserait pas tirer, soit il montait en voiture et tentait sa chance. Chacune des deux options exigeait du cran, mais c'était la première qui en demandait le plus.

Lorsqu'il ouvrit la portière, Robert éprouva un choc en voyant Mrs Emerick au volant. Le cœur serré, il monta, suivi d'Emerick. Le revolver n'était plus dans la sacoche : il s'enfonçait douloureusement dans les côtes de Robert.

— À Memorial Park, chérie, dit Emerick.

Effrayé, abasourdi, Robert fut pris d'une violente nausée.

— Je... je ne comprends pas, bégaya-t-il tandis que la grosse voiture s'engageait sur l'autoroute. La dame blonde... la dame du bois...

Emerick éclata d'un rire franc et massif, en accentuant la pression du revolver dans les côtes de Robert. Du coin de l'œil, Robert vit les lèvres vermeilles de la femme esquisser un sourire.

— Oh ! ce n'était pas une dame, dit Emerick d'une voix hilare. C'était ma femme.

DANS LA CHAMBRE VIDE

Donald Honig

La grille grinça avec un doux gémissement féminin lorsqu'il la referma derrière lui. Cela le fit s'arrêter un instant dans l'allée, les yeux fixés sur la maison dont la silhouette sombre se dressait dans la nuit. Il se demanda si Laura était éveillée, ou si le grincement de la grille l'avait tirée du sommeil. Mais en fait il s'en souciait peu. Au point où en étaient arrivées les choses, tout lui était égal. Mais ce qui le poussait à bout, c'étaient les scènes, constamment renouvelées, les accusations (qu'il ne prenait même plus la peine de repousser), les diatribes.

Il remonta l'allée, gravit les marches du perron et sortit sa clef. Il entra, referma la porte. Aussitôt dans la maison, il sentit l'hostilité, la haine que Laura répandait autour d'elle, avec son ressentiment inlassable.

Il remit la clef dans sa poche et s'apprêtait à monter l'escalier, lorsque sa voix sortit des ténèbres, calme, contrôlée, prononçant son nom comme si elle venait seulement de s'y décider après des heures de méditation silencieuse.

— Carl.

Il s'arrêta net au bas des marches, la main sur l'extrémité de la rampe. Il savait exactement où elle se tenait, à côté de la vieille horloge, dans l'angle près de la porte. Lorsqu'elle l'attendait, c'était toujours là qu'elle se tenait.

— Je devrais y être habitué, depuis le temps, dit-il, mais tu me fais toujours peur. Pourquoi diable n'annonces-tu pas que tu es là ? Laisse au moins une lumière allumée.

— Pourquoi le ferais-je ? dit-elle sèchement dans le noir.

Sans la voir, il imaginait son visage anguleux aux lèvres serrées et ses petits yeux vifs allumés par la haine.

— Est-ce que, toi, tu fais jamais quoi que ce soit à la lumière ? Est-ce que tu me préviens jamais ?

— Tu savais où j'étais, dit-il d'une voix calme et patiente.

Il la voyait maintenant, à côté de l'horloge au balancier imposant.

— Non, je ne le savais pas. Je veux que tu me le dises chaque fois que tu sors, jusqu'à ce que ta conscience se mette à te marteler la tête.

— Je t'en prie, Laura. Ne recommence pas.

— Si, je recommencerais. Je recommencerais mille fois, jusqu'à ce que tu t'arrêtes.

— Ou jusqu'à ce que je te quitte.

— Tu ne feras jamais ça.

Elle ajoutait d'habitude : « Qu'est-ce que tu ferais ? Où irais-tu ? Tu n'as ni argent ni métier. Je te retiens ici et je t'entretiens avec l'argent pour lequel tu m'as épousée, et je le fais parce qu'il fut un temps où j'ai cru en toi et où je t'ai aimé... »

— Tais-toi ! cria-t-il avant qu'elle eût pu le dire.

— Bien, Carl.

— Bon Dieu, Laura, ne peux-tu donc pas, une fois pour toutes, accepter la situation ?

— J'accepte ce que tu es, Carl, mais pas ce que tu fais. Aucune femme ne pourrait accepter ça.

— Il ne manque pourtant pas d'hommes qui voient d'autres femmes.

— Tu essaies de te justifier ?

— Je n'ai pas à me justifier devant toi, dit-il.

Il se sentait envahi par un calme dangereux, les premières approches d'une grande tempête. Il sentait un froid monter en lui, s'infiltrer à travers l'obscurité tendue et hostile, comme jailli d'une sorte de noir réservoir. Cela le fascinait comme une force nouvelle.

Pour qui se prenait-elle ? S'imaginait-elle le posséder corps et âme avec son sale argent ?

Il s'avança vers elle, exalté vertigineusement par le calme étrange

et dangereux qui s'était emparé de lui, par la rage grise et glacée qui avait commencé à bouillir dans son sang.

Elle eut peur. Cette manière silencieuse, tendue qu'il avait de se rapprocher d'elle dans le noir...

— Carl ! dit-elle d'une voix où perçait la terreur. Ne f...

Ils luttèrent dans le noir, devant l'horloge. Ils se cognèrent contre elle. Le balancier poursuivit son oscillation patiente et majestueuse. Le tourbillon de leur lutte les écarta de l'horloge ; la gorge de Laura émit des gargouillements creux. Il la fit pivoter de nouveau et elle tomba à genoux ; il avait les mains étroitement serrées autour de son cou. Elle braqua sur lui un regard furibond, bouche ouverte et muette. Leurs yeux n'étaient qu'à quelques centimètres – ceux de Carl, d'une intensité froide ; ceux de Laura, déjà embués par la mort.

Alors il la lâcha. Elle tomba de côté, lourde, inerte. Des profondeurs de la vieille horloge vint un léger déclic, comme un clappement de langue exprimant le remords.

Il regarda autour de lui. Étrange, pensa-t-il, que rien n'eût été dérangé, que la tranquillité régnât toujours. Un meurtre venait d'être commis là et rien n'avait changé. Même pas lui. Il se sentait très calme. Il ne respirait même pas plus vite. Ses mains ne lui causaient aucune sensation particulière. Il était là comme si rien ne s'était passé.

Et peut-être en était-il ainsi. Du point de vue de la loi, les meurtres n'existent que si on les découvre. Or, il n'allait pas raconter à la ronde qu'il avait assassiné sa femme ; et ce n'était pas elle qui pourrait le dénoncer ; quant à la vieille horloge, elle ne pourrait jamais faire autre chose qu'indiquer l'heure.

Il alla au salon, ferma les persiennes et alluma la lampe avant de s'asseoir. De son fauteuil, il voyait une partie du corps effondré de Laura. Il le contempla méditativement. Qu'allait-il faire d'elle maintenant ?

Il se rappelait avoir lu récemment l'histoire d'un squelette découvert dans le sous-sol d'une vieille maison en démolition. Le squelette – c'était celui d'une femme – devait être là depuis au moins cinquante ans, selon les estimations. Eh bien, se dit-il, quelqu'un d'autre avait donc tué en toute impunité, vécu toute sa vie et été enterré en homme vertueux.

Il descendit au sous-sol. À l'aide d'une pioche, il fendit le

revêtement de ciment et en retira de gros morceaux. Puis il se mit à creuser dans la terre sombre et molle. Il tremblait d'excitation.

Avec soin, il pratiqua une excavation. Ensuite – dans le silence des premières heures du petit matin – il remonta dans la maison et alla chercher sa femme. Il la descendit dans la cave et la déposa dans la tombe.

Il y avait là un vieux sac de ciment du genre qui se vend tout mélangé à du sable, pour faciliter le travail des bricoleurs du dimanche. Il mélangea de l'eau au ciment et eut bientôt réparé la blessure du sol. Le soleil entraît gaiement par les soupiraux de la cave.

Lorsqu'il eut fini, il s'assit sur une vieille chaise d'osier qui se trouvait là et fuma une cigarette en contemplant l'endroit sinistre. Un peu plus tard, il le recouvrit de la carpe de l'entrée.

Et maintenant, elle avait disparu.

Mais les gens remarqueraient son absence. Il se mit en devoir d'inventer une histoire pour expliquer cette disparition. Ça ne devait pas être bien difficile, d'ailleurs, parce que Laura n'était pas une personne très en vue dans le quartier. Ce n'était pas un quartier où chaque famille sait tout ce qui se passe chez les voisins. Les aventures galantes de Carl avaient rempli Laura de honte (elle croyait que tout le monde était au courant, mais Carl était bien trop adroit pour ça) et elle s'était isolée suffisamment pour que son absence soudaine passât inaperçue.

Elle avait des parents éloignés en Californie, auxquels il écrivit qu'elle était malade. Il prit soin de ne pas les alarmer, car il ne tenait pas à ce qu'ils arrivent précipitamment lui rendre visite. (Laura était une parente assez riche.) Mais il prépara le terrain. De fait, cet après-midi-là, il écrivit quatre lettres à ces parents, quatre lettres destinées à être envoyées à une semaine d'intervalle chacune. Il y décrivait les souffrances variées de Laura, des améliorations, des rechutes, et finalement sa mort.

Quelques jours passèrent. Le troisième jour, il s'aperçut qu'il n'était pas sorti de chez lui depuis la nuit du meurtre. Il se le reprocha. Il n'y avait rien à craindre. Personne ne se précipiterait pour aller la déterrer s'il sortait.

Le téléphone sonna : il décrocha. C'était le boucher. Mrs Bogan n'était pas passée pour sa commande. Qu'est-ce qui n'allait pas ?

— Tout va bien, dit Carl. Mrs Bogan est un peu souffrante, c'est tout.

Politesses du boucher. Juste ce qu'il fallait. Il coupa court et raccrocha.

Ce coup de téléphone lui redonna matière à penser. Il avait dit que tout allait bien, et avait aussitôt enchaîné en disant que Laura était souffrante. Ce genre de choses pouvait éveiller les soupçons. Peut-être qu'après tout les gens du voisinage n'étaient pas si aveugles ni si indifférents. Quelqu'un finirait par s'apercevoir que Mrs Bogan n'était plus là, et commencerait à poser des questions.

Laura pouvait avoir eu des amis. En y réfléchissant, Carl s'aperçut qu'il connaissait très mal les habitudes de sa femme. Il s'absentait des journées entières, parfois plusieurs jours de suite. Comment aurait-il su ce qu'elle faisait, à qui elle parlait ?

Cet après-midi-là, il fit un somme et eut un vilain cauchemar. Malgré les efforts désespérés de son subconscient pour le réveiller, il n'y réussit pas. Tout transpirant et agité, il subit jusqu'au bout le cauchemar interminable et éprouvant. Laura, en creusant avec ses mains, essayait de sortir de la cave. Il l'entendait gratter. Il y avait des cris étouffés de terreur et de rage. Les grattements s'amplifiaient, devenaient des coups violents. Le ciment commençait à se boursoufler, à se craqueler. Il y eut une terrible explosion dans la cave, qui fit trembler les fondations et les murs, et vibrer les vitres.

Il se leva en sursaut, les yeux horrifiés, et regarda autour de lui. Tout était très calme. Trop calme. Il flaira un piège. Il dévala jusqu'au sous-sol, le coeur baigné de terreur. Dans sa panique, il faillit trébucher sur les marches de la cave. Enfin il s'arrêta sur la carpeste, congestionné de peur. Il se courba et arracha la carpeste à deux mains.

L'emplacement était intact. Il remit la carpeste en place et se redressa, cachant ses yeux dans ses mains. Qu'est-ce qui n'allait pas ? Puis il comprit. Il avait attiré sur lui un cauchemar de ce genre, en restant à traîner ainsi dans la maison.

Alors il sortit. Il se sentit aussitôt ragaillard, soulagé, comme si quelque sombre machination avait échoué. Il s'arrêta sur le trottoir au soleil, devant la maison. Une voix lui dit :

— Tiens, Mr Bogan.

Aussitôt son coeur se serra. Il rectifia son maintien, se reprochant

d'avoir à le faire.

C'était la voisine, une femme assez forte en blue-jeans, qui arborait une vieille chemise blanche de son mari. Elle avait un sécateur à la main.

— Comment allez-vous, Mr Bogan ? Il allait très bien.

— Et Mrs Bogan ? Ça fait presque une semaine que je ne l'ai vue.

Voilà ! Absente à peine depuis trois jours et, aux yeux des voisins, cela faisait déjà presque une semaine. Bientôt on se mettrait à chuchoter. Ensuite on l'accuserait de meurtre.

— Elle est un peu souffrante.

Un murmure de compassion. Comme si cela lui importait ! Sacrée mouche du coche. Bientôt elle voudrait savoir...

— Puis-je me rendre utile ?

— Non, non, merci.

— Est-elle très malade ?

— Je ne sais pas.

— Le médecin est venu ?

On pouvait déjà lire dans les yeux de la femme l'accusation, non pas de meurtre (il fallait leur laisser le temps !), mais de brutalité : elle pensait qu'il l'avait battue, qu'elle était couchée couverte d'ecchymoses.

— Oui. Il dit qu'elle a besoin de repos. De repos et de calme absolu.

— Puis-je lui rendre visite ? Peut-être pourrais-je lui faire du bouillon ?

— Non, merci, dit-il trop vite. (Bon sang, il fallait qu'il se contrôle. Puis :) Je m'occupe d'elle.

— Mais quand vous êtes à votre travail...

On croyait encore qu'il travaillait. Il leur avait au moins caché ça. Mais cette idiote de femme insistait. Et elle insisterait jusqu'à devenir

soupçonneuse. Et tout cela par bonté d'âme.

— Je vais faire venir une infirmière, dit-il.

Trop vite, encore. Mais c'est ce qu'il fallait dire.

La femme sourit. Elle n'était plus soupçonneuse, même plus insistante. Remarquable, le pouvoir d'un petit mensonge au moment voulu. Il sourit. Ils se sourirent réciproquement dans le soleil.

Puis il regagna la maison et ferma la porte à clé. Il s'assit. Qu'avait-il dit ? Mais c'était la seule façon de s'en débarrasser. Une femme de ce genre pouvait devenir la proie de ses bonnes intentions et envahir la maison, son bouillon à la main.

Après tout, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Il commença à y penser sérieusement. Bien qu'il ne lui fût guère possible de louer les services d'une infirmière, il pouvait très bien faire venir quelqu'un pour s'occuper du ménage, faire la cuisine et le nettoyage pendant que sa femme était censée être malade. Cette personne ne verrait jamais Mrs Bogan. Celle-ci serait trop gravement malade ; son état exigerait un repos et un calme absolus. Les ordres médicaux seraient formels à ce sujet. Cela écarterait tout soupçon et lui laisserait le temps de réfléchir avant de prendre une décision. Mais, de toute manière, il s'était compromis : il devait engager quelqu'un.

Il mit dans le journal une annonce. Celle-ci disait que l'on cherchait une personne pour tenir une demeure, pendant la maladie de la maîtresse de maison. Une personne discrète, sachant faire la cuisine et le ménage.

Quelques jours après, Betta Cool sonna à la porte. Carl lui ouvrit. Elle tenait à la main le journal, plié à la page des petites annonces. C'était une grande femme au teint assez pâle, pas très jolie, mais loin d'être laide. Pâle et presque séduisante, avec ses lèvres fines et minces et ses yeux clairs et pensifs. L'œil expert de Carl lui donna dans les trente-cinq ans. Et son instinct aiguisé sur ce chapitre lui dit que c'était une femme à qui l'on pouvait même faire confiance, à l'occasion. En tout cas, une femme qui ne parlerait pas. Il sentait qu'elle était déjà gonflée d'autres secrets.

Ils eurent un entretien calme et réfléchi. Mrs Cool – divorcée, disait-elle – avait déjà fait ce genre de travail. Elle habitait seule à l'autre bout de la ville. Elle répondait à ses questions par monosyllabes. Il y avait quelque chose d'anglais, ou peut-être d'irlandais dans ses manières.

La cuisine ?

— Oui.

Tenir une maison ?

— Oui. (Et elle ajouta :) Je peux aussi donner des soins, si on a besoin de moi pour ça.

— Oh ! non, dit Carl. C'est un emploi strictement ménager que je vous propose. Mrs Bogan a besoin d'un repos et d'une tranquillité absolus, c'est tout ce qu'il lui faut.

Il dit ces paroles sur un ton de chuchotement très grave, pour leur donner toute leur importance.

— Le docteur vient une fois par semaine.

Mrs Cool posa sur lui un long regard appuyé. Elle voulait savoir quelque chose, mais n'osait l'interroger ouvertement.

Il lui dit donc, en ralentissant son débit pour aboutir à l'émotion appropriée :

— Elle attendait un enfant et elle l'a perdu. Mrs Cool lui manifesta sa sympathie.

— Elle est très, très faible, dit Carl en abaissant les yeux, de l'air de celui qui s'incline devant la fatalité sans abandonner tout espoir.

Mrs Cool venait le matin pour faire le ménage – le rez-de-chaussée seulement – et cuire les repas de Mrs Bogan. Carl les montait, s'asseyait dans la chambre de Laura, où il les mangeait, puis il redescendait les plats vides avec les commentaires qu'il attribuait à sa femme.

— Elle dit que vous êtes une excellente cuisinière, Mrs Cool.

— Merci, monsieur.

Il l'observait. Pas vilaine, décidément. Parfois elle lui lançait un regard à la dérobée. Elle le plaignait beaucoup, il le sentait. Il savait où cela pouvait mener. Les femmes et leur compassion. Elle préparait exprès pour lui des repas dont il était forcé de se gaver en surplus.

Les choses continuèrent ainsi durant une semaine, puis deux. Chaque matin et chaque après-midi, Carl portait respectueusement et

solennellement les plateaux recouverts d'un linge dans la chambre vide. Il refermait la porte, s'asseyait et mangeait, murmurant de temps à autre quelques mots de conversation, au cas où d'en bas Mrs Cool prêterait l'oreille.

Chaque après-midi à quatre heures, elle s'en allait. Un jour, il l'accompagna jusqu'à l'arrêt du bus.

— Comment va-t-elle ? demanda Mrs Cool. Il hocha la tête.

— Toujours pareil. Ça n'est pas fameux. Le docteur – il est venu hier juste après votre départ – dit qu'elle ne fait aucun effort et, dans son état, c'est mauvais. Elle reste allongée là, les yeux dans le vide, parlant à peine.

— Elle pense à l'enfant, bien sûr.

— Très probablement.

Ils arrivèrent à l'arrêt du bus. Elle le regarda.

— Franchement, Mr Bogan, croyez-vous qu'elle ait des chances de s'en sortir ?

— De vous à moi, Mrs Cool, elle n'en a guère. Je l'ai lu dans le regard du docteur.

— Pauvre monsieur ! Comme c'est affreux pour vous. Je connais ce genre de solitude. Je l'ai dans ma propre vie.

— Vraiment ?

— Oui.

Il ne put se retenir de répliquer :

— Peut-être pourrions-nous nous consoler un peu, réciproquement.

Il ne s'attendait pas à une réponse. Mais elle le surprit :

— Peut-être qu'un soir vous pourriez demander à une voisine de rester auprès d'elle, et nous irions ensemble au cinéma. Ça vous distrairait.

— Oui, dit-il avec une expression épanouie. Je crois, en effet, que ça me distrairait un peu.

— Et c'est ainsi qu'une « voisine » commença à venir le soir. Et Carl Bogan entama une nouvelle aventure féminine. Une fois percées, la solitude et la réserve de Betta Cool s'effondrèrent en mille miettes.

Ils passaient des soirées gaies et agréables. Il n'avait guère l'apparence d'un homme dont la femme est mourante. Ils allaient danser, assistaient à des spectacles, buvaient dans des bars, et il la raccompagnait.

— J'ai l'impression de redevenir une collégienne avec toi, lui disait-elle.

— Je crois que nous avons tous les deux besoin d'un changement.

— Tu ne penses pas que ce que nous faisons est mal, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non. Sors-toi ça de la tête. Nous ne sommes que deux êtres humains qui essaient de tirer le meilleur parti du triste sort que la vie leur a donné.

— Quand penses-tu que ce sera la fin pour elle ? demandait Betta.

— Je ne sais pas. Il n'y a jamais de changement. Elle se laisse aller.

— Cela paraît interminable.

— Ce qui était exactement comme Carl voulait que ce fût. Il avait commencé à se demander ce qu'il devait faire. Il pouvait faire mourir Laura, naturellement. Mais cela créerait de nouveaux problèmes. L'enterrement pouvait difficilement rester secret. Il faudrait prévenir les gens, obtenir un certificat de décès. Et il y aurait l'entrepreneur des pompes funèbres. Toutes sortes de complications surgiraient, même dans l'éventualité d'obsèques privées.

Il pensa même à mettre Betta dans le secret. Elle l'aimait. L'amour fait d'une femme une esclave. Mais il eut peur. Il s'en était bien tiré jusque-là et l'idée de risquer de compromettre ses chances ne lui plaisait pas. Toutefois, il fallait agir, et vite.

Il ne lui restait sans doute qu'une seule chose à faire, c'était de disparaître. Il pouvait dire qu'il emmenait sa femme en convalescence. Et le tour serait joué. Qui penserait jamais à creuser le sous-sol ?

Il réfléchissait à tout cela un jour en montant le plateau de Laura. Il s'assit dans la chambre vide et mangea, en regardant fixement par la fenêtre. Il pouvait vendre la maison. Au moins tirerait-il quelque

argent de cette opération. C'était évidemment dommage de perdre tout le reste de la fortune de Laura, mais c'était la rançon qu'il devait payer.

C'est alors qu'une nouvelle idée jaillit en lui. Pourquoi perdre tout cet argent ? Pourquoi ne pas faire mourir Betta, pour tenir la place de Laura ? Avec des obsèques privées, il pouvait s'en tirer. Les seules personnes qui la verraient seraient les croque-morts, et ils ne connaissaient pas Laura. C'était un véritable éclair de génie. Avec quelle merveilleuse ironie les pièces s'emboîtaient ! Mais il lui faudrait calculer les choses avec soin.

Il descendit à la cuisine avec les plats vides.

— A-t-elle bien mangé ? demanda Betta.

— Oui, dit-il, en lui jetant un regard étrange.

— Carl, est-ce que tu m'aimes ?

— Mais tu le sais bien, Betta. En fait, je pensais à toi, là-haut.

— Quand elle ne sera plus là, m'aimeras-tu toujours ?

— Plus que jamais.

— Alors ce sera bientôt, Carl.

— Que veux-tu dire ?

Elle jeta un coup d'œil aux plats vides. Puis le regarda.

— J'ai mis suffisamment de poison dans sa nourriture pour lui faciliter les choses.

Il pâlit. Alors, il se mit à ressentir les premiers effets du poison, et c'était une sensation massive, obnubilante.

Il eut la force de la traiter d'imbécile avant de mourir, en se tordant furieusement sur le sol sous ses yeux étonnés.

L'ALCOOL TUE

Arthur Porges

Pour coller un pathologiste qui a un tant soit peu d'expérience et, à plus forte raison, pour le choquer, il faut se lever de bonne heure. Aucune conclusion, aussi grotesque soit-elle, ne peut surprendre un homme qui sait vraiment à quoi s'en tenir sur les multiples possibilités du corps humain.

Mais il y a quelques semaines, j'ai participé à une affaire qui m'a donné un sacré fil à retordre. Le plus fort, c'est que, à l'issue de cette histoire, je me suis retrouvé empêtré dans un imbroglio sentimental comme un chaton dans une pelote de laine.

Le lieutenant Ader n'en dormait plus. Nous avons eu souvent l'occasion de travailler ensemble ces dernières années. En principe, je n'ai évidemment rien à voir avec la police de la ville de Norfolk, mais le Pasteur Hospital est le seul de la région qui emploie un pathologiste à temps complet. C'est moi : Dr Joël Hoffman, quarante ans, célibataire – sans doute parce que je consacre une trop grande part de mon existence à l'exercice de ma profession. Comme il n'y a pas d'institut médico-légal à des centaines de kilomètres à la ronde, le lieutenant vient me voir de temps à autre pour me demander de procéder à une autopsie ou à un examen quelconque. Le coroner local n'est en effet qu'un vague politicard et il est impossible de compter sur lui.

Le début de l'affaire remonte en réalité à quinze mois. Assez curieusement, je m'y suis trouvé mêlé, mais j'étais alors loin de me douter des suites qu'elle comporterait. Le lieutenant me ramenait chez moi en voiture : nous venions de l'autre bout de la ville où nous avions réglé une histoire qui ne posait pas de problème. Un homme avait plongé un couteau de boucher dans la poitrine de son voisin. Mais, en cours de route, Ader capta un appel radio signalant qu'un accident de la circulation venait de se produire non loin de là. Le lieutenant décida d'aller y faire un tour. Ça ne fait jamais de mal de tomber à l'improviste sur ses subordonnés pour voir comment ils se débrouillent. D'après Ader, ça réchauffe leur zèle.

C'était le type même de l'homicide involontaire devant lequel il est difficile de garder son sang-froid. Nous trouvâmes une énorme décapotable, un conducteur nerveux et une femme hébétée, prostrée

au-dessus du corps de son enfant.

Lorsque nous arrivâmes, le responsable du drame protestait de sa bonne foi auprès de qui voulait l'entendre, en particulier de deux agents impassibles qui descendaient de la voiture de patrouille.

— Je ne suis pas ivre, disait-il avec véhémence, d'une voix épaisse, c'est mon diabète ; j'ai besoin d'insuline. Évidemment, j'ai bu deux whiskies, mais j'ai toute ma tête à moi.

L'homme empestait l'alcool mais son comportement n'était pas celui d'un ivrogne. Ce phénomène n'était pas exceptionnel. L'accident avait produit l'effet d'une douche sur son système nerveux et, pour un observateur superficiel, il semblait en parfaite possession de ses moyens.

Je m'affairai autour de l'enfant. Il n'y avait aucun espoir. Il mourut cinq minutes avant l'arrivée de l'ambulance. Sa mère, jeune femme séduisante, vêtue avec recherche, restait agenouillée près du petit corps. Elle était dans cet état dangereux qui précède la bienheureuse montée des larmes.

Je n'ai jamais appris les détails de l'accident. Apparemment, la mère et le fils, ce dernier tenant un caniche en laisse, attendaient pour traverser à un passage clouté, quand l'animal s'était enfui. Avant que la femme eût pu esquisser le moindre geste, l'enfant s'était précipité sur la chaussée pour le rattraper. Il n'aurait pas dû, en principe, y avoir d'accident, puisque le garçonnet était sur le passage clouté ; la loi est stricte sur ce point, mais la voiture allait trop vite et le chauffeur était ivre. L'histoire classique.

Ader regarda les internes mettre le petit corps pathétique dans l'ambulance, sa lourde mâchoire serrée à bloc.

— Je connais cet assassin et sa décapotable, grommela-t-il sourdement. J'étais certain qu'il tuerait quelqu'un un jour ou l'autre. Un sale type, vous pouvez m'en croire. Mais, cette fois, je le tiens.

J'observai l'homme en question. Son corps puissant était sanglé dans un complet bien coupé. Son visage présentait un hâle trop parfait pour être naturel. De lourdes poches pendaient sous ses yeux. Il nous toisait l'un après l'autre avec arrogance ; on eût dit que, s'attendant à recevoir un poing en pleine figure, il s'apprêtait à prendre la police à témoin.

— Vous ne pouvez pas reprocher à quelqu'un d'être dans le coma

diabétique, lieutenant, lança-t-il sur un ton de défi. Vous avez déjà essayé mais le jury n'a pas admis vos accusations. Je suis Gordon Vance Whitman et j'ai le bras long, souvenez-vous-en bien.

— Vous êtes ivre, rétorqua Ader, et vous le savez aussi bien que moi.

— Puisque je vous dis que c'est le coma diabétique.

Un mince éclair de ruse s'allumait au fond de ses petits yeux. Je regardai le lieutenant. Il haussa les épaules avec dégoût.

— Nous l'avons déjà condamné plusieurs fois pour conduite en état d'ivresse ; il n'avait encore tué personne ; il se contentait d'estropier ses victimes. Il est atteint de diabète, c'est exact, et les symptômes sont à peu près les mêmes, vous le savez. Les jurés sont incapables d'établir la différence, surtout lorsque l'accusé a acheté les experts.

— Les jurés sont des types à la hauteur, grinça Whitman en vacillant légèrement sur ses jambes. Ce qu'il me faut c'est une pilule.

Ostensiblement, il sortit une fiole de sa poche, l'ouvrit et posa un cachet sur sa langue. Je remarquai l'étiquette au passage ; il s'agissait d'une drogue comme en prennent les diabétiques pour remplacer l'insuline, lorsqu'ils ont passé la quarantaine.

— Le mal vient de ce que j'ai trop de sucre dans le sang, affirma-t-il d'une voix assurée.

— Vous n'avez pas l'air de vous inquiéter beaucoup pour l'enfant que vous venez de tuer, lui dis-je, en réprimant à grand-peine mon envie d'écraser mes phalanges sur ses dents blanches et bien plantées.

— Je suis désolé, naturellement, protesta-t-il d'une voix empreinte de gravité. Mais ce n'est pas ma faute si le gosse s'est mis à traverser brusquement pour rattraper son chien.

— Ce n'est pas une excuse, lança Ader. Si vous aviez été maître de vos réflexes, vous auriez eu largement le temps de vous arrêter. Vous l'avez renversé sur un passage clouté.

— Si j'allais trop vite, expliqua Whitman, c'est parce que j'étais dans le coma. J'ai perdu toute conscience pendant une minute et mon pied a dû appuyer sur l'accélérateur.

— Vous pouvez du moins faire en sorte qu'il ne reprenne plus jamais le volant, dis-je à Ader.

— Ouais, acquiesça-t-il avec lassitude. Ce n'est pas cela qui fera revivre l'enfant. Mais vous ne savez pas le fin mot de l'histoire, mon vieux. Allons-nous-en ; Briggs et Gerber peuvent s'occuper des détails.

— Une minute, dis-je. Et elle, qu'en faites-vous ?

Ader tressaillit, comme piqué au vif.

— Vous avez raison, je suis stupide.

Nous regardâmes tous deux la jeune femme. Elle était toujours à genoux, mais maintenant elle berçait le petit chien dans ses bras. Une faible plainte s'échappait de sa gorge et la petite bête qu'elle serrait trop fort protestait en poussant des gémissements aigus.

— Écoutez, dit Ader. Vous n'avez qu'à la reconduire chez elle avec Briggs dans la voiture. Prévenez le mari et leur médecin de famille.

L'idée semblait bonne. Je réussis à relever la jeune femme et à l'asseoir dans la voiture de patrouille. Briggs s'installa au volant et nous partîmes. Les faibles gémissements s'amplifièrent ; soudain elle éclata en sanglots. Je poussai un soupir de soulagement.

Il y a au moins dix ans que je n'ai pas de malades à soigner. Mes clients ne sont que des cadavres à disséquer. Néanmoins, j'ai toujours sur moi une petite trousse pour les soins d'urgence, et elle me fut d'un grand secours en l'occurrence. Je pris un sédatif et le tendis à la jeune femme. Elle refusa de le prendre. J'insistai tant et si bien qu'elle finit par l'absorber. Je n'oublierai jamais ce trajet en voiture : cette femme dont la robe délicate était souillée par l'eau sale du caniveau, son visage soigneusement maquillé qui se tournait vers moi comme un masque d'affliction farouche, et les plaintes incessantes du pitoyable caniche.

À deux reprises elle s'écarta de moi et tenta de sauter à bas de l'auto.

— Je veux retourner là-bas ! criait-elle. Où ont-ils emmené Derry ? Laissez-moi ! Lâchez-moi !

Nous arrivâmes enfin chez elle. Je téléphonai à son mari,

professeur au lycée de la ville. Il passa prendre le médecin de famille avant de rentrer, et je me trouvai libéré de ma lourde tâche. Briggs me déposa à l'hôpital où je constatai que le travail ne s'était pas fait tout seul pendant mon absence. Cependant, j'avais beau m'affairer, je ne pouvais oublier la scène que je venais de vivre. Les docteurs finissent-ils vraiment par s'habituer à ce genre de spectacle ? Je me le demandais. Plus que jamais je me félicitais d'avoir abandonné la pratique de la médecine générale. Il y avait des moments trop pénibles. Plusieurs jours après, je frissonnais encore à chaque fois que je pensais au drame vécu par cette pauvre femme.

Quelque temps plus tard, Ader me raconta en long et en large la triste histoire de Gordon Whitman. Cet homme était un riche quinquagénaire dont les millions étaient aussi nombreux que les ans. Il ne comptait plus les procès qu'il avait sur les bras. Mais son père, vieux requin d'une génération où les financiers étaient encore plus véreux qu'aujourd'hui, avait tout prévu. Il avait légué sa fortune à son fils mais sous forme d'un fidéicommiss dont l'héritier ne touchait que les revenus. Cette pratique qui a pour but de protéger injustement des irresponsables contre les réclamations légitimes est interdite dans la plupart des États, mais, hélas, elle est encore en usage dans celui-ci. Le revenu était naturellement énorme et l'homme en usait largement.

Whitman avait épousé la série habituelle de jolies femmes qui toutes avaient puisé à l'envi dans la manne généreuse ; quant aux nombreux millions qui auraient dû aller aux gagnants des procès, il était impossible d'y toucher par suite du machiavélisme du vieux Whitman.

Bref, Ader avait peu d'espoir de faire condamner ce triste individu.

Quant à moi, j'avais trop d'ouvrage pour suivre attentivement les conséquences d'une injustice sociale parmi tant d'autres, même si elle avait eu pour conclusion la mort d'un enfant. Je me rappelle seulement qu'on enleva le permis de conduire pour quelques années au chauffard. Il réussit à prouver qu'il n'était pas ivre, les prises de sang n'ayant pas été concluantes. La vieille histoire du diabète se révéla efficace une fois de plus. Whitman n'avait plus eu qu'à se payer un chauffeur et attendre, pour recouvrer le droit d'estropier les gens, que des spécialistes en renom certifient que ce citoyen modèle était guéri de son mal.

Une fois, je vis son nom dans le journal. Encore un mariage ; une

starlette, cette fois. Apparemment, il aimait les rousses ; celle-ci était la quatrième à s'appeler Mrs Whitman.

— Encore quelques remariages, remarqua un jour Ader d'une voix aigre, et il sera trop usé pour continuer à sévir au volant d'une voiture.

L'accident s'était produit plus d'un an auparavant ; c'était donc déjà de l'histoire ancienne ; mais les échos d'une nouvelle phase de l'histoire Whitman me parvinrent alors. Cette fois, c'était le bouquet.

Ader me téléphona la nouvelle un mardi ; en fin d'après-midi. On avait trouvé le corps d'un homme à l'intérieur d'une chambre fermée à clé au troisième étage. Aucune trace de violence ; rien ne pouvait permettre de conclure à l'intervention d'un tiers. Apparemment, la victime s'était livrée à une orgie solitaire derrière une porte verrouillée. Le noceur s'était ensuite allongé sur un divan et, au lieu de se réveiller avec une langue épaisse et une gueule de bois carabinée, il n'avait pas même rouvert les yeux.

— Et le cher disparu, conclut Ader avec une satisfaction diabolique, n'est autre que notre vieil ami Gordon Vance Whitman.

— Parfait, approuvai-je, mais en quoi puis-je vous être utile ?

— Nous avons nos petites manies, nous, dans la police. Nous aimerions savoir de quoi il est mort.

— Vous seriez bien aimable de faire prendre les clichés d'usage et de transporter le corps ici, dis-je. Il m'est impossible de quitter l'hôpital aujourd'hui. Il semble bien qu'il s'agisse d'un infarctus du myocarde.

— C'est très probable, acquiesça Ader, mais j'aime autant en être certain. D'accord ?

— D'accord. Amenez-moi le corps et je ferai l'examen ce soir.

À ce moment-là, naturellement, rien ne pouvait permettre de croire qu'il s'agissait d'un meurtre, surtout avec la porte fermée à clé. Les énigmes en « chambres closes » du genre de celles de John Dickson Carr ne courent pas les rues. Vers cinq heures, on m'apporta le rapport, les photos et le corps. Par une chance extraordinaire, on l'avait découvert peu de temps après la mort. L'une des nombreuses amies du défunt, n'ayant pas obtenu de réponse malgré ses coups de sonnette répétés, avait alerté le gérant de l'immeuble qui avait

prévenu la police. On avait forcé la porte et constaté le décès. C'était à moi d'en trouver la cause. Nous pensions tous que Whitman avait succombé à une attaque foudroyante. J'en étais moi-même intimement persuadé. C'est alors que j'éprouvai ma première surprise véritable depuis des années.

Quand on veut vraiment faire une autopsie à fond, il ne faut pas ménager ses efforts. La majeure partie du travail, effectuée sur table, peut être assimilée à une opération chirurgicale ; il faut prendre les mêmes précautions que s'il s'agissait d'un malade placé sous anesthésie. Un pathologiste consciencieux en a pour trois à six heures. Les études au microscope, effectuées en laboratoire, peuvent durer plusieurs semaines ; elles relèvent de la chimie, la bactériologie, la toxicologie et autres spécialités.

Dès l'examen préliminaire il m'apparut qu'il avait dû y avoir défaillance de l'appareil respiratoire car le visage était gris et les lèvres bleuâtres – ce que l'on nomme cyanose, en médecine. Néanmoins, il y a une marche à suivre type, et je commençai par le crâne. Le tissu encéphalique était parfaitement normal. Aucune trace de caillot, ce qui excluait toute espèce d'attaque.

Ensuite, conformément à la tradition, j'examinai la cavité thoracique et vis tout de suite de quoi il retournait. L'aspect des poumons, qui présentaient un œdème et des traces d'une irritation grave, me frappa immédiatement. Je me penchai pour mieux voir, armé d'une loupe, et quand mon visage fut suffisamment près, je décelai une odeur bizarre : un arôme à peine perceptible de foin fraîchement coupé auquel se mêlait un relent plus acide, caractéristique de l'acide chlorhydrique.

Cet indice aurait très bien pu échapper à mon attention, ce qui aurait nécessité de nombreuses heures de travail en laboratoire pour parvenir aux mêmes conclusions. Mais aucun ancien militaire ne peut oublier cette odeur de foin. Au début de 1942, époque où l'emploi du gaz par les belligérants semblait inévitable, tous les soldats, en particulier ceux des services de santé, avaient appris à reconnaître les principaux types de gaz. Cette odeur était celle du phosgène, drogue mortelle inventée au cours de la Première Guerre mondiale. La victime pouvait en aspirer quelques bouffées et, après avoir toussé deux ou trois fois, vaquer à ses occupations sans ressentir d'autres symptômes qu'une légère congestion pulmonaire. Quelques heures plus tard, elle s'effondrait et rendait son dernier soupir, sans que rien n'eût pu permettre de le prévoir. Il s'était tout simplement formé dans les poumons de l'acide chlorhydrique dont les émanations sont mortelles.

Le mystère était total : un homme tué par l'absorption de phosgène dans une pièce fermée à clé. Il n'était plus question de mort naturelle ou d'accident ; les poumons de la victime étaient pleins de gaz toxiques.

Maintenant, ne vous méprenez pas sur mon compte. Je suis pathologiste et non détective. Théoriquement, une fois l'autopsie achevée, ma tâche est terminée. Mais quand une affaire présente un tel mystère, si l'on peut se passer de mes services à l'hôpital, je ne demande pas mieux que d'accompagner le lieutenant. Il m'arrive alors de lui rendre quelques services, ne serait-ce qu'en jouant le rôle d'auditeur complaisant.

Bref, il m'emmena voir la chambre, et j'éprouvai un second choc. Jusqu'alors, je m'étais imaginé, avec juste raison, que quelqu'un avait pompé du phosgène à l'intérieur de la pièce ; une autre explication semblait impossible. Je me trompais. Un examen rapide des lieux me prouva qu'il n'y avait jamais eu libération d'une telle quantité de gaz. Aussi fantastique que cela puisse paraître, tout s'était passé comme si on avait introduit le phosgène directement dans les poumons de l'homme, et pas ailleurs. Cela impliquait la présence d'un réservoir de phosgène que l'on aurait relié à un masque par un tube, ce qui ne tenait pas debout.

Mais Ader ne s'attarda pas à ce détail. Nous préférâmes nous intéresser d'abord à l'origine de ce gaz, pensant que ce point serait plus facile à élucider. On ne va pas faire l'emplette d'un réservoir de gaz asphyxiant chez le droguiste du coin. Il n'est pas très difficile, chimiquement, d'en fabriquer une petite quantité, mais pas sous une forme qui permette de l'insuffler dans les poumons d'un individu.

Le lieutenant fit la tournée de tous les camps militaires de la région. Nous ne fûmes pas surpris le moins du monde d'apprendre qu'aucun d'entre eux n'avait ce produit en réserve. La guerre des gaz appartient à un monde révolu. Ils n'avaient guère que des échantillons dont on se servait pour apprendre aux jeunes recrues à les déceler ; mais ils étaient inoffensifs. Au Dépôt général chimique de l'armée, on fut en mesure de nous déclarer catégoriquement qu'il ne manquait pas un gramme de phosgène.

Nous devions aussi établir le mobile du crime et là, il y avait de quoi s'amuser. Gordon Whitman avait eu beaucoup d'ennemis. Pas autant que feu Hitler, peut-être, mais beaucoup tout de même.

Sur le plan financier, il n'y avait rien à tirer. Whitman n'avait pas

d'héritiers. Après sa mort, il était prévu que l'énorme trust devenait une sorte de fondation comme Ford ou Rockefeller Institute, ce qui ne laissait absolument aucun espoir aux actionnaires que l'on avait frustrés de leurs biens légitimes.

Bref, le travail des policiers ressortait une fois de plus d'une routine fastidieuse.

Quelqu'un avait assassiné le dernier survivant de la famille Whitman. Comment, nous ne le savions pas encore. Ce n'était qu'en considérant le mobile qu'on pouvait espérer obtenir un résultat. Ader et ses hommes durent passer au crible une liste de plus de vingt suspects qui avaient tous de bonnes raisons de haïr la victime. Je les laissai se débrouiller sans moi, car on me réclamait à cor et à cri à l'hôpital. Pourtant, je continuai de m'interroger sur l'origine du phosgène. J'y pensai sans cesse pendant la semaine où l'équipe d'Ader se débattit au milieu de ses problèmes.

Ses efforts finirent par trouver leur récompense. On avait éliminé tous les noms de la liste – sauf celui d'une femme. C'était elle la coupable. Le plus curieux, c'est que le lieutenant l'avait inscrite après bien des hésitations ; il était presque persuadé qu'elle n'avait rien à voir dans cette affaire. Mais les principes fondamentaux de la détection criminelle étaient si profondément ancrés dans l'esprit de ce policier modèle qu'il l'ajouta tout de même à la liste. C'était la femme qui nettoyait les couloirs et les escaliers dans l'immeuble et se livrait à de menus travaux. Pour les appartements eux-mêmes, chaque locataire avait son personnel particulier.

Elle se faisait appeler Mrs Talbot, mais Ader s'aperçut bien vite que son véritable nom était Eleanor Oldenburger. Diplômée de l'Université et veuve d'un professeur distingué, elle avait été récemment victime d'une terrible dépression nerveuse. Elle avait commencé à travailler quelques semaines après sa sortie de l'hôpital. Peut-être son arrivée dans cet immeuble n'était-elle pas due à une simple coïncidence. Ader tenta donc de découvrir quelles relations il pouvait y avoir entre Whitman et cette femme, et il ne tarda pas à découvrir le pot aux roses. Si quelqu'un avait une bonne raison de haïr le défunt, c'était bien Mrs Oldenburger. Quinze mois auparavant, son petit garçon avait été tué dans des circonstances tragiques. Derry était son fils unique. La mort de l'enfant avait précipité celle du professeur. La prime d'assurance vie ne servit guère qu'à payer les soins de la veuve : la dépression nerveuse n'est pas une maladie de pauvre. Le

professeur avait obtenu trois cent mille dollars de dommages et intérêts après la mort de l'enfant, mais il y avait des douzaines de condamnations préalables à payer et nul ne pouvait espérer toucher le moindre centime.

Quand Ader m'eut mis au courant de la situation, je le regardai bien en face et dis :

— Si c'est elle qui l'a tué, on la comprend. Pourquoi ne classez-vous pas l'affaire ?

Une expression de doute apparut au fond de ses yeux.

— Je suis policier, et non pas juge. Je ne peux pas, vous le savez. Un petit sourire rusé étira ses lèvres.

— Naturellement je voudrais bien savoir comment elle s'y est prise, mais s'il n'y a pas assez d'éléments pour étayer une accusation, je n'en ferai pas une maladie.

Il s'interrompit et reprit :

— Le mari, l'enfant, tous deux morts par la faute de ce salopard. On ne peut vraiment pas la blâmer.

— Comment est-elle ? demandai-je.

— Vous l'avez vue. Elle a une quarantaine d'années à mon avis. Je ne l'ai encore aperçue qu'à son travail, avec ces vêtements informes que mettent les femmes de ménage pour accomplir leur besogne. J'ai comme dans l'idée que c'était surtout pour détourner les soupçons, car je crois me rappeler une paire d'yeux bleu électrique que l'on ne s'attend pas à trouver chez une souillon. Mais j'allais justement chez elle. Voulez-vous m'accompagner ?

Je bondis sur l'occasion. Bien que le problème du phosgène ne fût pas en voie d'être résolu pour autant, cette femme commençait à m'intéresser. Son plan dénotait une intelligence froide et calculatrice et la volonté implacable d'une Minerve.

Elle habitait dans un appartement minuscule mais impeccable d'Orange Groove. Ader ne put réprimer un mouvement de surprise en la voyant. Elle portait un pantalon gris clair bien coupé et une blouse bleu pâle seyant parfaitement à l'or pur de ses cheveux, qui mettaient en valeur une silhouette élancée mais bien en chair. On lui aurait donné plus volontiers vingt-cinq ans que quarante-cinq. Elle paraissait

très détendue.

Avec un sang-froid presque insolent, elle insista pour nous servir un Martini. Quand nous eûmes commencé à boire, elle se pelotonna comme une chatte sur un grand sofa et nous décocha un léger sourire.

— Commencez l'inquisition, dit-elle avec désinvolture.

En surface, elle paraissait froide, dure, impassible. Mais pour un médecin qui a l'habitude de percer le caractère des gens derrière leur façade pathétique, il était facile de voir que ses nerfs étaient tendus à l'extrême et qu'elle était au bord de la crise.

Ader alla droit au fait. Je crois qu'il avait deviné à quel point l'équilibre était précaire et espérait le rompre.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas dit votre véritable nom ? Le sourire de notre interlocutrice s'accentua.

— Voyons, lieutenant, je me livrais à des travaux fort humbles dans des circonstances particulièrement pénibles. Pourquoi aurais-je conservé une identité qui n'aurait servi qu'à accroître mon humiliation ?

— Vous avez choisi cet immeuble tout spécialement. Le gérant m'a rapporté que vous lui aviez téléphoné à plusieurs reprises. Pourquoi était-ce là que vous vouliez venir ? Vous aviez l'intention de vous rapprocher de Whitman ?

— Vous n'ignorez pas, bien entendu, que rien ne m'oblige à répondre à ces questions hors de la présence de mon avocat. Mais je n'ai rien à cacher. L'immeuble me plaisait et il était près de chez moi, ce qui me permettait d'y aller à pied. Je suis trop nerveuse pour conduire en ce moment, et, de toute façon, je ne peux pas m'offrir une voiture. Pourquoi pensez-vous que j'aie voulu tuer Whitman ?

— Voyons, Mrs Oldenburger, dit Ader, nous savons ce qui est arrivé à Derry. Au cas où vous l'auriez oublié, le Dr Hoffman et moi nous étions sur les lieux, juste après que ce salopard de Whitman...

Elle avait pâli, mais elle l'interrompit d'une voix égale :

— Vous trouvez, vous aussi, que c'était un salopard ?

— Naturellement. Toute ma sympathie vous est acquise, mais je ne puis approuver le meurtre.

— Vous ne pouvez pas davantage le prouver, lança-t-elle vivement... Si je comprends bien. La porte était fermée à clé de l'intérieur.

— Le vasistas était entrouvert. N'utilisez-vous pas un escabeau pour nettoyer les boiseries des couloirs ?

— Si, car je ne mesure qu'un mètre soixante-cinq.

— Vous en êtes-vous servie ce jour-là ?

— Oui. Vous croyez donc que je me suis introduite dans la chambre pour tuer Whitman ?

Ader fronça les sourcils.

— Non, l'ouverture est trop petite, même pour vous. Je l'ai mesurée.

Elle lui lança un regard faussement consterné.

— Mon Dieu ! Et moi qui m'étais toujours crue mince !

— Nous ne savons pas comment vous vous y êtes prise. Pas encore. Mais il est clair que vous avez découvert son adresse et fait l'impossible pour être embauchée comme femme de ménage. Ensuite, d'une manière ou d'une autre, vous lui avez fait respirer un gaz toxique – du phosgène très précisément. Nous découvrirons comment ; ce n'est qu'une question de temps.

Elle leva un sourcil soigneusement épilé et se tassa sur les coussins moelleux. Elle semblait très à l'aise mais je distinguai la saillie d'une veine qui palpitait près du lobe de son oreille.

— Du phosgène ? Je n'en ai jamais entendu parler, en dépit de mes études de chimie générale à l'université. Quant à ce travail de femme de ménage, je l'ai pris à cause de mes nerfs. Vous êtes sans doute au courant de ce qui m'est arrivé. Je suis restée dans un état de prostration complète durant des semaines. Quand j'ai repris le dessus, tout travail intellectuel m'était interdit. Il me fallait une besogne physique simple. C'est tout. Je n'ai pas le génie scientifique suffisant pour fabriquer un gaz toxique et l'introduire dans une chambre fermée à clé.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il a fallu le fabriquer ? dit Ader d'une voix hargneuse. Vous avez pu l'acheter.

Elle se raidit, consciente d'avoir commis une faute.

— Vous pouvez vous procurer des gaz asphyxiants, vous ? demanda-t-elle d'un ton désinvolte. Moi, je ne saurais pas à qui m'adresser. En tout cas, messieurs, il est tard, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Nous prîmes congé ; il n'y avait rien d'autre à faire. Notre visite lui avait imposé un terrible effort, mais elle restait maîtresse d'elle-même. Pourtant, j'étais convaincu qu'une réaction nerveuse et une crise de remords étaient inévitables. Je ne tenais pas à y assister.

Mais la curiosité intellectuelle atteint chez moi l'intensité d'une passion. Il fallait que j'aille jusqu'au bout. C'est le lendemain que j'eus une idée décisive. Cette femme avait été mariée au professeur Oldenburger. J'étais certain d'avoir déjà lu quelque part des articles de ce savant. Quelle avait été sa spécialité ? Soudain la lumière jaillit. Cet éminent expert en chimie organique avait collaboré à maintes reprises avec les grands centres de produits toxiques.

J'entrai immédiatement en rapport avec l'un d'entre eux et en tirai des renseignements des plus significatifs. Le problème était résolu, mais il restait encore un point à régler. C'est Ader qui me renseigna, sans le savoir pourtant. C'était la première fois que je ne jouais pas franc-jeu avec lui. Je lui demandai simplement la liste des produits d'entretien dont disposaient les femmes de ménage de l'immeuble où avait habité Whitman. Bien entendu, il y avait du tétrachlorure de carbone utilisé pour le nettoyage des boiseries. Je décidai alors d'aller rendre visite seul à Mrs Oldenburger.

Cette fois, elle portait une robe toute simple, comme on n'en peut trouver qu'à prix d'or. Cela me confirma dans mon opinion qu'elle était loin d'être sans le sou et n'avait jamais eu vraiment besoin de faire des ménages pour gagner sa vie.

En la revoyant, je fus de nouveau frappé par sa séduction. Hors de la présence d'Ader, elle semblait plus naturelle. Comme je m'en étais douté, sa dureté et son indifférence de la veille n'avaient été qu'une façade, un bouclier.

L'émotion me serrait la gorge. Je voulais montrer que je connaissais la solution du problème, mais ne savais trop comment m'y prendre.

J'acceptai un verre et, pendant quelques minutes, nous échangeâmes des propos insignifiants. Je commençais à désespérer,

car la jeune femme semblait en paix avec elle-même. Selon toute apparence, elle avait réussi à faire taire sa conscience. Peut-être avait-elle justifié à ses yeux son geste criminel au point de ne plus éprouver le moindre sentiment de culpabilité.

Parfaitement détendue, elle possédait au plus haut point le rare pouvoir de dissimuler la plus grande partie de son charme pour le dévoiler soudain et s'en servir comme d'une arme. Je n'avais aucune défense contre lui, et je ne cherchai point à m'en protéger.

Je mis fin aux bavardages infimes et pris un grand parti.

— Je sais exactement comment vous vous y êtes prise, hasardai-je.

Une ombre légère passa sur son visage.

— J'avais plus peur de vous que du policier, avoua-t-elle. Mon mari m'a parlé de vos travaux une fois ou deux. Un procédé nouveau pour déceler l'empoisonnement à la morphine, je crois.

Je rougis. Je ne m'étais pas attendu à sa réaction.

— Merci. Je sais très bien à quoi s'intéressait le professeur Oldenburger. Il a eu un jour une affaire très embrouillée à résoudre pour le Centre des produits toxiques. Il a dû vous en entretenir. C'est le goût de Whitman pour l'alcool qui l'a perdu. Il existe en effet en chimie une règle très curieuse qui dit que si un homme a une grande quantité d'alcool dans le sang il lui suffit d'absorber quelques bouffées de tétrachlorure de carbone pour qu'il se forme instantanément du phosgène dans ses poumons. Je suis convaincu que vous avez imbibé un chiffon de ce détachant et, en le plaçant au bout d'un manche à balai ou d'une longue tige quelconque, vous l'avez amené, en le passant par le vasistas, à proximité des narines ou de la bouche de Whitman. En vous perchait sur l'escabeau, tout était réglé. Si quelqu'un était survenu, vous vous seriez écartée de l'ouverture pour faire semblant de frotter les boiseries. Mais vous saviez très bien qu'à cette heure de la journée vous ne risquiez pas d'être dérangée.

Je considérai un moment son visage exsangue.

— N'est-ce pas la vérité ? Il n'y a pas de témoins ici, pourquoi donc ne le reconnaîtriez-vous pas ?

En voyant sa silhouette frêle et l'émotion qui l'étouffait, émotion dont elle essayait pourtant de dissimuler encore les effets, je sentis

mon cœur battre à grands coups.

— Pas tout à fait, balbutia-t-elle. Je me suis servie d'une canne à pêche. Rufus – mon mari – était un grand amateur de truites. C'est avec cette gaule qu'il avait appris à Derry...

Sa voix se brisa et elle détourna la tête.

— Il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Je suis persuadé qu'aucun jury...

— Non, lança-t-elle d'une voix passionnée. Ne dites pas cela. J'ai agi sous l'empire de la folie. Ça a été terrible. J'ai des cauchemars, la nuit. Je revois cet horrible chiffon – cet homme endormi et sans défense...

Elle se rassit sur sa chaise.

— J'ai signé une confession complète. Je veux que vous appeliez le lieutenant Ader.

À ma grande surprise, je me surpris à protester. Les mots se bousculaient sur mes lèvres. Je lui dis que sans mon témoignage on ne pouvait rien prouver, que je refusais de le donner, qu'Ader ignorait tout des propriétés du détachant. Elle me sourit comme à un enfant.

Elle plaida coupable. Je lui avais procuré le meilleur avocat de l'État. J'étais maintenant convaincu qu'elle avait été victime d'une crise momentanée de démence et c'est ainsi que nous présentâmes les choses aux jurés. Ces derniers décidèrent de l'acquitter.

Au cours des longs mois que nécessita la mise au point de notre tactique en vue du procès, nous apprîmes à nous mieux connaître. Je n'avais jamais envisagé d'épouser une criminelle, mais comme je l'ai dit au début, il n'est pas facile de choquer un pathologiste.

RÔLE DE COMPOSITION

Evan Hunter

Il haïssait le directeur.

Il s'en était rendu compte la veille au soir. Et ce matin, en entrant dans le grand magasin avec le Lüger enfoncé dans la ceinture de son pantalon, il sentit monter sa haine contre le directeur – au point d'étouffer toutes ses autres haines. Le directeur *savait* ; il en était certain. Et c'était cette connaissance ironique, moqueuse et protectrice, qui entretenait sa haine, la faisait lever, bouillonnante comme un ferment noir.

Appliqué contre son ventre, le Lüger lui communiquait son assurance ferme et métallique.

L'arme lui avait été offerte lors de ses beaux jours, à Vienne, par un admirateur. À cette époque il avait eu quantité d'admirateurs, et quantité de cadeaux. Il se souvenait des beaux jours. Les beaux jours lui revenaient parfois avec une âpre nostalgie, l'ensevelissant dans des flots de souvenirs douloureux. Il se rappelait les lumières, et les ovations, et...

— Bonjour, Nick.

La voix, la voix haïe.

Il s'arrêta subitement.

— Bonjour, Mr Atkins, dit-il.

Atkins souriait. Son sourire était un arc mince sur son visage étroit, un arc mince et pâle sous la moustache ridiculement tenue posée sur le tranchant de la figure en lame de couteau. Les cheveux du directeur étaient noirs, soigneusement peignés pour cacher un début de calvitie. Il portait un costume gris rayé. Et, semblable à la caricature de tous les directeurs de grands magasins, il arborait un oeillet rouge à la boutonnière. Il conserva son sourire irritant.

— Prêt pour le dernier acte ? demanda-t-il.

— Oui, Mr Atkins.

— C'est bien *le dernier acte*, n'est-ce pas, Nick ? demanda Atkins en souriant. Le rideau tombe définitivement aujourd'hui, n'est-ce pas ? Tout sera fini ce soir. Tout redevient normal, après ce soir.

— Oui, Mr Atkins. Aujourd'hui c'est le dernier acte.

— Mais il n'y aura pas de rappels, hé, Nick ?

Son nom n'était pas Nick. Son nom était Randolph Blair, un nom qui avait étincelé sur les marquises des théâtres de quatre continents. Atkins le savait, et l'avait probablement su le jour où il l'avait engagé. Il le savait, et le « Nick » était une pique supplémentaire, un rappel de son état présent.

— Mon nom n'est pas Nick, dit-il sèchement.

Atkins fit claquer ses doigts.

— C'est vrai ! J'oublie toujours. Qu'est-ce que c'est, déjà ? Randolph Quelque chose ? Clair ? Flair ? Shmair ? *Quel est votre nom*, Nick ?

— Je m'appelle Randolph Blair.

Il pensa l'avoir dit avec une grande dignité. Il pensa l'avoir dit comme Hamlet déclarant qu'il était prince de Danemark. Il se souvint de la belle époque où le nom de Randolph Blair était la clé magique de mille cités. Il se souvint des employés d'hôtel aux mains agiles, des maîtres d'hôtel empressés, des jeunes filles tirant sur ses vêtements, et même des standardistes de téléphone devenant subitement respectueuses à l'énoncé de son nom. Randolph Blair. Dans sa tête, ce nom s'inscrivait en lumières. Randolph Blair. Les lumières vacillèrent subitement, puis s'éteignirent. Il sentit la forme du Lüger contre son ventre. Il sourit faiblement.

— Vous savez mon nom, n'est-ce pas, Mr Atkins ?

— Oui, je connais votre nom. Je l'entends prononcer quelquefois.

— Ah ! oui ? fit Blair, son intérêt soudain éveillé.

— Oui. J'entends des gens dire, de temps à autre : « Au fait, qu'est devenu Randolph Blair ? » Je connais donc votre nom.

Il sentit la flèche d'Atkins transpercer sa gorge, le poison s'infiltrer dans ses veines. *Qu'est devenu Randolph Blair ?* Un comédien avait

utilisé cette phrase moins de quinze jours avant à la télévision, à la grande joie de tous. Randolph Blair, le Randolph Blair autrefois si populaire – un zéro maintenant, une épave, une blague pour comique de télévision. Un nom oublié, un visage oublié. Mais Atkins s'en souviendrait. Pendant l'éternité il se souviendrait du nom de Randolph Blair, de sa figure, et de son terrible pouvoir.

— Ne... commença-t-il, puis il se tut.

— Ne *quoi* ?

— Ne... ne me poussez pas trop loin, Mr Atkins.

— Vous *pousser*, Nick ? répéta l'autre innocemment.

— Cessez de m'appeler Nick !

— *Excusez-moi*, Mr Blair. Excusez-moi. J'oubliais à qui je parlais. Je croyais m'adresser à un vieil ivrogne qui avait réussi à trouver un emploi provisoire...

— Cessez !

— ... pour quelques semaines. J'oubliais que je parlais à Randolph Blair, le *grand* Randolph Blair, la plus grande éponge à whisky du...

— Je ne suis pas un ivrogne ! cria-t-il.

— Si, vous êtes un ivrogne, dit Atkins. Vous ne m'apprendrez rien là-dessus. Mon père aussi était un ivrogne. Un ivrogne invétéré. Un ivrogne braillard et hystérique. J'ai grandi près de lui, Nick. J'ai vu le vieux se battre contre ses monstres imaginaires, et tuer ma mère à petit feu. Aussi ne me parlez pas des poivrots. Même si les journaux n'avaient pas annoncé votre ivrognerie, je vous aurais repéré comme poivrot.

— Pourquoi m'avez-vous engagé ?

— Il y avait un poste à remplir, et j'ai pensé que vous pourriez convenir.

— Vous m'avez engagé pour pouvoir me tourmenter.

— Ne soyez pas ridicule, fit Atkins.

— Vous avez commis une erreur. Vous ne devriez pas me persécuter.

— Ah ! oui ? fit doucement Atkins. Seriez-vous un de ces ivrognes coriaces ? Agressifs ? Mon père était un ivrogne coriace – au début. Il pouvait défier n'importe quel homme. La seule chose qu'il ne pouvait défier, c'était la bouteille. Quant à ses yeux, des bestioles ont commencé à surgir des murs en rampant, il se montra moins coriace. Il ne fut plus qu'un bébé pleurant et hurlant qui courait se jeter dans les bras de ma mère. Seriez-vous un ivrogne coriace, Nick ?

— Je ne suis pas un ivrogne ! Je n'ai pas bu une goutte depuis que j'ai ce travail. Vous le savez !

— Pourquoi ? Peur de gâcher votre représentation ? (Atkins rit désagréablement.) Ça ne semblait pas vous gêner, dans le temps.

— Les choses sont différentes. Je veux... je veux faire une rentrée. Je... j'ai pris cet emploi parce que... je voulais éprouver de nouveau cette sensation, la sensation de travailler. Vous ne devriez pas me tourmenter. Vous ne savez pas ce que vous faites.

— Moi ? Vous tourmenter ? Allons, Nick, ne soyez pas idiot. Je vous ai donné cet emploi, n'est-ce pas ? Parmi tous les autres candidats, je vous ai choisi. Pourquoi donc vous tourmenterais-je ? C'est idiot, Nick.

— J'ai bien fait mon travail, affirma-t-il, espérant qu'Atkins dirait la chose juste, la parole juste, souhaitant qu'il prononce les mots qui réduiraient à néant sa haine. Vous le savez, que j'ai fait du bon travail.

— Ah ! oui ? Moi, je trouve que vous avez fait du mauvais travail. En fait, je trouve que vous avez *toujours* fait du mauvais travail. Je trouve que vous étiez un des pires cabots qui aient jamais passé sur une scène.

Et à ce moment, Atkins signa son arrêt de mort.

Toute la journée, en écoutant les demandes et les questions stupides, assis dans son fauteuil devant les innombrables visages se pressant vers lui, il ne pensait qu'à tuer Atkins. Il faisait son travail avec automatisme, montrant une figure souriante au public, mais son esprit n'était préoccupé que par le mécanisme du meurtre d'Atkins.

Comme s'il apprenait un rôle.

Sans relâche, il repassait chaque détail dans sa tête. Le magasin

fermerait ce soir à cinq heures. Les employés seraient pressés de rentrer rejoindre leur famille. Les quelques semaines écoulées avaient été harassantes, et c'en serait fini ce soir, et les employés se hâteraient par les rues et le métro vers les êtres aimés qui les attendaient. Un flot désespéré d'apitoiement sur lui-même le submergea. *Qui sont mes êtres chers ?* se demanda-t-il silencieusement. *Qui m'attendra ce soir ?*

On lui parlait. Il abaissa les yeux en hochant la tête.

— Oui, oui, dit-il mécaniquement. Et quoi encore ?

La personne continuait à parler. Il écoutait d'une oreille, approuvant sans arrêt, tout en souriant.

Il y avait eu beaucoup d'êtres aimés à la belle époque. Des femmes, plus de femmes qu'il n'en pouvait dénombrer. Des femmes riches, des filles jeunes et fraîches. Où était-il dix ans plus tôt ? En Californie ? Oui, bien sûr, l'histoire du film. Comme il avait trouvé étrange de vivre dans un pays de soleil à cette période de l'année. Et il avait fait échouer le film. Il ne l'avait pas voulu, loin de là. Mais il avait été désespérément saoul pendant... combien de jours ? Et on ne peut tourner un film quand la vedette ne se présente pas sur le plateau.

La vedette.

Randolph Blair.

Ce soir, il serait de nouveau en vedette. Ce soir il exécuterait Atkins, avec grâce et brio. Quand on fermerait les portes du magasin, quand les clients partiraient, quand les demandes incessantes prendraient fin, il irait au bureau d'Atkins. Il irait droit au bureau d'Atkins, prendrait l'enveloppe de sa paie et le descendrait. Puis il se sauverait dans les rues. Dans les rues, il serait en sécurité. Dans les rues, Randolph Blair – l'homme dont les traits avaient été connus de millions de gens – se fondrait dans un anonymat protecteur. Quel concept ironique ! Cela fit vibrer un restant d'humour au plus profond de son être. Ce soir Randolph Blair jouerait le rôle le plus important de sa carrière, et le jouerait à l'insu de tous.

Souriant, gloussant en lui-même, il écoutait les demandes.

La foule commença à diminuer vers quatre heures et demie. Il était épuisé. La seule chose qui le soutenait était l'idée qu'il tuerait bientôt Mr Atkins.

À quatre heures quarante-cinq, il répondit à la dernière personne. Puis, assis tout seul, corpulent et sérieux, il contempla la pendule murale. Quatre heures cinquante. Quatre heures cinquante-neuf.

Il quitta son fauteuil et se dirigea vers l'ascenseur. Pressés de sortir du magasin, les autres employés additionnaient les fiches des caisses enregistreuses. Il appela l'ascenseur et attendit.

Les portes s'écartèrent. Le liftier sourit par habitude.

— C'est terminé, hein ? demanda-t-il.

— Oui, c'est terminé, dit Blair.

— Vous allez toucher votre enveloppe ? Au bureau du caissier ?

— Mr Atkins me paie personnellement.

— Ah ! Pourquoi ?

— Il l'a exigé.

— Il espère peut-être que vous penserez à lui ! dit le liftier en éclatant de rire.

Il ne rit pas avec le liftier. Il savait très bien pourquoi Atkins le payait personnellement. Il le faisait pour avoir chaque semaine le plaisir de tendre à Randolph Blair – un homme qui avait autrefois gagné cinq mille dollars en une seule semaine – une enveloppe contenant quarante-neuf dollars et trente-deux cents.

— Rez-de-chaussée, alors ? demanda le liftier.

— Oui. Rez-de-chaussée.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta, il en sortit rapidement. Il marcha droit vers le bureau d'Atkins. La secrétaire-réceptionniste était déjà partie. Il sourit farouchement, alla à la porte d'Atkins, et frappa.

— Qui est là ? demanda Atkins.

— Moi, Blair.

— Oh ! Nick. Entrez, entrez.

Il ouvrit la porte et entra dans la pièce.

— Vous venez pour votre paie ?

— Oui.

Il avait envie de sortir le Lüger et de se mettre à tirer. Mais il attendit. Crispé, il attendit...

— Un petit verre d'abord, Nick ? demanda Atkins.

— Non, dit-il.

— Allons, allons. Un petit verre n'a jamais fait de mal à personne.

— Je ne bois pas.

— Mon père disait la même chose.

— Je ne suis pas votre père.

— Je sais, dit Atkins. Allons, prenez un verre. Ça ne vous fera pas de mal. Votre travail est terminé. Votre *représentation* est terminée. (Il souligna ironiquement le terme.) Vous pouvez prendre un verre. Tout le monde boira un coup ce soir.

— Non.

— Pourquoi pas ? J'essaie d'être aimable. J'essaie de...

Atkins se tut. Ses yeux s'écarquillèrent légèrement. Le Lüger était sorti de sous la veste de Blair avec une étonnante facilité. Il regarda l'arme.

— Qu... qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un revolver, répliqua Blair froidement. Donnez-moi ma paie.

Atkins ouvrit en hâte le tiroir.

— Certainement. Certainement. Vous ne pensiez pas que je... que j'allais vous gruger, n'est-ce pas ? Vous...

— Donnez-moi ma paie.

Atkins plaça l'enveloppe sur la table. Blair la ramassa.

— Et voici la tienne, dit-il, et il tira trois fois, regardant Atkins s'effondrer sur le bureau.

L'énormité de l'acte le secoua. La porte. La porte. Il fallait qu'il y parvienne. La corbeille à papier le fit trébucher ; mais en agitant les bras, il réussit à recouvrer l'équilibre.

Il cessa de courir avant de pénétrer dans le magasin. Du calme, se dit-il. De l'assurance. Souviens-toi que tu es Randolph Blair.

Les comptoirs étaient déjà cachés sous les housses protectrices.

Cela lui évoqua un corps recouvert, mort. Comme celui d'Atkins.

Il se remit à courir mais, cette fois, il eut la présence d'esprit de se réfugier dans un lavabo.

Il ne se rendit pas compte du temps qu'il y avait passé, mais, lorsqu'il en sortit, il s'était complètement ressaisi. Sa démarche évoquait le calme confiant – royal – de l'acteur sûr de son rôle. Et tout en marchant, il se gourmanda pour s'être conduit comme un jeune cabotin, soudainement assailli par le trac.

Randolph Blair franchit les portes à tambour. Il y avait dans l'air une vive morsure, une promesse de neige. Il aspira profondément, examina avec tranquillité les gens qui se hâtaient, les bras chargés de paquets. Désormais, il était sauf, inaperçu.

Et tout à coup il entendit un rire, le rire perçant et frêle d'un enfant. Cela le pénétra comme une lame. Se tournant, il vit le garçonnet qui riait en tenant la main de la femme à ses côtés, la figure pâle de l'enfant, le bras et l'index pointés en l'air avec dérision.

D'autres rires s'élevèrent. Des rires d'hommes, de femmes. Un carrousel animé s'ébranla dans une vitrine proche. La musique hurla. Elle se mêla au rire, qu'elle souligna en contrepoint.

Blair se sentit pris dans un tourbillon effarant. Il n'avait aucun moyen d'arrêter le bruit, le mouvement, tout ce qui conspirait pour l'assaillir.

Puis la vue de policiers sortant du magasin lui fit perdre totalement la tête. Ils parurent s'avancer vers lui. Et tout en braquant le Luger sur eux, et même quand il fut empoigné et désarmé, un coin de son esprit sentait que tout ceci était irréel, et faisait partie d'un rôle dramatique qu'il interprétait.

Mais ce n'était pas le rôle qui convenait à un personnage vêtu du manteau et du pantalon rouges, de la ceinture et des bottes noires

d'un Père Noël de grand magasin, du même costume porté par trois mille autres personnages dans la ville. Pour se confondre dans leur anonymat, il ne lui manquait qu'une seule chose : une barbe blanche. Et à son insu il avait perdu la sienne pendant sa sortie frénétique du bureau d'Atkins...

Et évidemment pour un enfant, et même pour certains adultes, un Père Noël sans barbe... il y avait de quoi rire.

UN BIDON DE SUPER

William Brittain

Les pieds de la chaise raclèrent le sol en planches mal taillées lorsque Sid Cottle se leva. Il marcha jusqu'au poêle au milieu de la pièce et fourra une autre bûche dans le feu ronflant. Cette nuit, avec la tempête, il allait faire froid. Il pouvait déjà entendre le vent du nord gémir dans les pins et les flocons de neige crépiter sur la vitre. Ce serait l'enfer d'être coincé dehors par une nuit pareille. Malgré la chaleur du poêle Sid frissonna en retournant à la lecture de son catalogue sous la lampe à pétrole.

La première fois, il n'entendit pas qu'on frappait légèrement à la porte de devant : le bruit était couvert par la plainte du vent.

La deuxième fois, les coups étaient plus forts et plus impatients. Surpris, Sid leva les yeux des pages de chemises de chasse étalées devant lui. Quel genre d'idiot pouvait bien venir une nuit pareille dans une montagne aussi désolée ?

Il mit du temps à défaire le loquet rouillé, pendant qu'on frappait de plus en plus fermement. La porte céda enfin en grinçant sur ses gonds et une silhouette fit irruption dans une rafale de neige.

L'homme portait un chapeau gris et un imperméable léger. Ses chaussures, chics et bien cirées à l'origine, ressemblaient maintenant à deux mottes de boue. Il avança vers le poêle en se frottant les mains, baignant dans la chaleur avec délice.

Un type de la ville, pensa Sid.

— Ffffröid dehors, dit l'homme en claquant des dents.

— Ouais, répondit Sid.

Puis il garda le silence. Pas la peine de gâcher de la salive avant de savoir ce que le type voulait.

L'homme commença par ôter son imperméable dégoulinant.

— Je m'appelle John Da... (Un long silence suivit.) John Dace, dit-il enfin.

— Ah. Hum. Moi, c'est Sid Cottle, est-ce que je peux vous aider ?

— De l'essence, il me faut de l'essence pour ma voiture. Je suis tombé en panne sèche à douze kilomètres.

Dace étendit la main dans la direction d'où il venait.

— Il a fallu que je marche.

— Je vois. C'est une chance d'être venu par là, dans l'autre sens, il y avait quarante kilomètres jusqu'à Cedar. Vous seriez mort gelé bien avant d'y arriver.

— Je sais, dit Dace. On s'est arrêté à Cedar en venant. Mais pour l'essence...

— Qu'est-ce qui vous a mis dans l'idée que j'avais de l'essence ici ?

— J'ai vu les pompes devant et je pensais...

— Dommage de pas les avoir vues en plein jour, déclara Sid en hochant la tête, rouillées dans la masse toutes les deux, ça fait sept ans qu'elles n'ont pas servi. Quand ils ont fait passer l'autoroute dans la vallée, je me suis retrouvé sans rien. Je reste quelquefois deux ou trois semaines sans voir la moindre voiture sur cette route, surtout en hiver. Je gagne de quoi bouffer, c'est tout.

— Mais... commença Dace en montrant des signes d'affolement, mais je dois absolument trouver de l'essence.

Sid se frotta la joue et prit un petit cigare tout tordu dans la poche de sa chemise.

— C'est ça l'ennui avec les types de la ville, dit-il en craquant l'allumette sur la table pour allumer son cigare, vous êtes toujours pressés. Maintenant, les gars de l'autoroute ne viendront plus avant une semaine. Ils vous remorqueront.

— Non, vous ne comprenez pas, il me faut de l'essence tout de suite, cette nuit.

— Je vois...

Sid devint soupçonneux :

— Pourquoi êtes-vous si pressé de partir cette nuit ?

— Ma femme m’attend dans la voiture, elle va mourir de froid.

— Hum.

Sid parut réfléchir.

— Ça change tout, dit-il.

— Écoutez, l’ancien, si vous avez de l’essence ici, j’ai besoin de quelques litres, c’est tout, sinon...

Il tendit le bras vers son imperméable.

— C’est pas bon pour vous de ressortir avec cette neige, je vous ai déjà dit : Cedar est à quarante kilomètres.

— Alors, je me débrouillerai.

— Le plus près par là, c’est chez Steve Sweeny, ajouta Sid sur un ton suffisant. Il s’occupe d’un petit aéroport, il aura sûrement de l’essence à vous vendre.

Sid tira lentement sur son cigare.

— Pour sûr, c’est au moins à vingt-cinq kilomètres. Dace se sentit traqué.

— Je... je marcherai, j’irai d’abord chercher Hélène et je la ramènerai ici, dit-il d’une voix tremblante.

Sid se leva et avança vers la fenêtre d’un pas nonchalant.

— Vous irez sûrement jusqu’à la voiture, mais pour revenir ? Aller-retour, ça vous fait dans les vingt-cinq bornes, avec une femme, j’ sais pas si vous avez déjà vu quelqu’un mort de froid, monsieur...

— Mais il faut bien que je trouve quelque chose, répondit Dace d’une voix geignarde.

— Ça c’est vrai. Peut-être... j’ pourrais peut-être trouver un peu d’essence dans un bidon là-dérrière, ça pourrait s’faire que j’vous en vende un peu, vu qu’mon camion est sur cales pour l’hiver.

— Vous avez de l’essence ?

Dace exhala un long soupir et tout son corps se détendit.

— Je vous en achète, une dizaine de litres, ça devrait aller.

Il plongea la main dans sa poche, en ressortit son portefeuille.

— Pas si vite, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous avez quelque chose pour trimballer l'essence ? Vous allez pas la mettre dans vos poches ?

— Pourquoi ? Vous pouvez me prêter un bidon, non ?

— Je ne fais pas du commerce en prêtant mes affaires. Mais je pourrais avoir dans l'idée de vous vendre un pot, comme celui-là.

Il tendit la main et retira un grand pichet de verre de dessous la table. Dace eut un sourire désabusé.

— Okay, l'ancien, je parie que vous voulez un petit bénéfice là-dessus aussi. Combien pour le pot ?

— Cinq dollars.

— Ah bon, c'est pas mal, cinq dollars les cinq litres, un peu cher, d'autant que j'ai besoin du double. Mais je suppose qu'ici, perdu au milieu de nulle part, vous avez besoin de tondre le touriste quand vous en tenez un. Tenez, vieux pirate.

Dace prit un billet de dix dollars et le tendit à Sid. Sid ignora son geste et fixa Dace.

— Je crois qu'on s'est pas bien compris, les cinq dollars, c'est pour le pot. L'essence, c'est pas compris avec.

— Quoi, cinq dollars pour ça ? Et pas d'essence ? Je pourrais avoir le même n'importe où pour un quart de dollar.

— Ça c'est vrai. Vous avez l'intention d'aller faire des courses cette nuit ?

Dace fixa la fenêtre où la couche de neige épaississait. Il serra les poings rageusement.

— Combien pour l'essence ? finit-il par demander. Sid jeta un rapide coup d'œil au portefeuille de Dace.

— Oh, vu qu' vous avez été aimable, et que vous êtes dans l'embarras, et tout ça... disons... cinquante dollars pour cinq litres.

— Cinquante dollars ! Mais vous êtes un gangster !

— L'essence augmente, dit Sid calmement.

— C'est pas drôle, répliqua Dace.

— J'essaye pas d'être drôle, c'est un fait.

Dace compta nerveusement les billets dans son portefeuille.

— Bon sang ! Je n'ai que soixante dollars, ronchonna-t-il.

— Ben, vous aurez cinq litres, et avec le pot, il vous restera cinq dollars. J'vous compte rien pour vous sécher près du poêle, ajouta Sid dans un large sourire.

— C'est très aimable de votre part, riposta Dace d'un ton hargneux. Mais je vous dis qu'il me faut au moins dix litres !

— Mais vous n'avez pas de quoi les payer ! À moins que votre femme ait de l'argent sur elle. Au fait, elle doit être complètement gelée dans la voiture.

— Écoutez... dix litres... je vous en prie... je... je vous donne ma montre.

Dace commença à défaire le bracelet.

— J'ai pas besoin de votre montre, l'heure ne sert à rien par ici, mais si j'étais vous, je retournerais à la voiture avec l'essence. La neige est de plus en plus épaisse, et puis en revenant par ici vous déciderez si vous voulez encore de l'essence ou si vous préférez attendre que quelqu'un passe. Je peux vous faire un bon prix pour une chambre, bouffe comprise, à la journée ou à la semaine.

Sid s'empara du pichet sans attendre la réponse et partit derrière pour le remplir à un grand fût d'essence. Quand il revint avec le pichet plein, Dace avait déjà remis son imperméable.

— Voici votre fric.

Dace tendit hargneusement une poignée de billets.

— J'espère que vous vous étranglerez avec.

— C'est pas des manières de parler comme ça à quelqu'un qui est en train de vous sauver la vie, dit Sid en souriant d'une oreille à l'autre.

Il prit les billets, et les compta attentivement.

— Cinquante-cinq dollars, c'est un plaisir d'être en affaires avec vous. J'aurais bien voulu vous emmener mais comme je vous l'ai dit mon camion est en l'air pour l'hiver. Je pense que vous repasserez d'ici deux ou trois heures, c'est bien ça, Mr Dace ?

Dace se rua dehors en criant un juron et s'éloigna dans le hurlement de la tempête.

Il était près de minuit, le vent et la neige avaient cessé, quand Sid entendit le crissement des pneus devant la maison. Il ouvrit la porte et regarda Dace sortir de la voiture et s'avancer vers lui, suivi d'une mince jeune femme portant des vêtements d'été qui ne lui étaient d'aucun secours par un froid pareil.

Alors qu'ils entraient se blottir près du feu, Sid nota leurs lèvres bleuies.

— Voici Hélène, ma femme, annonça Dace. Je lui ai dit pour l'essence que... euh... vous étiez disposé à nous vendre.

— Heureux de vous rendre service, dit Sid en souriant. Vous vous êtes mis d'accord pour cinq litres de mieux ?

— J'ai de l'argent, dit Hélène d'une voix douce, nous prenons l'essence.

— Bien. Bien. Une chose encore... le prix a changé, maintenant c'est soixante-cinq dollars pour cinq litres. Pour sûr vous pouvez utiliser le pot que vous avez acheté, c'est toujours ça d'économisé.

Hélène ouvrit son sac.

— Ça devrait payer l'essence, dit-elle en jetant un petit paquet vers Sid.

Le paquet tomba sur le sol avec un bruit sourd. Sid se pencha pour l'examiner et Dace l'entendit déglutir de surprise :

— Pourquoi, tout cet argent-là ?

— C'est ce que vous vouliez, non ? demanda Hélène.

— Ouais, mais... attendez un peu... sur ce papier il y a écrit...

Ahuri, Sid releva la tête pour se trouver nez à nez avec un revolver.

— Il y a écrit banque de Cedar, n'est-ce pas, l'ancien ? Et nous en avons beaucoup d'autres comme ça dans le coffre de la voiture. Je vous ai dit que nous étions passés à Cedar, mais je ne vous avais pas dit pourquoi.

— Vous... vous avez cambriolé la banque ? Sid avala sa salive.

— Mais quand vous êtes venu tout à l'heure, vous avez dit qu'il ne vous restait plus d'argent, reprocha-t-il.

— Vous ne pensez quand même pas que je suis cinglé au point de porter tout ça sur moi pour marcher, non ? Sans parler du genre d'individu qu'on peut rencontrer sur ces petites routes, ajouta Dace avec un rictus.

— Écoutez, Mr Dace, commença Sid, les yeux écarquillés vers le revolver, personne ne saura que vous êtes venus ici. Je... je... peux rester bouche cousue jusqu'à...

— Jusqu'à quand, l'ancien ? Je suis désolé mais vos tarifs sont plutôt élevés. J'ai une meilleure idée pour vous. Hélène, prends ce fil accroché au mur et attache-le avec.

— Est-ce que je le bâillonne ? Dace secoua la tête :

— Laisse-le crier. D'après ce qu'il m'a dit, personne ne viendra ici avant au moins deux jours. Nous aurons tout le temps pour nous tirer.

Quelques instants plus tard, Sid était solidement ficelé à la chaise. H sentait le fil de cuivre lui entailler les poignets.

Il savait qu'il lui serait impossible de se libérer sans aide. Il avait les pieds attachés aux barreaux, loin du sol, un moyen efficace de l'empêcher de changer de position.

— On va prendre l'essence maintenant, autant qu'il nous en faut, lui dit Dace de toute sa hauteur.

Sid resta muet.

— Dix litres, reprit Dace dans un murmure pensif, c'est tout ce qu'on désirait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Sid.

— Quand on a monté ce coup, on savait pour l'aéroport, expliqua Dace, juste à vingt-cinq kilomètres d'ici. On avait pensé prendre cette petite route alors que la police nous chercherait sur l'autoroute. Un ami pilote devait nous attendre avec un avion prêt à partir, et nous pensions être vite loin de ces montagnes sans avoir rencontré personne.

— Mais il a fallu que tu oublies de faire le plein, persifla Hélène.

— Exact. On est tombé en panne sèche. Si vous m'aviez vendu dix litres tout de suite, on aurait pu repartir directement. Mais vous avez voulu faire le goinfre et il fallait qu'on repasse chez vous pour ne pas courir le risque d'une autre panne un peu plus loin. Or pendant ce temps-là, vous pouviez avoir entendu parler du hold-up, à la radio ou un truc dans ce genre.

— Mais je vous jure que j'sais rien, j'ai même pas la radio !

— Désolé, l'ancien, mais on pouvait pas deviner. Et maintenant c'est un peu tard pour changer le programme.

Le réservoir fut rapidement rempli et Hélène sortit. Dace prit le temps d'examiner à nouveau les liens de son prisonnier.

— Mr Dace, dit Sid dans un murmure.

— Ouais ?

— D'habitude, dans ces montagnes, le froid peut devenir terrible après une tempête.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Ça peut descendre en dessous de zéro, et le feu dans ce poêle ne tiendra que quelques heures.

— Vous avez sûrement raison.

— Je vais mourir gelé, Mr Dace.

— Vous n'aviez pas l'air si inquiet quand il s'agissait de ma femme.

— La mort, c'est sacrement cher payé pour une entourloupe sur cinq litres d'essence.

— Ben, c'est comme vous l'avez dit, l'ancien.

— Quoi donc ?

— L'essence a encore augmenté.